This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

-NRLF
274 787

GIFT OF
Searles Fund

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII

EX LIBRIS

953 h
H 57.8

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

LA JEUNESSE

DE

LORD BYRON

PAR L'AUTEUR

DE ROBERT EMMET

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

Prix provisoire : 4 fr. 90 c.

LA JEUNESSE

DE

LORD BYRON

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

ROBERT EMMET

Deuxième édition — Un volume

SOUVENIRS D'UNE DEMOISELLE D'HONNEUR

DE LA DUCHESSE DE BOURGOGNE

Deuxième édition — Un volume

MARGUERITE DE VALOIS, REINE DE NAVARRE

Un volume

12150. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

UNIV. OF CALIFORNIA

LA JEUNESSE

DE

LORD BYRON

PAR

L'AUTEUR DE ROBERT EMMET

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, ET PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

Droits de reproduction et de traduction réservés

Searles Fund

UNIV. OF CALIFORNIA

LA JEUNESSE

DE

LORD BYRON

O what a noble mind is here overthrown.
(*Hamlet*, acte III, scène II.)

A la fin du siècle dernier, un jeu bizarre de la destinée fait naître, à peu d'années de distance, quatre jeunes êtres dont la grandeur future n'est alors visible qu'à l'œil de Dieu. Ils s'élèvent dérobés à la vue des hommes, et le matin de la vie, temps de merveilles et de mystères, les voile encore de ses brumes dorées. Sur les grèves de la Bretagne, un enfant sauvage et mélancolique erre au milieu des sables, « béant aux lointains bleuâtres, » se jouant avec les vagues qui se retirent, courent après lui, et viennent se briser à ses pieds. Le soir, il rentre au foyer paternel, s'assied timidement au coin de la

401270

UNIVERSITY OF MICHIGAN

grande cheminée, à côté de sa sœur aussi triste, aussi négligée que lui, et cependant se projette sur eux la grande ombre de leur vieux père. Perdu dans l'obscurité, pareil à quelque ancien portrait de chevalier détaché de son cadre, il fait retentir au loin la salle du craquement monotone de ses pas.

En cette même année 1769, vous eussiez vu une jeune femme, traverser d'un pas rapide les âpres défilés des mâquis de la Corse, le front ceint de ce voile de soie noire que portent les femmes en ce pays, un bel enfant sur le dos, les bras passés autour de son cou; elle gravit péniblement la roche escarpée, s'accrochant à chaque branche de myrte ou d'arbousier qui se rencontre sous ses pas, et ne se doute guère alors qu'elle porte sur ses épaules César et sa fortune.

Transportez-vous maintenant à Paris, dans un de ces brillants salons du dix-huitième siècle, décoré avec la magnificence prétentieuse du style de Louis XVI. Un rayon de soleil pénétrant dans l'embrasure de la fenêtre, entre les larges plis des rideaux de soie rouge, le traverse obliquement, et se joue parmi les fleurs nuancées de fraîches et éclatantes couleurs qui embaument l'air de leurs bouquets parfumés. Voyez cette jeune fille aux yeux étincelants de génie, agitant les boucles ondoyantes de

ses cheveux noirs, assise sur un petit tabouret à côté de sa mère, qui la surveille avec un mélange de tendresse inquiète et de sévérité jalouse. Elle est entourée d'un cercle de beaux esprits qui se plaisent à l'attaquer, à l'embarrasser et à exciter les saillies de cette petite imagination déjà si brillante. On dirait d'une fleur du désert cultivée en serre chaude.

Passez le détroit, et vingt ans après vous verrez s'ébattre sous les arceaux ruinés de Newstead Abbey un jeune garçon à la taille élégante et frêle. Sur son front on lit l'orgueil, l'inquiétude et la tristesse. A ces traces d'une souffrance précoce se joint une infirmité qui rend sa démarche incertaine, et contraste péniblement avec je ne sais quoi de hardi et d'aventureux dans le regard. Ses cheveux bruns dorés, ses traits délicats, son ardente pâleur, ses grands yeux d'un bleu sombre attirent et retiennent invinciblement l'attention. C'est de celui-là, s'il vous plaît, que nous allons nous occuper aujourd'hui.

Il y a bien près de cinquante années que l'éclatante apparition s'est évanouie de la scène du monde, et le monde ne s'entend pas encore sur l'Euphorion que Göethe a célébré. Parmi ceux qui ont illustré les premières années de notre siècle, il n'en est aucun cependant dont la vie aventureuse et romanesque ait

plus vivement éveillé la curiosité publique. Il est des sujets et des noms sur lesquels les hommes ne s'entendront jamais. Lord Byron est de ce nombre. Le procès recommencera toujours, et c'est précisément le désir de démêler la vérité qui en fait un éternel objet de curiosité. Les questions que ces noms ou ces sujets soulèvent sont si complexes que chacun les résout suivant la pente naturelle de son génie. Qu'ils se nomment Marie Stuart, Charlotte Corday ou Lord Byron, l'humanité reste et restera toujours sous le charme de ces grands séducteurs, transfigurés par leur mort tragique à ses regards éblouis, et que la beauté, l'héroïsme ou le génie ont touchés de leur baguette magique.

Toutes les vies, même les plus obscures, ont leur drame intérieur, « toujours divers, toujours nouveau, » car il n'y a pas dans la forêt deux feuilles qui se ressemblent, et souvent ce drame dépasse en beauté et en profondeur les idéales créations des poëtes. La vie est un roman, le plus tragique des romans; ceux à qui manque le sens poétique prétendent à tort voir la vie telle qu'elle est. Ce sont eux au contraire à qui la réalité échappe, et ils assistent sans le comprendre au spectacle du monde. La sagesse divine n'a-t-elle pas fait d'une tragédie la réponse à cette haute et mélancolique question que

l'humanité inquiète du problème de sa destinée élève sans cesse de la terre au ciel? Mais quand une âme a été éclairée des feux du génie, l'intérêt s'enflamme de l'amour ardent et délicat que la nature semble avoir mis à son œuvre, et jamais âme ne fut plus transparente que celle de Lord Byron. Il est facile de deviner le drame de sa vie à travers ses œuvres; rien de plus aisé que de suivre la trace de sa course à travers le monde, et de sentir encore palpiter sous le voile de la poésie les joies et les douleurs de cette vive et mobile existence.

Notre siècle qui a la passion de la vérité, et surtout la prétention de n'être dupe de personne ni de lui-même, s'est pris d'un goût singulier pour les biographies des grands hommes. On se défie de toutes les illusions, on veut en toutes choses s'en tenir au vrai. En portant le flambeau dans les profondeurs de ce mystérieux laboratoire d'où jaillissent les œuvres du génie, on espère soulever un coin du voile obscur qui nous environne, découvrir des rapports encore inconnus entre l'homme et la nature, peut-être même quelque aperçu nouveau sur ses destinées à venir. « Il semble, dit M. de Tocqueville, que l'on va saisir le secret de ces belles machines, qui ont produit de si belles œuvres. » Faire passer l'âme humaine au creuset de l'analyse avec la précision né-

cessaire à une expérience chimique, telle est aujourd'hui notre grande prétention. On ne songe pas que nous n'avons ici bas ni le creuset capable d'enfermer une telle substance, ni la flamme capable de la dissoudre Cette dernière illusion d'un siècle qui en a déjà tant perdu, doit, je le crains, s'évanouir à son tour. Il faut savoir le reconnaître ; la vérité absolue est non-seulement aussi impossible à atteindre, mais plus difficile encore à entrevoir sur ce point que sur tout autre. « Malheureusement, dit Rousseau, ce qui nous est le moins connu est ce qu'il nous importe le plus de connaître, savoir l'homme. » Celui qui voudrait raconter sa propre vie, et ce qu'on connaît encore le mieux c'est soi-même, aurait déjà bien de la peine à être exact et sincère en retraçant les changements que le cours des ans, les circonstances, les révolutions intérieures ont amenés dans son âme. Que chacun fasse ce retour sur lui-même, et l'on verra s'il est aisé de se rendre compte de ce qu'on est et de ce qu'on a été[1]. Qu'est-ce donc lorsqu'il s'agit de péné-

1. C'était l'avis de Lord Byron lui-même. Voici ce qu'il dit à ce sujet dans un des fragments de son journal : « Comme nous perdons vite l'impression de ce qui cesse d'être constamment devant nous! Un an pâlit ; un lustre efface ; il ne reste presque rien de distinct sans un effort de mémoire. Alors pour un instant les lueurs se ravivent, mais qui peut être sûr que l'imagination n'est pas le porte-

trer dans l'âme d'un autre à travers des témoins dont aucun n'a su la vérité tout entière? Varier, c'est vivre, a dit un écrivain qui s'est chargé mieux qu'un autre de le prouver [1]. On ne peut juger que superficiellement, et la plus grande chance d'erreur plane toujours sur les jugements en apparence les mieux fondés. De plus, comme les faits sont souvent confus et contradictoires, le système que l'on se crée les fait involontairement incliner dans le sens qui vous convient. Le théâtre mobile du cœur humain est soumis à des influences diverses aussi changeantes que lui. L'appréciation de celui qui le décrit doit naturellement varier comme son modèle. « Quand on tient à la vérité, la balance recommence toujours, même vis-à-vis de soi-même. » Aussi tout récit sincère doit-il réfléchir ces inconséquences et ces contradictions. Il y a nécessairement une part laissée à la divination, et souvent ce que l'écrivain devine est plus vrai que ce qu'il recueille des témoignages contemporains [2].

flambeau? Que quelque homme que ce soit essaie, au bout de dix ans, de ranimer en sa pensée les traits, l'âme, les dires, les habitudes de son meilleur ami, et il sera surpris de l'extrême confusion de ses idées. Je puis en juger mieux encore qu'un autre, ayant toujours passé pour avoir une mémoire excellente, etc., etc. »

1. M. de Lamennais.

2. Encore faut-il peser la valeur des témoignages. Souvent en voulant être exact et consciencieux, vous vous éloignez de la vérité,

« La vérité, dit Pascal, erre inconnue parmi les hommes. » Approchez de la mystérieuse déesse, et saisissez-la d'une main téméraire, aussitôt elle s'échappe en vous laissant un pan de son manteau dans la main. L'homme est condamné à ne la voir qu'à travers le prisme de son intelligence, « confusément comme dans un miroir, dit saint Paul. »

La passion du réel, de l'exactitude minutieuse que l'on porte aujourd'hui dans tous les arts, éloigne souvent plus qu'elle ne rapproche de la vérité. Ne vous semble-t-il pas qu'en vertu de cette concordance qui unit toutes les branches du génie humain on pourrait retracer l'influence de la photographie sur la littérature de notre temps; et cependant cette merveilleuse découverte reste la démonstration éclatante que la réalité n'est pas la vérité. D'où vient qu'avec des parties admirables, elle offre souvent un aspect désagréable et confus? Une seule chose lui manque, la proportion. En étudiant de près les procédés des auteurs modernes, soit romanciers, soit criti-

et vous feriez mieux de suivre votre instinct. Quand il s'agit surtout d'un personnage problématique tel que Lord Byron, si contradictoirement jugé, tous les témoignages doivent être recueillis et pesés avec soin.

ques, on y trouverait quelques-uns des avantages et des inconvénients de la photographie. Chaque détail d'un paysage, d'un appartement, d'une figure est étudié et rendu avec la minutieuse exactitude d'un peintre chinois, mais l'ensemble présente un aspect indistinct, confus, presque désagréable à l'œil. Souvent, par un jeu capricieux de la lumière, certaines parties se trouvent en saillie, tandis que d'autres plus importantes sont perdues dans l'ombre. La préoccupation du fait précis, du document, de la petite découverte que l'on a faite et sur laquelle on pourrait témoigner en cour de justice, finit par altérer et obscurcir cette grande ligne, cette vue d'ensemble, cette divination de l'imagination et de la raison qui est le génie même de la critique historique. Ceci soit dit, non pour déprécier l'exactitude, mais pour ne pas estimer cette qualité plus haut qu'elle ne mérite. L'art seul peut établir la proportion entre les éléments disparates qu'offre l'observation. Certaines créations des romanciers, la Marie Stuart de Walter Scott, par exemple, ne sont-elles pas plus vraies que les récits mêmes de l'histoire? A vrai dire, ce ne sont pas des créations, mais des découvertes par voie d'imagination. M. Sainte-Beuve me semble dans ses Portraits avoir atteint la perfection du genre. Son travail, à petits coups de pin-

ceau, a tout le fini, la délicatesse, la précision de l'école flamande, et cependant s'éclaire peu à peu de la lumière idéale. Ce procédé me paraît supérieur au large coup de brosse de M. Taine, et même à la manière plus élevée et plus grandiose de M. Cousin[1].

Il faut que l'imagination intervienne pour créer l'harmonie dans ce chaos qu'offre le cœur humain mis à nu avec ses incohérences, ses contradictions souvent incompréhensibles à lui-même. C'est par une sorte de tempérament entre ces éléments divers que l'on peut arriver à la ressemblance. Ici la biographie et la critique littéraire me semblent soumises aux mêmes lois que les arts du dessin. L'art, en effet, ne peut prétendre à imiter la nature; il la traduit et l'interprète à sa guise, non parce qu'il la surpasse en beauté, mais, au contraire, parce qu'il lui est trop inférieur. A titre d'imitation il n'est rien, tant il reste au-dessous de son modèle, et ceci condamne sans rémission l'école réaliste. Est-ce à dire

1. « Je les ai peints assez souvent au point de vue littéraire et de l'illusion tels qu'ils voulaient paraître, dit M. Sainte-Beuve dans son dernier volume, maintenant je fais l'autopsie. » Ici M. Sainte-Beuve se calomnie lui-même. Il y a un milieu entre l'autopsie et le portrait conventionnel d'illusion et de flatterie; et c'est précisément ce milieu, cette vérité légèrement idéalisée qu'il a su atteindre en quelques touches exquises dans quelques-uns de ses portraits.

que l'artiste soit appelé à corriger la nature, à la réformer, à la soumettre aux conceptions de son esprit? En aucune façon, et l'on comprend comment l'impatience de cette fausse esthétique qui fait de l'homme un artiste supérieur à Dieu, précipite parfois les vrais connaisseurs dans un excès opposé. Il ne s'agit pas en effet de décider si l'art doit ou non tendre à l'idéal, cela est hors de doute, mais s'il doit chercher cet idéal en lui ou hors de lui. Elevez, agrandissez votre idéal par la contemplation de l'idéal divin qui éclate dans la nature, au lieu de travailler à le réduire à vos mesquines proportions. Le respect, l'admiration de la création est une des premières qualités qui fait le grand artiste. Loin de se faire le juge suprême du spectacle qui s'offre à sa vue, il pressent, sous ce qui lui semble au premier abord irrégulier et défectueux, la beauté qui se dérobe et se révélera peu à peu à ses yeux.

L'art est le fils de ce mariage de l'esprit humain et de la nature, inférieur à sa mère en beauté, mais plus intelligent qu'elle. Il n'est en réalité ni supérieur ni inférieur à la nature; il est autre. Sur un premier mot donné par la nature, l'imagination de l'homme travaille; sa pensée combine les éléments divers qu'elle lui offre; elle arrive à produire une

œuvre sui generis par un procédé où l'idéal et le réel se confondent en nuances indécises et indéfinissables. Voyez le tableau de l'Arcadie du Poussin, le grand maître dans l'art d'allier la profondeur de la pensée à la grâce idéale de la forme. Certes les vraies couleurs du ciel de l'Arcadie sont plus éclatantes et plus délicates; vues à travers l'air transparent de la Grèce, les nuances qui marient le ciel et la terre seront plus fines et plus douces; mais c'est la pensée du Poussin qui a groupé la jeune fille, le pâtre, le tombeau, l'horizon lointain, et de là naît un accord d'une indicible tristesse. Ces simples mots : *Et in Arcadiâ ego*, nous font entrevoir ce fond de mélancolie d'où se détachent toutes les joies de la terre que l'on pourrait comparer à l'effet de la dissonance dans l'harmonie musicale, attristant et charmant l'oreille à la fois par l'altération momentanée du son[1]. Voilà le vrai domaine de l'art; il faut qu'il sache s'y maintenir, tour à tour trop orgueilleux ou trop modeste s'il veut s'élever au delà ou rester en

1. Il en est de même du genre le plus asservi à l'imitation de la nature, le portrait. Certes une belle personne sera toujours plus belle que son portrait. Elle aura surtout le charme incomparable de la vie qui échappe à la peinture ; mais le peintre peut choisir heureusement telle expression, tel geste, telle attitude, tel costume, tel âge de la vie qui laissent un témoignage ineffaçable de l'impression que cette personne produisait sur ses contemporains

deçà, s'il prétend idéaliser la nature ou la copier servilement.

A vrai dire, on ne comprend pas trop ce que signifie le mot réalisme, lorsqu'il s'agit de peindre la vie humaine et la nature morale. Le spectacle du monde devient une énigme à qui le considère seulement par l'observation sans l'intelligence qui le transforme. Les scènes dramatiques qui se passent sous ses yeux restent inaperçues de celui que l'imagination n'éclaire pas de sa lumière. Je comprends cependant que l'on préfère l'histoire et la biographie aux œuvres de pure invention. Rien n'égale le plaisir de découvrir une ville de Pompei enfouie sous la cendre, d'effacer la poussière d'un ancien portrait, et de le voir apparaître brillant encore de ces couleurs un peu pâlies, charme de la vétusté. Si la nature offre souvent des effets de lumière qui désespèrent les peintres, l'âme humaine mise en contact avec la vie fait par ses cris, par ses accents, pâlir les poëtes tragiques. Mais ici encore l'art sera toujours inférieur à la vivante et splendide nature, et par cette raison même, on le dégrade quand on en prétend faire le pur miroir de la vie humaine. La biographie doit être, ce me semble, comme ces chœurs antiques qui distribuent le blâme et l'éloge avec la sereine impartialité des dieux. Toutefois, il n'est pas interdit

au chœur d'avoir ses préférences, et je dois avouer que je me sens quelque faible pour Lord Byron. Le poëte qui a charmé nos jeunes années conserve toujours ses droits à notre reconnaissance; il s'est lié à la trame de notre vie; c'est un ami qui connaît tous les secrets de la douleur[1]. Goethe l'a dit, on ne peint bien que ce qu'on aime[2]. Si le goût aveugle, il éclaire aussi parfois. L'impartialité d'un historien n'a de mérite que si cette impartialité lui coûte; et d'ailleurs, je plaindrais celui qui aurait pu se préoccuper longtemps de la destinée et des malheurs d'un homme supérieur, sans avoir senti son cœur s'intéresser en sa faveur.

Thomas Moore a écrit la vie de Lord Byron[3]; elle est entre les mains de tout le monde en France, et

1. « On est impatient de s'acquitter envers leur ombre, et de déposer sur leur tombe l'hommage que la faiblesse même ne doit pas empêcher de leur offrir. » (Mme de Staël, *Lettres sur Rousseau.*)

2. Liebe sei vor allen dingen
Unser thema wenn wir singen.

3. Il serait trop long d'énumérer ici les essais de divers genre, biographie ou critique qui ont paru du vivant ou après la mort de Lord Byron. En 1825, Mme Swanton Belloc, dont le nom est connu de ceux qui aiment les lettres, publia une étude remarquable par l'élévation de l'esprit, la chaleur de l'âme, un grand sentiment des beautés poétiques et un enthousiasme un peu exagéré pour son héros. Récemment il a paru une biographie très-bien faite et fort

je n'ai pas ici la prétention de la refaire. Un pareil sujet dépasserait mes forces, et d'ailleurs je ne sais trop si je conseillerais à un Français quel qu'il fût de le tenter, pas plus que je ne conseillerais à un Anglais d'écrire la vie de Voltaire. En se transportant au sein d'une société étrangère, on nage dans des eaux trop inconnues; la chance d'erreur est trop grande. Cette difficulté se fait surtout sentir, lorsqu'il s'agit de peindre les mœurs de l'Angleterre. Toujours individuelle et originale, elle l'était bien plus encore il y a soixante ans, avant que la civilisation n'eût, comme elle le fait de plus en plus aujourd'hui, étendu son niveau sur tous les pays de l'Europe. La France, plus cosmopolite, est cependant presque toujours mal décrite par les étrangers. Que dirait-on d'un peintre

admirée en Allemagne, par M. le docteur Éberty. Je me permettrai cependant de lui faire le reproche contraire. Je le trouve un peu sévère pour Lord Byron. Quand on veut juger une nature poétique, a dit quelque part M. Sainte-Beuve, il ne faut pas la dépouiller de ses rayons. Plus récemment encore on a pu voir dans les feuilletons du Constitutionnel le grand poète anglais jugé par son illustre rival. Faut-il s'étonner si dans ce récit plus brillant qu'exact, la comparaison qui s'établit dans l'esprit du lecteur, et naturellement aussi dans celui de l'auteur, entre M. de Lamartine et son héros n'a pas toujours été favorable à Lord Byron? Enfin il existe un chef-d'œuvre, l'article de la Biographie universelle signé du nom de M. Villemain. Le trait de M. Villemain dans sa pure et sévère précision, est, selon moi, la vérité même sur le caractère, la vie et les écrits de Lord Byron.

qui voudrait retracer un pays inconnu vu à vol d'oiseau? Les mille accidents du paysage et de la lumière, tout ce qui fait la vérité et la vie, lui échapperaient. Mais si la vie de Lord Byron appartient à son pays, il n'en est pas ainsi des œuvres du poëte immortel. Son influence s'est fait sentir partout dans la littérature européenne; mais, on peut le dire, la France a quelque droit sur lui, car c'est en France surtout qu'il a trouvé des disciples et des émules. Assis comme un fleuve majestueux au bord de sa source, il a pu voir s'épandre en ruisseaux d'eau vive les ondes brillantes de la poésie française. Et je ne prétends nullement par là contester l'originalité de nos poëtes. Le talent peut être vrai, original même, sans avoir pris racine dans le sol de la patrie. Ce sont des voix étouffées, des cordes qui n'avaient pas encore vibré, et que la brise venue des pays lointains a fait résonner parmi nous. La mélancolie, le désenchantement et les élans religieux de M. de Lamartine, l'éblouissante couleur des Orientales, le pathétique et la grâce d'Alfred de Musset, l'imagination et la sensibilité qui se jouent et se moquent d'elles-mêmes, tout ce qui nous charme chez ces poëtes divins retentit d'écho en écho jusqu'à Lord Byron.

Ne me parlez pas d'éducation, me disait un jour

une femme d'esprit; je ne crois qu'à la race et à la grâce divine. Sans être aussi fataliste, je crois fort, je l'avoue, au mystère de l'influence des races. On pourrait souvent recomposer une créature humaine avec des traits divers empruntés à ses ancêtres; la nature, se plaisant à les mêler comme dans le jeu bizarre du kaléidoscope, arrive à produire des effets inattendus. Les vices et les vertus des aïeux reparaissent ainsi de génération en génération chez les enfants, et souvent aussi, comme par une sorte de fatalité, ces vices et ces vertus sont soumis aux mêmes épreuves, et amènent la répétition de semblables scènes. Ainsi les vagues viennent l'une après l'autre se briser aux mêmes écueils. Pour arriver à bien connaître ce héros de notre histoire, cherchons donc avec soin quelles ont été les sources mystérieuses d'où jaillit un jour son génie; cherchons sous quel signe heureux ou fatal s'est levée l'aurore de sa vie.

Quelques détails préliminaires sur son enfance et sa famille, qui n'auront peut-être rien de bien nouveau pour le lecteur, sont cependant indispensables.

Lord Byron prétendait que l'ancienneté de sa famille remontait au temps des Croisades, et Thomas Moore ajoute qu'il était plus fier d'être le descendant

des Croisés que l'auteur de Childe Harold[1]. Cette prétention me semble cependant contestable. Elle n'est fondée que sur cet indice fort incertain. Dans une des plus anciennes chambres de l'abbaye de Newstead on voit une haute cheminée en bois sculpté; de ses panneaux des bustes se détachent et s'avancent de telle façon qu'ils semblent sortir de leurs cadres. La plus remarquable de ces figures est une femme en costume gothique; un fier Sarrasin placé dans une niche voisine la regarde avec une attention sévère. Au dessous des panneaux on voit les armes des Byron et une date qui fait remonter l'ouvrage au temps de sir John Byron le Petit, à la grande barbe. On prétend que l'on a voulu conserver par là le souvenir d'une aventure du temps des Croisades, et que la dame a été enlevée par un chevalier de la famille des Byron aux mains de ce Turc qui la regarde avec des yeux si menaçants. Des pièces de sculpture semblables en d'autres parties de l'abbaye (j'ai pu moi-même le vérifier), seraient de nature à confirmer cette idée. On y voit toujours reparaître la

1. Of the mail-covered Barons who proudly to battle
Led their vassals from Europe to Palestine's plains.

Et plus loin :

Near Askalon's towers John of Horistan slumbers,
Unnerved is the hand of his minstrel by death.
(*Hours of Idleness. — On leaving Newstead Abbey.*)

dame chrétienne et son amant ou son gardien turc. Mais si l'on songe que ce fut seulement sous Henri VIII que l'abbaye de Newstead tomba en la possession des Byron, on attache à cette supposition l'importance qu'elle mérite. Voici du moins ce qui est certain. La famille des Byron, qui portait alors le nom de Burun ou Buron, descendit en Angleterre avec Guillaume le Conquérant. Elle était originaire du Périgord. Dès les premiers temps de la conquête on la trouve en possession de vastes domaines dans le duché de Lancastre, et dans les comtés d'York, de Nottingham et de Derby. Les ancêtres de Lord Byron, nommés plusieurs fois dans l'histoire, figurèrent avec honneur au siége de Calais, sous Édouard III, et plus tard aux champs de bataille de Crécy, de Bosworth et de Marston Moor. Le vaillant soldat qui combattit à Bosworth, aux côtés de Richard, fut surnommé sir John le Petit, à la grande barbe, et son portrait figurait encore dans la galerie de Newstead du vivant de Lord Byron. Ce fut sous Henri VIII que l'église et l'abbaye tombèrent en la possession de la famille de Byron. En 1643, sous le règne de Charles Ier, sir John Byron, arrière-petit-fils de celui qui hérita des riches domaines de Newstead, fut créé baron de Rochdale dans le comté de Lancastre. Pendant toute la durée des guerres civiles, sa fidélité,

son dévouement persévérant aux fortunes diverses du roi son maître ne se lassèrent pas. « Sir John Byron, plus tard lord Byron, dit le colonel Hutchinson dans ses Mémoires, était un vaillant homme d'armes, passionnément attaché à la cause du roi. » Le colonel Hutchinson était allié à la famille des Byron. Gouverneur de Nottingham sous les ordres du Parlement, il fut sommé par son cousin, sir Richard Byron, de rendre la citadelle. Il lui fit répondre qu'il avait du sang des Byron dans les veines, et ne rendrait jamais un dépôt qui lui avait été confié (allusion à la devise de sa famille : Trust Byron). Les Byron ne cessèrent de se distinguer par une fidélité inviolable à leur souverain. Le chef de la famille, aîné de huit frères, fut nommé gouverneur du duc d'York, et fit la guerre en Flandre avec son élève sous les ordres de Turenne. Enrichie par la confiscation d'un monastère, dotée de la pairie sous Charles Ier, cette illustre famille compte encore au dix-huitième siècle un célèbre navigateur, le commodore William Byron, grand'père du poëte, qui a lui-même laissé le récit de son expédition au détroit de Magellan avec lord Anson. Il était si accoutumé aux orages et aux naufrages que les matelots l'avaient surnommé : *Foul weather jack*, et c'est de son récit, on peut le croire, que Lord Byron a tiré les

principales circonstances du naufrage de Don Juan. En effet, dit-il, les dangers que courut son héros

Were comparative
To those related in my grand dad's narrative[1].

Cette relation, écrite en français, fut traduite en anglais par la comtesse de Carlisle, sœur du commodore Byron, et femme du vice roi d'Irlande. Il est impossible de la lire sans être frappé de la mâle vigueur du style dans le tableau des souffrances poignantes qu'endurèrent les pauvres matelots jetés par la tempête sur une île déserte, et livrés comme Robinson Crusoé à la merci de ses sauvages habitants. On y trouve même le récit de la scène qui a dû évidemment servir de modèle à l'apparition d'Haydée et de sa suivante dans *Don Juan*. Le commodore fut surpris dans son sommeil par deux jeunes et belles Indiennes qui jetèrent sur lui une couverture de duvets d'oiseaux, le chauffèrent, l'habillèrent, et lui apportèrent des fruits et des fleurs. On pourrait aussi trouver dans le journal du célèbre navigateur, le premier mot, insignifiant pour tout autre, qui a pu inspirer la scène de la barque de Don

1. (Ses souffrances étaient comparables à celles qui sont rapportées dans la relation de mon grand-père).

(*Don Juan*, II, 137.)

Juan. Le commodore nous raconte comment il se vit réduit par la famine à partager entre lui et ses compagnons son chien favori. Après avoir cherché inutilement à le défendre en reconnaissance de ses bons services, trois semaines après il fut trop heureux de retrouver les pattes du pauvre animal déjà à moitié décomposé et d'en faire son repas[1].

Ce nom antique dont Lord Byron était si fier ne lui arriva pas sans tache. Son grand-oncle fut traduit devant la cour des Lords, accusé d'avoir tué en duel son cousin, M. Chaworth. Ce duel, amené par une querelle de jeu, eut lieu à Star-and-Garter tavern, dans Pall Mall. Les deux adversaires se battirent seuls, sans seconds, dans une chambre, à la lueur d'une simple bougie. M. Chaworth, qui fut mortellement blessé, dénonça son meurtrier. Le procès eut lieu à Westminster Hall, et attira une si grande

1. Hunger's rage grew wild :
So Juan's spaniel, spite of his entreating,
Was kill'd and portion'd out for present eating.
On the sixth day they fed upon his hide,
And Juan who had still refused, because
The creature was his father's dog that died,
Now feeling all the vulture in his jaws,
With some remorse received (though first denied),
As a great favour one of the fore-paws,
Which he divided with Pedrillo, who
Devour'd it longing for the other too.
(*Don Juan*, II, 70 et 71.)

foule que les billets d'entrée se payaient six guinées. Acquitté par la chambre des Lords, mais condamné par l'opinion publique, Lord Byron, désormais éloigné du monde, se renferma dans son domaine de Newstead où il mena une vie bizarre et solitaire, ne voyant personne et toujours en querelle avec ses voisins. Ce personnage aussi singulier dans son genre que son petit neveu dans le sien, méditant sans cesse sur sa triste aventure, devint morne, capricieux, s'abandonna à des accès de violence et à d'étranges manies, qui, exagérées et envenimées par la médisance ignorante, firent le scandale de son rustique voisinage. Il n'était sorte d'histoire extravagante ou monstrueuse qu'on ne lui prêtât, et, de même que son successeur, il eut le triste privilége d'exciter toutes les calomnies de la sottise. Séparé de sa femme, il vivait dans une solitude absolue ; son fils ayant contracté un mariage qui lui déplaisait, il résolut de l'en punir, et ne pouvant l'empêcher d'hériter de l'abbaye et de ses domaines qui étaient substitués, il ne voulut lui laisser que des ruines. Il ne permit aucune réparation dans l'intérieur de l'abbaye et fit tomber impitoyablement sous la hache l'antique forêt de Sherwood. Ainsi l'abbaye et les terres de Newstead arrivèrent dépouillées à leur nouveau possesseur. Sur la fin de sa vie, le vieux lord, de plus

en plus étrange et farouche, finit par éloigner de lui même ses domestiques. Son unique distraction était d'élever et de nourrir des grillons, en sorte que l'abbaye fut bientôt envahie par ces insectes dont le cri monotone retentissait jour et nuit sous les arceaux des salles solitaires[1].

John Byron, fils de l'amiral Byron, né en 1751, capitaine aux gardes, et l'un des plus beaux hommes de son temps, fut le père du poëte. Il enleva avec éclat une femme du *high life*, la marquise Carmarthen[2]. Célèbre par sa beauté, elle unissait à de violentes et sauvages passions l'élégance d'une femme du grand monde. Pendant quelques années l'union du marquis et de la marquise Carmarthen avait été heureuse, lorsqu'elle vint à faire la connaissance du capitaine Byron. On a de la peine à comprendre quelle pouvait être la séduction de ce libertin toujours endetté, qui demandait de l'argent à ses maîtresses. Le marquis Carmarthen, confiant

1. On prétend dans le pays qu'à la mort du vieux lord les grillons sentirent qu'ils avaient perdu leur protecteur, et que, majestueusement et d'un commun accord, ils se retirèrent de l'abbaye en troupes, traversant les cours et les corridors dans toutes les directions.

2. Amélie d'Arcy, baronne Conyers, fille de Robert, quatrième comte de Holderness. Par sa mort, l'ancienne baronie de Conyers descendit au fils aîné de son premier mari, le marquis Carmarthen, depuis duc de Leeds.

dans la fidélité de sa femme, ignora pendant longtemps son malheur. Enfin des lettres furent interceptées et remises par un domestique infidèle à lord Holderness, père de la marquise Carmarthen. Des scènes violentes et un procès scandaleux s'en suivirent. Un acte du Parlement cassa le mariage d'Amélie d'Arcy et du marquis Carmarthen. Le capitaine Byron épousa la marquise Carmarthen quand le divorce eut été prononcé. Ils passèrent ensemble sur le continent, et telle fut la conduite du séducteur de cette infortunée qu'elle mourut au bout de deux ans consumée de remords et de douleur[1]. Elle eut de son union avec le capitaine Byron deux filles dont une seule lui survécut, Augusta Byron, bien connue depuis en Angleterre sous le nom de Mme Leigh, sœur de Lord Byron. La race des Byron semblait, par une fatalité douloureuse, prédestinée aux catastrophes tragiques. Le vice et le malheur s'étaient mêlés aux annales de cette famille dont Lord Byron recueillit et glorifia l'héritage. Il semble avoir combiné en sa personne le générosité, l'esprit aventureux, l'élévation de quelques-uns des plus nobles rejetons de sa race, et les passions déréglées, l'excentricité,

1. On verra dans une lettre citée plus tard que Lord Byron, cherchant à justifier son père, attribue à une tout autre cause la mort de la marquise Carmarthen.

l'insouciance de l'opinion du monde qui ont si fort caractérisé les autres[1].

Son père se remaria un an après la mort de sa première femme; il épousa en secondes noces Mlle Catherine Gordon de Gight, riche et noble héritière d'Écosse, qui descendait par son père de la race des Stuarts. Ainsi des deux côtés Lord Byron pouvait se vanter de l'illustration de sa famille. Le capitaine Byron, qui avait séduit l'héritière des Gordon par l'agrément de sa figure et l'éclat de son nom, ne tarda pas à la rendre aussi malheureuse que sa première femme[2]. C'était une personne d'un caractère ardent et de passions véhémentes, qu'elle ne savait ni ne voulait contenir. Peu de temps

1. La prodigalité semble aussi avoir été de tout temps un défaut héréditaire de la famille des Byron. On lit dans les papiers de la famille les conseils donnés par un vieil oncle à un petit fils de sir John Byron à la grande barbe, élevé par Jacques Ier à la dignité de chevalier de l'ordre du Bain. Il l'exhorte à réduire l'état de sa maison, trop considérable, à quarante ou cinquante domestiques.

2. Telle était sa mauvaise réputation que l'on fit au sujet de son mariage avec l'héritière des Gight cette ballade qui parut dans le recueil intitulé: *Ancient ballads and songs of the north of Scotland:*

O whare are ye gaen, bonny Miss Gordon?
O whare are ye gaen, sae bonny an' braw?
Ye 've married, ye' ve married wi' Johnny Byron,
To squander the lands o' Gight awa'.
This youth is a rake, frae England he 's come;
The Scots dinna ken his extraction ava;
He keeps up his misses, his landlord he duns,

après son mariage, elle assistait au théâtre d'Édimbourg à une représentation d'une tragédie de Southern, le *Fatal Mariage*, où Mrs Siddons jouait le rôle d'Isabelle. Elle fut si bouleversée de la pièce et du jeu de l'actrice, où elle trouva sans doute quelque ressemblance avec sa situation personnelle, qu'on fut obligé de l'emporter avant la fin dans de violentes attaques de nerfs et s'écriant à haute voix : Oh! mon Byron, mon Byron. Walter Scott assistait à cette représentation de Mrs Siddons ; il fut témoin de cette scène, et vit emporter de la salle Mrs Byron en pleurs, ne se doutant guère alors du reflet de gloire

That's fast drawin' the lands o' Gight awa'.
O whare are ye gaen, etc.
The shootin' o' guns, and rattlin' o' drums
The bugle in woods, the pipes i' the ha',
The beagles a howlin', the hounds a growlin',
These soundings will soon gar Gight gang awa'.
O whare are ye gaen, etc.

(Oh! où allez-vous Miss Gordon, Miss Gordon où allez-vous ainsi, si joyeuse et si parée? Vous épousez John Byron, qui mangera toutes les terres de votre maison. Ce jeune homme est un libertin, il est venu d'Angleterre et les Écossais ne savent rien de sa race. Il entretient des maîtresses, il emprunte à ses hôtes, tout cela fondra vite les terres de Gight. Où allez-vous, Miss Gordon la belle? Au retentissement des coups de fusil, au bruit des tambours, au son des cors dans les bois, au son des musettes dans les salles de vos fêtes, aux aboiements des chiens de chasse, bassets et lévriers, à tous ces bruits joyeux, o jeune fiancée, les terres de Gight danseront. Où allez-vous, Miss Gordon la belle? etc.)

qui un jour éclairerait son nom. En peu d'années, le capitaine Byron la ruina, coupa ses bois, vendit ses terres, l'abandonna et s'enfuit sur le continent, ne lui laissant pour tout bien qu'une rente substituée de cent cinquante livres sterling, dont il n'avait pu disposer. Mrs Byron, entraînée par une affection que de si mauvais procédés n'avaient pu lasser, ne tarda pas à le suivre en France. Ce séjour fut troublé par les orages qu'amenait naturellement le choc des deux caractères. Le naturel ingouvernable de Mrs Byron n'était nullement contenu par le respect pour un mari insouciant, dissipateur et hors d'état de la diriger. Capable cependant de nobles sentiments, elle paya avec le plus grand soin sur son modique revenu les dettes que son mari avait contractées en Angleterre. Elle finit par le laisser en France et revint en Angleterre à la fin de l'année 1787. Ce fut sous ce tristes auspices, que naquit à Londres, dans Holles street, le 22 janvier 1788, l'enfant qui devait s'appeler George Gordon Byron[1]. Le nom de Gordon était une

1. Quelque incertitude règne cependant sur le lieu de la naissance de Lord Byron. M. Dallas allié à sa famille (sa sœur avait épousé l'oncle de Lord Byron) prétend que Mrs Byron accoucha à Douvres en revenant de France. M. Dallas venait de passer quelque temps à Chantilly chez son oncle avec Mrs Byron, son mari et la petite Augusta Byron, âgée alors de quatre ans. « Je retournai à Boulogne, dit-il, où j'avais une maison, et où je reçus la visite de Mrs Byron

condition imposée à celui qui devenait l'époux de l'héritière de Gight[1].

Ce nom que Lord Byron a rendu si célèbre n'était donc pas celui qu'il portait dans son enfance. A l'école d'Aberdeen, comme à Harrow, il fut inscrit sous le nom de Georges Gordon Byron. Il tenait beaucoup à porter le nom de sa mère, et ne pouvait souffrir qu'à l'école on transposât ses deux noms. Ses parents du côté paternel, disait-il, n'avaient jamais rien fait pour lui, et il devait tout à sa mère. Ceci prouve qu'il lui était attaché, dans son enfance du moins. Peut-être aussi trouvait-il l'illustration des Stuarts encore plus brillante que celle des Byron. C'était, à ce qu'il paraît, un sujet de discussion entre la mère et le fils que l'illustration relative de leurs deux familles. « Ma mère, écrivait-il d'Italie, qui était fière de descendre des Stuarts directement par les anciens Gordon, et non par les Leyton Gordon, comme elle appelait dédaigneusement la branche ducale, me faisait toujours remarquer combien ses Gordon étaient supérieurs à mes Byron de Normandie, bien que notre race ne fût

qui se rendait en Angleterre. Elle passa quelques jours avec moi, et mit au monde un fils à Douvres, peu d'heures après son arrivée. »

1. Le duc de Gordon et le colonel Duff furent les parrains de l'enfant.

jamais tombée en quenouille, ainsi que les Gordon l'avaient fait dans sa personne. Lord Byron était fils unique. Il fait à ce sujet une réflexion digne de M. de Chateaubriand. « J'ai pensé, dit-il dans son journal à propos du jour de naissance de sa fille, à une bizarre circonstance. Ma fille, ma femme, ma demi-sœur, ma fille naturelle et moi-même nous sommes tous des enfants uniques. La mère de ma sœur, Lady Conyers, était aussi un enfant unique, et n'eut que ma sœur de son second mariage. Mon père n'eut que moi pour enfant de son second mariage avec ma mère, qui était aussi un enfant unique. Une telle complication d'enfants toujours seuls, tendant à se réunir à une seule famille, est assez singulière et ressemble presque à de la fatalité. » Puis, il ajoute : « C'est une particularité que l'on remarque aussi chez les plus fiers animaux, tels que les lions, les tigres, les éléphants. » Singulière disposition des grands hommes à voir une circonstance extraordinaire dans tout ce qui leur arrive[1].

Mrs Byron, peu de temps après la naissance de son fils, fut obligée, en raison de sa modique fortune, de se retirer à Aberdeen en Écosse. Son mari l'y rejoignit. Ils demeurèrent chez M. Anderson, dans

1. *The lion is alone, and so am I.* (Je suis seul comme le lion.) (*Manfred.*)

Queen street. Leur réunion ne fut pas de longue durée; ils ne purent supporter la vie commune et furent se loger aux deux extrémités de la ville[1]. Le capitaine Byron continuait cependant de voir sa femme et de prendre ses repas avec elle. Il insista même pour avoir son fils à demeure pendant quelques jours chez lui. Comme Mrs Byron faisait quelques difficultés, sa bonne lui assura que s'il gardait l'enfant seulement pendant une nuit sous son toit, il n'en voudrait plus le lendemain; ce qui arriva en effet. Mrs Byron n'avait qu'une servante et fut obligée d'envoyer l'enfant sans sa bonne chez son père. Le jour suivant, le capitaine Byron lui fit dire qu'il en avait tout à fait assez de son nouvel hôte, et qu'elle pouvait le reprendre. Après avoir souvent rançonné sa femme, il s'éloigna enfin d'elle pour toujours et passa sur le continent où il s'établit à Valenciennes.

L'enfance est portée à regarder ceux qui doivent la guider dans la vie comme les représentants de l'idéal moral; cet instinct providentiel rend effrayante la responsabilité des parents; à cet égard l'illusion est si forte qu'il faut bien des années et souvent une

1. Mrs Byron changea plusieurs fois de demeure pendant son séjour à Aberdeen. On désigne deux autres maisons où elle logea, l'une dans Virginia street, l'autre dans Broad street.

expérience amère pour que le voile se déchire et laisse voir à un enfant ses parents tels qu'ils sont en réalité. L'illusion semble presque un devoir, et le voile déchiré revient involontairement se placer devant les yeux. Cette illusion se dissipa de bonne heure pour lord Byron. D'ailleurs il n'était pas besoin de telles circonstances; avec la pénétration de son esprit, il n'aurait pu en aucun cas être longtemps abusé. On l'a accusé d'avoir parlé de son père en termes légers et irrespectueux. Mais de qui ces récits sont-ils tirés? Des souvenirs de Medwin, dont l'autorité est tout au moins contestable[1]. Je dirai plus tard ce que je pense de ces souvenirs de Lord Byron recueillis çà et là, et du contraste entre ses lettres et ses conversations défigurées en passant

1. Mon père, lui aurait-il dit, était dans sa jeunesse tout autre chose qu'un Cælebs à la recherche d'une femme. Il aurait été un détestable héros des romans de Mlle Hannah More. Il dissipa trois fortunes et séduisit trois femmes. Il semblait né pour sa propre ruine et celle de l'autre sexe.

M. Murray, dans la dernière édition qu'il a donnée des œuvres du grand poëte, a pris la défense de Lord Byron calomnié par les biographes de son fils. « Dans toutes les vies de Lord Byron que l'on a publiées, nous dit-il, on a toujours fait allusion au caractère du père de Lord Byron avec une sévérité sans mesure et à laquelle les circonstances connues de sa vie ne donnent qu'un léger prétexte: mais c'était un moyen de dénigrer et d'affliger le fils. Il eut ainsi que son fils le malheur d'être entièrement élevé par une mère. L'amiral Byron, son père, étant obligé de vivre loin de sa famille, son

à travers l'intelligence de ses interlocuteurs.[1] Les vrais documents d'après lesquels il faut juger lord Byron ce sont ses lettres et ses poésies; il faut se méfier des autres et ne les citer qu'avec précaution.

Je m'en rapporterais plutôt au témoignage de M. Harness, ministre du saint Évangile, ami de Lord Byron pendant les années de sa première jeunesse. Il me cite dans une intéressante lettre, qu'il a bien voulu m'écrire à ce sujet, ce trait caractéristique. « Cette même excentricité de nature, qui le portait à se calomnier lui-même, s'étendait jusqu'à sa famille. Il en disait des choses qui étaient fausses, et à supposer qu'elles fussent vraies, tout autre que lui aurait eu soin de les cacher. Il me dit plus d'une fois que son père était fou et qu'il s'était tué. Je

éducation fut achevée dans une académie militaire du continent, école peu favorable à la moralité dans ces temps-là; et de là, étant passé dans les gardes, il fut plongé, encore enfant pour ainsi dire, au sein de toutes les tentations auxquelles un jeune homme d'une beauté extraordinaire, doué de toutes les grâces et de toutes les séductions et héritier d'un noble nom, puisse jamais être exposé dans l'immense métropole de l'Angleterre. »

1. C'est un départ qu'il faut faire avec soin en ce qui concerne les biographies des grands hommes. Relisez dans les mémoires de l'empereur Napoléon le récit de son retour d'Égypte en France, au 18 brumaire, que l'on dirait écrit avec la pointe de l'épée sur le marbre, et relisez aussitôt après le mémorial de Sainte-Hélène. Vous verrez ce qu'est devenue l'intelligence du grand homme en traversant l'intelligence de M. de Las Cases.

n'oublierai jamais la manière dont il me le dit pour la première fois. Il se lavait les mains tout en chantant un air napolitain; il se tourna vers moi et me dit: « Il y a toujours eu de la folie dans notre famille; » puis quelques moments après, tout en continuant de chanter et de se laver les mains, comme si c'était la chose la plus indifférente : « Mon père s'est coupé la gorge. » Il y avait entre la gravité du sujet et la légèreté de l'accent un contraste pénible et effrayant. C'était une stance de Don Juan[1].

Lord Byron, sujet à porter des jugements contradictoires suivant son humeur du moment, a parlé ailleurs en meilleurs termes de ce père qu'il n'a pas connu. Dans une lettre datée de Gênes, 1823, et adressée à un jeune Français, M. Coulmann, il prit lui-même la défense de son père. Cette lettre est curieuse et fait honneur à lord Byron. Elle mérite d'être citée ici, malgré l'imperfection de la traduction[2]. M. Coulmann s'était chargé de lui remettre la traduction de ses œuvres précédée d'une notice bibliographique par M. Pichot.

1. M. Harness, âgé de quatre-vingts ans, était il y a quelques années ministre de Régent's square church. Il a publié plusieurs sermons, entre autres *the sacraments, the connexion of christianity with happiness.*

2. « Gênes, 12 juillet 1823.— Mon cher monsieur, votre lettre et ce qui l'accompagnait m'ont causé un bien grand plaisir. La gloire et

Lord Byron fut si irrité, dit-on, à la première lecture de l'*Essai* de M. Pichot, de l'injure faite à la mémoire de son père, qu'il annonça l'intention de se rendre en France pour demander réparation à l'auteur et le provoquer en duel. Le jeune traducteur, admirateur enthousiaste du génie de Lord Byron et charmé d'entrer en correspondance avec lui, lui écrivit pour lui offrir de faire les rectifications qu'il indiquerait, tout en ajoutant qu'il regrettait fort de perdre l'occasion de se battre en duel avec lui, et de s'assurer par là un titre à l'immortalité. On peut s'expliquer par ce mélange de qualités aimables jointes à l'agrément de sa figure la passion que le capitaine Byron, malgré tous ses défauts, sut inspirer à ses deux femmes, lady Conyers et miss Gordon, et l'on a vu souvent des femmes distinguées se prendre à des illusions plus singulières encore. Quant à sa mère, élevé sous sa tutelle orageuse, George Gordon ne tarda pas non plus à la juger. Sans être dépourvue de quelques qualités élevées, puisqu'elle

les ouvrages des écrivains qui ont daigné me donner les volumes qui portent leurs noms, ne m'étaient pas inconnus, mais il est d'autant plus flatteur de les recevoir des auteurs eux-mêmes. Je vous prie de présenter mes remerciements à chacun d'eux en particulier, et d'ajouter combien je suis fier de leur bonne opinion, et combien je serai charmé de cultiver leur connaissance si jamais l'occasion m'en était offerte..... Mais je ne puis pas accepter ce qu'il a plu à

se consacra dans sa modeste retraite à l'éducation de ce fils qu'elle aimait avec une tendresse peu judicieuse, elle paraît avoir eu dans le caractère beau-

vos amis d'appeler leur hommage, parce qu'il n'y a point de souverain dans la République des lettres, et que, s'il y en avait, je n'eus jamais ni les prétentions ni le pouvoir d'un usurpateur. J'ai à vous rendre grâces aussi de m'avoir honoré de vos propres compositions; je vous croyais trop jeune pour être un auteur et peut-être trop aimable. Quant à l'Essai *, je vous suis très-obligé du présent quoique je l'eusse déjà vu dernièrement joint à la dernière édition de la traduction. Je n'ai à me plaindre en rien de ce qui me concerne personnellement, quoiqu'il s'y trouve naturellement des faits altérés et plusieurs erreurs dans lesquelles l'auteur a été induit par les relations des autres; je parle des faits, non pas des critiques. Mais le même auteur a cruellement calomnié mon père et mon grand-oncle, mais plus spécialement le premier. Bien loin d'être brutal, il était, d'après le témoignage de tous ceux qui l'ont connu, extrêmement aimable et d'un caractère enjoué, mais insouciant et fort dissipé. — Il avait la réputation d'un bon officier et s'était montré tel dans les gardes en Amérique. Les faits eux-mêmes contredisent l'assertion. Ce n'est pas par de la brutalité qu'un jeune officier des gardes séduit et enlève une marquise et épouse deux héritières. — Sa première femme, Lady Conyers et marquise de Carmarthen, ne mourut pas de chagrin, mais d'une maladie qu'elle gagna pour avoir absolument voulu suivre mon père à la chasse avant qu'elle fût bien remise de ses couches, à la naissance de ma sœur Augusta. Sa seconde femme, ma respectable mère, avait, je vous l'assure, un esprit trop fier pour supporter les mauvais traitements de qui que ce pût être, et elle l'aurait bien prouvé. Je dois ajouter qu'il demeura longtemps à Paris et y voyait beaucoup le vieux maréchal de Byron, commandant des gardes françaises, qui, d'après la similitude des noms et l'origine normande de notre famille, supposait qu'il pourrait y avoir quelque parenté éloignée entre nous. Il mourut

* Il s'agit ici de l'Essai de M. Pichot qui précède la traduction des œuvres de Lord Byron par le même auteur.

coup de passion et de violence. Tour à tour elle le gâtait par un excès d'indulgence et puis l'irritait, ou, qui pis est, l'amusait par ses accès de colère. Quand

avant quarante ans, et quels qu'aient été ses défauts, ils sont tout autres que ceux de dureté et de grossièreté. Si la notice parvenait en Angleterre, je suis sûr que la partie relative à mon père affligerait ma sœur (la femme du colonel Leigh, attachée à la cour de la feue reine, non pas Caroline mais Charlotte, femme de Georges III) encore plus que moi, et elle ne le mérite pas, car il n'y a pas un être plus angélique sur la terre. Augusta et moi, nous avons toujours chéri la mémoire de notre père autant que nous nous chérissons l'un l'autre, et c'est au moins une présomption qu'aucune tache de dureté ne la souillait. S'il a dissipé sa fortune c'est notre affaire, puisque nous sommes ses héritiers, mais jusqu'à ce que nous le lui reprochions, je ne connais personne qui en ait le droit. Quant à Lord Byron, qui tua M. Chaworth en duel, loin de se retirer alors du monde, il fit le tour de l'Europe, eut la place de maître des chiens de la chasse aux cerfs du roi (une espèce de grand veneur) après cet événement, et ne se retira du monde que lorsque son fils l'offensa en se mariant d'une manière contraire à ses devoirs. Loin de sentir aucun remords d'avoir tué M. Chaworth qui était un spadassin et un querelleur, il conserva toujours l'épée dont il s'était servi à cette occasion dans sa chambre à coucher, et elle y était encore lorqu'il mourut.... Voilà une longue lettre et principalement sur ma famille, mais c'est la faute de M. P.... mon bénévole biographe. Il peut dire de moi tout le bien ou le mal qu'il lui plaira, mais je désire qu'il ne parle pas de mes parents autrement qu'ils ne le méritent. Si vous pouviez trouver une occasion de lui faire, ainsi qu'à M. Nodier, rectifier les faits relatifs à mon père et les publier, vous me rendriez un grand service, car je ne puis supporter d'entendre médire de lui injustement. Il faut que je termine brusquement, car je vous ai occupé trop longtemps. Croyez-moi très-honoré de votre estime et toujours votre obligé et obéissant serviteur. Noël Byron. »

il voulait sortir, elle le suppliait les larmes aux yeux de prendre soin de lui, parce qu'elle n'avait que lui sur la terre, ce qui ne laissait pas d'irriter l'esprit aventureux du jeune garçon, d'autant plus que ses camarades témoins de ces scènes passionnées ne manquaient pas de les tourner en ridicule. Elle passait successivement vis-à-vis de lui du paroxysme de la rage au paroxysme de la tendresse. Un jour elle l'accablait de caresses, le lendemain elle insultait à son infirmité; un instant après, elle le dévorait de baisers et lui disait que ses yeux étaient aussi beaux que ceux de son père. Il attribuait, on ne sait trop pourquoi, à sa pruderie l'accident dont il ne se consola jamais. Il avait été blessé en naissant, et son pied tordu resta légèrement boiteux. Sa mère, dans les scènes violentes qu'elle lui faisait quelquefois, eut la cruauté de l'appeler pied bot, lui reprochant, répétait-il plus tard avec une profonde amertume, le malheur dont elle était la première cause. « Regardez, disait-il à lord Sligo en se baignant avec lui dans le golfe de Lépante, c'est à la fausse délicatesse de ma mère, lors de ma naissance, que je dois cela; quelques jours avant mon départ elle me maudissait, souhaitant que je devinsse aussi estropié d'esprit que de corps. » Je n'oublierai jamais, ajoutait lord Sligo, l'expression de sa figure; elle ne se peut concevoir

que de ceux qui l'ont vu dans un pareil état d'excitation. Ce trait d'injustice le frappa si fort qu'il l'a reproduit plus tard. On le voit reparaître dans ses œuvres comme tous les sentiments qui ont tourmenté son cœur. Il a peint dans *The deformed transformed* l'horreur et l'humiliation qui le saisit lorsqu'il se vit ainsi traité par sa mère, et cette pièce commence par ce dialogue : Bertha : « *Out, hunchbach! — I was born so, mother,* » répond Arnold avec une morne ironie [1]. Ce fut selon Shelley cette allusion brutale à son infirmité qui lui inspira ce terrible drame. Il lui semblait qu'une fée malfaisante, assistant à son berceau, avait par cette seule infirmité compensé tous les dons que la nature lui avait faits.

Mrs Byron, dit le docteur Glennie à Thomas Moore, était une femme violente et vulgaire; elle faisait un grand tapage quand elle arrivait au collége, et j'eus un jour la douleur d'entendre un des camarades de George lui dire : « Savez-vous que votre mère est folle? Je le sais, répondit-il d'un air sombre [2]. » Sensible de

1. Berthe : Va-t-en, bossu! — Arnold : Je suis né comme cela, ma mère.

2. J'ai vu chez M. Murray le portrait de Mrs Byron. C'est en effet une grosse femme, au teint fortement coloré, sans aucune dictinction de traits et de tournure. « *I hope there is no likeness,* » disait un jour Lady Lovelace entrant chez M. Murray et voyant pour la première fois le portrait de sa grand'mère.

très-bonne heure au ridicule, il prenait plaisir à exciter les passions de sa mère. Elle était forte, petite, et roulait sur elle-même quand elle courait; il s'enfuyait alors pour éviter le châtiment à tous les coins de la chambre, riant comme un petit lutin et fier d'échapper, malgré son infirmité, à la rage de cette lionne impuissante. Comme elle se livrait un jour à ses accès de colère, son fils ouvrit la porte à deux battants : « Laissez passer Mrs Byron en fureur, » s'écria-t-il triomphalement. Dans d'autres moments l'enfant se montrait plus tendre pour sa mère, mais cette tendresse n'était jamais mêlée de déférence. Il l'appelait alors familièrement Kitty Gordon. Rien n'aurait été plus nécessaire cependant qu une forte et habile main pour régner au sein de ce chaos brûlant qui s'agitait déjà dans la tête du jeune enfant. « L'esprit de Dieu se mouvait sur les eaux » peut-on dire du génie encore inconnu qui fermente dans ces grandes natures. Il se révèle déjà par de sourds et profonds murmures, mais la nature prévoyante l'enveloppe longtemps comme d'un voile avant qu'il n'éclate par le monde. Vif et hautain, sombre et passionné, George annonçait un caractère d'une violence indomptable. Il était sujet, il le dit lui-même, à des accès de rage silencieuse. Sa bonne lui ayant fait une réprimande pour avoir abîmé une

nouvelle robe qu'elle venait de lui mettre, il la saisit des deux mains, la déchira du haut jusqu'en bas, et puis, défiant sa colère, il s'assit à distance, et la regarda les bras croisés dans un sombre silence. Un autre jour à table, menacé d'une punition, il prit un couteau, en dirigea la pointe sur sa poitrine, et se serait infailliblement tué si on ne le lui eût arraché des mains. Il était du reste encouragé par l'exemple de sa mère qui dans ses accès de violence mettait souvent en pièces devant lui ses robes et ses chapeaux. Telle qu'était cette mère avec ses caprices, il y avait cependant dans l'abandon de sa situation, et les accès d'affection passionnée qu'elle témoignait à son pauvre orphelin infirme, comme elle l'appelait, de quoi exalter la sensibilité et l'imagination poétique du jeune enfant. Il est impossible de considérer sans un sentiment de profonde tristesse cette première éducation de Lord Byron. Tous ceux qui l'ont connu dans son enfance s'accordent à reconnaître qu'il était très-facile à diriger par l'affection. A ses colères succédait une disposition affectueuse et enjouée qui lui gagnait le cœur de ceux qui l'approchaient. Rien n'était alors plus irrésistible que son amabilité. Sa grâce, sa gaîté, sa douceur brillaient comme un rayon de soleil après l'orage. On a souvent remarqué que les enfants nés de mariages malheureux sont d'un

naturel mélancolique. Ce furent les discordes intérieures auxquelles lord Byron assista de bonne heure qui pendant longtemps lui inspirèrent un profond dégoût pour l'état du mariage, ce qui ne l'empêcha pas de contracter plus tard une union aussi malheureuse que celle de sa mère. De bonne heure son infirmité devint pour lui une source d'amertume, et l'excessive susceptibilité qu'il eut de tout temps à ce sujet, éclata dès l'extrême enfance. Il était à peine sorti de nourrice qu'il entendit un jour à la promenade une des compagnes de sa bonne dire en le regardant : « Que le petit George est joli garçon ! Quel dommage qu'il ait cette jambe ! » A ces mots l'enfant rougit, ses yeux étincelèrent de colère, et la frappant d'un petit fouet qu'il avait à la main « ne parlez pas de cela, » s'écria-t-il avec impatience. *Dinna speak of it.* Dans d'autres moments, il trahissait sa préoccupation en cherchant lui-même à plaisanter de son malheur. « Venez, disait-il, en prenant le bras d'un petit garçon du voisinage affligé de la même infirmité, voici les deux dames au pied bot qui se promènent ensemble dans Broad street. »

M. de Chateaubriand remarque qu'il faut faire remonter le premier germe de la tristesse de Virgile à quelque imperfection, une difficulté de pro-

nonciation ; « il était, nous dit-il, faible de corps, rustique d'apparence. Il semble avoir eu dans sa jeunesse des passions vives auxquelles ces imperfections naturelles purent mettre des obstacles. Ainsi des chagrins de famille, un amour-propre en souffrance et des passions non satisfaites s'unirent pour lui donner cette rêverie qui nous charme dans ses écrits. » Tout ceci ne paraît-il pas s'appliquer également à lord Byron? Sa mère prit cependant ou crut prendre les précautions nécessaires pour le guérir. Les médecins les plus célèbres furent appelés en consultation. On tourmenta l'enfant par l'application de bandages et de machines orthopédiques sans obtenir aucun résultat. Ce traitement le faisait tant souffrir qu'il le privait de sommeil pendant la nuit, et sa bonne assise au pied de son lit cherchait à l'endormir en lui chantant des airs écossais, ou en lui récitant des légendes de son pays. Cette bonne écossaise, nommée Mary Gray, était une pieuse et respectable femme dévouée à l'enfant qu'elle élevait. Elle se mit en devoir de lui faire apprendre par cœur l'Ancien et le Nouveau Testament, et il en acquit bientôt une connaissance supérieure à celle des enfants de son âge. Le premier et le vingt-troisième psaume furent au nombre des premiers qu'il apprit. En 1821, il écrivait à M. Mur-

ray, en lui demandant de lui envoyer une bible : « Ne l'oubliez pas, car je suis un grand admirateur de ce livre; à l'âge de huit ans, je le savais déjà par cœur, c'est-à-dire l'Ancien Testament; car apprendre le Nouveau était plutôt pour moi une peine qu'un plaisir. Je parle d'après mes souvenirs, quand j'étais encore un petit garçon, à Aberdeen, en 1796. » Ce furent peut-être ces souvenirs du jeune âge qui vinrent retentir plus tard dans ses mélodies hébraïques.

D'où vient la curiosité qui s'attache à l'enfance des hommes célèbres? On aime à voir se dessiner les premiers linéamens encore incertains de ces grandes natures. Au nombre des saillies de caractère qu'on remarque, comme les prédictions des diseuses de bonne aventure lorsqu'elles se sont accomplies, il faut citer ce trait raconté par la bonne du petit George (c'est ainsi qu'elle l'appelait). Il assistait un jour à la représentation d'une pièce de Shakespeare, *The taming of the Sherw.* Il avait suivi le jeu des acteurs avec un intérêt silencieux et passionné, lorsqu'arrivé à ce dialogue :

KATHARINA : I know it is the moon.
PETRUCHIO : Nay then, you lie, it is the blessed sun.

il se leva de son siége, et s'écria tout haut au milieu

du public étonné : « Mais non, Monsieur, je vous dis que c'est la lune[1] ! »

Le capitaine Byron mourut à Valenciennes en 1791, après avoir achevé de ruiner sa femme. Cependant Mrs Byron n'avait cessé d'aimer son indigne mari. Elle s'informait toujours de ses nouvelles avec une tendre amitié auprès de ceux qui avaient eu la chance de le voir en France. Lorsqu'elle apprit sa mort, ses cris furent si perçants qu'on les entendait dans la rue, et son chagrin si violent qu'il la conduisit aux limites de la folie. Ce mari, cependant, non-seulement l'avait ruinée, mais lui reprochait généreusement de temps en temps l'indigence où il l'avait réduite.

Les premières années de Lord Byron se passèrent à Marbodge, aux environs d'Aberdeen ; de temps en temps sa mère le menait avec elle en visite chez quelques amis, et, entre autres lieux, il passa quelque temps à Fetteresso, maison de campagne de son parrain, le colonel Duff. A l'âge de cinq ans, George Gordon fut mis en pension à Aberdeen. Des progrès qu'il fit sous son maître, M. Bowers, nous suivons la trace dans un petit journal écrit par lui-même quelques années après, intitulé : *Mon dictionnaire*, et

1. *But, I, say, it is the moon, sir.*

qu'on a retrouvé dans ses manuscrits. « J'ai demeuré dans cette ville (Aberdeen) pendant les années de ma première enfance, mais je n'y suis jamais retourné depuis l'âge de dix ans. Je fus envoyé à l'âge de cinq ans dans une école tenue par un certain M. Bowers que nous avions surnommé Bodsy Bowers (furet Bowers) à cause de son air vif et éveillé. J'appris là peu de chose, si ce n'est à répéter par cœur la première leçon (Dieu a fait l'homme, il faut l'aimer), (*God made man, let us love him*) à force de l'entendre répéter, sans en savoir une lettre. Lorsqu'on voulut juger de mes progrès à la maison, je redis ces mots avec la plus grande volubilité; mais en tournant une nouvelle page, je continuai de les répéter, de sorte que l'on s'aperçut bientôt des étroites limites de mon savoir. On me tira les oreilles, ce qu'elles ne méritaient pas, puisque c'était par elles que j'avais appris mes lettres, et le soin de mon intelligence fut confié à un nouveau précepteur. C'était un très-dévot et très-habile petit clergyman nommé Ross, devenu plus tard ministre d'une des églises d'Aberdeen. Sous sa direction je fis d'étonnants progrès et je me souviens encore aujourd'hui de la douceur de ses manières et de la peine qu'il se donnait pour m'instruire. Dès que je pus lire, ma grande passion fut l'histoire, et

je ne sais pourquoi dans l'Histoire romaine, que l'on mit la première entre mes mains, je fus particulièrement frappé de la bataille livrée près du lac Régille. Il y a quatre ans, quand j'étais sur les hauteurs de Tusculum et que je regardais le petit lac circulaire qui fut autrefois le lac Régille, et qui n'est plus maintenant qu'un point lumineux dans l'immense étendue, je me rappelai mon jeune enthousiasme et mon vieux précepteur. Un jeune homme nommé Paterson, grave et taciturne, mais bon, lui succéda auprès de moi. Il était le fils de mon cordonnier, du reste fort instruit, comme le sont généralement les Écossais. C'était un rigide presbytérien. Avec lui je commençai le latin dans la grammaire de Ruddiman, et je continuai jusqu'à ce que j'allasse à l'école de grammaire.

» Là, je fis toutes mes classes jusqu'à la quatrième, quand je fus rappelé en Angleterre, où j'étais né, par la mort de mon oncle. J'acquis là cette écriture que je puis à peine lire moi-même, d'après les beaux modèles de M. Duncan, d'Aberdeen. Je ne pense pas qu'il se vantât beaucoup de mes progrès. Cependant j'écrivais alors beaucoup mieux que je ne l'ai fait depuis. La hâte et l'agitation ont gâté le plus joli griffonnage qui ait jamais barbouillé du papier. L'école était composée de cent cinquante enfants de tout

âge, divisés en cinq classes enseignées par quatre maîtres. Le principal enseignait la quatrième et la cinquième lui-même. Comme en Angleterre, la cinquième, la sixième et les moniteurs avaient pour professeurs les chefs de l'école[1]. » Le portier de la maison où se tenait l'école se souvenait bien de ce petit garçon en veste rouge et en pantalon de nankin, qu'il avait si souvent mis à la porte de la cour du collége.

Malgré son infirmité, et peut être en raison même de son infirmité, il aimait passionnément tous les exercices du corps et y excellait aux dépens de la culture intellectuelle; car à Aberdeen il était presque toujours le dernier de la classe[2]. C'était, au dire du maître de l'école, un bon joueur de billes; il les ançait plus loin que les autres enfants; il excellait

1. Un collége anglais se divise généralement en six classes (forms) qui correspondent à peu près à nos classes en France, bien que l'ordre des classes y soit inverse du nôtre. La sixième ou septième classe correspondent à la première.

2. Il paraît d'après les listes trimestrielles tenues à l'école d'Aberdeen, où le nom des enfants est placé suivant le rang qu'ils tenaient dans leur classe, qu'en avril 1794 le nom de Lord Byron se trouvait le vingt-troisième sur une liste de trente-huit enfants dans la seconde classe. En avril 1798, il lui arriva d'être le cinquième dans la quatrième classe composée de vingt-sept enfants. Il avait dépassé plusieurs de ses camarades entrés en même temps que lui à l'école et qui l'avaient devancé jusque-là.

aussi aux barres, jeu qui exige une grande agilité. Nager, pêcher, monter à cheval, tirer des coups de fusil, diriger un bateau à voiles étaient ses passe-temps favoris et semblaient alors sa seule vocation. Deux traditions diverses nous représentent à cette époque George Gordon sous des traits différents. Pour quelques-uns de ses camarades, c'était un enfant ardent, au cœur chaud, à l'esprit entreprenant, passionné et susceptible de ressentiment, mais aussi de cordialité et d'affection, par-dessus tout aventureux, intrépide et toujours plus disposé à donner des coups qu'à en recevoir. Pour d'autres, c'était un méchant petit lutin, colère, vindicatif. La rancune qu'il conservait contre ceux avec qui il lui arrivait de se quereller le faisait généralement peu aimer. Diverses anecdotes qui ont cours dans les biographies de Lord Byron, et qui selon toute apparence doivent être vraies, s'accorderaient avec ces deux traditions. L'on voit se dessiner dès l'enfance ce caractère problématique et contradictoire. Ainsi l'on raconte que retournant de l'école à la maison, il tomba à bras raccourcis sur un petit garçon qui l'avait insulté et qu'il avait laissé impuni, lui promettant qu'un jour il le lui paierait. Bien que ce fût en présence de plusieurs camarades qui prirent parti contre le jeune Gordon, il réussit à lui infliger un traitement dont il eut à se souvenir

longtemps. Comme il retournait hors d'haleine à sa maison, il dit à sa mère qu'il venait de payer une dette et d'accomplir une promesse, car il était un Byron, et ne ferait jamais mentir sa devise : *Trust Byron.*

On raconte aussi qu'un enfant attaqué pour une cause injuste par un camarade plus fort que lui se réfugia chez Mrs Byron. George interposa son autorité, et dit qu'il ne souffrirait pas qu'on maltraitât quelqu'un qui s'était mis sous sa protection. La querelle s'engagea entre lui et l'agresseur. Quoique moins robuste et moins grand, il porta les premiers coups. Le combat dura avec acharnement de part et d'autre, et ne s'arrêta que lorsque les deux champions furent hors d'haleine.

Un de ses compagnons qui avait un petit cheval des îles Shetland, se promenait un jour avec lui sur les bords du Don[1]. Ils montaient à cheval et marchaient tour à tour, mais quand ils atteignirent un vieux pont jeté sur la rivière, George arrêta l'écolier et le supplia de mettre pied à terre. Il existait, dit-il, une prophétie annonçant que le pont de Balgounie tomberait, si le fils unique d'une veuve et le seul poulain d'une jument y passaient à la fois. Qui sait, dit-

1. Petite rivière qui a son embouchure près d'Aberdeen.

il, si ce poulain n'est pas le seul poulain d'une jument, et nous sommes tous deux fils de veuves; mais toi, tu as une sœur, et moi, je ne serais pleuré que par ma mère. Le jeune camarade de George céda à ses instances, mais aussitôt qu'il vit George échappé aux dangers de ce terrible passage, il voulut absolument le tenter aussi. Il arriva sans accident sur l'autre bord, et tous deux en conclurent très-sérieusement que la mère du petit cheval avait eu d'autres poulains.

« Le pont du Don, dit Lord Byron dans son journal, près de la vieille ville d'Aberdeen, avec sa grande arche et le noir et profond courant qui passe au-dessous, est aussi présent à ma mémoire que si je l'avais vu hier. Je me rappelle encore, quoique peut-être je le cite mal, le terrible dicton qui me fit m'arrêter avant de le traverser, puis ensuite m'appuyer sur sa rampe avec une joie d'enfant, car j'étais fils unique, du moins du côté de ma mère. Le dicton, s'il m'en souvient bien (je ne l'ai ni lu ni entendu depuis l'âge de neuf ans) était ainsi conçu :

Brig of Balgounie black's your wa'.
Wi 'a wife's ae son, and a mear's ae foal,
Down ye shall fa'[1].

1. (Pont de Balgounie, votre mur est noir; si un fils unique,

Il faillit un jour à l'école être victime d'un malentendu. On voulait le fouetter pour une faute qu'il n'avait pas commise. Le surlendemain arriva la nouvelle de la mort de son grand-oncle qui lui laissait son titre et sa fortune. La première fois que son professeur l'appela du nom de dominus Byron, tous les yeux furent aussitôt fixés sur lui; ses camarades, peu accoutumés à ce nom aristocratique, poussèrent à plusieurs reprises des hurrahs. George resta quelques instants silencieux, interdit, incapable de répondre : Adsum; l'émotion de sa fierté fut si vive qu'il fondit en larmes et se serait sauvé si son maître ne l'eût retenu; mais se relevant aussitôt, il dit à ses camarades : « Je n'y suis pour rien. Hier le hasard a manqué me faire fouetter pour la faute d'un autre, aujourd'hui il me fait lord parce qu'un autre a cessé de vivre. Dans l'un et l'autre cas je ne lui dois pas de reconnaissance, car je ne lui ai rien demandé. » L'exquise sensibilité et l'altière indépendance vis-à-vis des hommes et de la destinée se révèlent déjà dans ce trait d'un enfant[1].

Dans l'été de l'année 1796, un accès de fièvre scar-

et l'unique poulain d'une jument passent à la fois sur vous, vous tomberez.)

1. Il était habituellement le dernier de sa classe, mais de temps en temps, quand son orgueil était excité, il s'élevait d'un bond au

latine détermina sa mère à emmener dans les highlands ce fils dont la santé déjà délicate avait été profondément ébranlée. Ils s'établirent, pour changer d'air, dans une ferme nommée Ballater, près du cours de la Dee[1]. Ce fut là que commença pour George Gordon cette vie en plein air, à la fois pratique et poétique, qui convenait si bien à la pente naturelle de son génie. Ce fut là, sur ces collines empourprées de bruyères, au sein de cette nature sauvage dominée par les sommets nuageux de Lachin y gair, que l'imagination de l'enfant rêveur se teignit de ses tristes et vives couleurs. Il l'a dit lui-même ; les splendeurs de l'Orient, les pics neigeux du Taygète lui apparurent plus tard à travers les brumes de l'Écosse, comme on voit les brillants trésors que la mer recèle dans son sein se teindre sous le voile transparent de ses ondes d'une couleur d'émeraude ou d'azur. Jamais il ne brisera ces fils mystérieux qui nous retiennent liés aux sites où se sont écoulées nos jeunes années[2].

La passion des courses solitaires au milieu des

premier rang. Son maître étonné lui disait alors : « Voyons, George, si tu seras bientôt le dernier. »

1. La Dee est une belle rivière qui prend sa source près de Marlodge, et se jette dans la mer au-dessus d'Aberdeen.

2. Je demande la permission de citer toujours le texte des vers de

montagnes, le long de ces torrents que traverse à la nage l'élan rapide, l'entraîna parfois si loin qu'il y risqua sa vie. Quand il était à Aberdeen, il se sauva plusieurs fois de la maison ; on le trouva souvent égaré au bord de la mer ; on découvrit une fois, après l'avoir longtemps et inutilement cherché, l'aventureux petit garçon au milieu des marais où il s'était avancé im-

Lord Byron pour le plus grand plaisir de ceux qui savent l'anglais. Traduire Lord Byron! autant vaudrait saisir et fixer sur le papier la brillante poussière des ailes du papillon.

He who first met the Highland's swelling blue
Will love each peak that shows a kindred hue,
Hail in each crag a friend's familiar face,
And clasp the mountain in his mind's embrace.
Long have I roam'd through lands wich are not mine,
Adored the Alp, and loved the Apennine,
Revered Parnassus, and beheld the steep
Jove's Ida and Olympus crown the deep :
But't was not all long ages lore, nor all
Their nature held me in ther thrilling thrall ;
The infant rapture still survived the boy,
And Loch-na-gar with Ida look'd o'er Troy,
Mix'd celtic memories with the Phrygian mount,
And Highland linns with Castalie's clear fount.
Forgive me, Homer's universal shade !
Forgive me, Phœbus ! that my fancy stray'd;
The north and nature taught me to adore
Your scenes sublime from those beloved before.

The Island, II, 12.

(Celui dont la vue se reposa d'abord sur les cimes bleues des mon-

prudemment, et d'où il ne pouvait plus parvenir à se dégager. Sa mère le mena sur le haut des montagnes d'Invercauld voir la cascade qui a reçu le nom de the Linn of Dee. Là encore, son intrépidité faillit le perdre. Il s'avança si près du bord, en grimpant sur une colline qui dominait la cascade, que son pied boiteux s'accrocha dans les bruyères; il tomba; déjà il roulait au bord de la cascade, lorsqu'un assistant vint à bout de le saisir juste à temps pour lui sauver la

tagnes de l'Écosse saluera avec amour le moindre pic azuré qu'il verra poindre à l'horizon, retrouvera dans chaque rocher le visage familier d'un ami, et de son âme il étreindra les montagnes. J'ai longtemps erré dans des pays qui ne sont pas le mien; j'ai adoré les Alpes, aimé les Apennins, révéré le Parnasse, et j'ai vu les pentes escarpées du mont Ida et de l'Olympe couronnant l'Océan. Mais ce n'était ni les antiques souvenirs qu'ils rappellent, ni leurs imposantes beautés qui me tenaient frémissant sous leur magique empire; le ravissement enfantin survivait à l'enfance, et c'était du haut de Loch-na-gar autant que de l'Ida que je contemplais Troie. Je mêlais au mont Phrygien des souvenirs celtiques et les torrents de l'Écosse à la claire fontaine de Castalie. Pardonne-moi, ombre universelle d'Homère, pardonne-moi, Phébus, cet égarement de mon imagination. Le Nord et la nature m'ont appris à adorer vos scènes sublimes par le souvenir de celles que j'avais aimées autrefois. —Dans une note attenant à ce passage lord Byron dit : « C'est de cette époque (son séjour en Écosse) que date mon amour pour les montagnes. Je n'oublierai jamais l'effet que produisit sur moi quelques années après, en Angleterre, la vue d'une montagne en miniature dans les collines de Malvern. Après mon retour à Cheltenham, j'avais coutume de les contempler de longues heures au soleil couchant avec une sensation que je ne puis décrire.)

vie. Ce ne fut pas seulement la grandeur sauvage de ces collines, où, disait-il plus tard :

> Foreign tyran never trod,
> But freedom with her falcion bright
> Swept the strangers from her sight,

qui éveillèrent son génie poétique, mais aussi les rapports journaliers avec les montagnards, qui lui racontaient les hauts faits de leurs héroïques ancêtres, leurs luttes pour conquérir l'indépendance nationale, et ces histoires surnaturelles de spectres et de revenants qui hantent l'imagination des habitants de l'Écosse. « Je ne descendais pas, dit-il, des hauteurs de Lochnagar avant que les dernières splendeurs du jour mourant n'eussent assez assombri le ciel pour y laisser scintiller les premières lueurs de l'étoile polaire.[1] ». Puis il retournait à la maison paternelle, et posait sur l'oreiller de son petit lit sa tête bouclée, pleine de formes merveilleuses, de défilés,

1. Ah ! there my young footsteps in infancy wander'd,
My cap was the bonnet, my cloak was the plaid ;
On chieftains long perish'd my memory ponder'd,
As daily I strode through the pine covered glade.
I sought not my home till the day's dying glory
Gave place to the rays of the bright polar star,
For fancy was cheer'd by traditional story
Disclosed by the natives of dark Loch-na-gar.
(*Hours of Idleness, Lachin y Gair.*)

de gorges de montagnes, de perspectives gigantesques et féeriques, telles qu'elles flottent dans la fantaisie ébranlée de l'enfance.

Lord Byron fait aussi allusion dans *Don Juan* à sa passion pour les montagnes de l'Ecosse. « Je suis, dit-il, *half a Scotch by birth and bred awhole one.* « *Auld lang syne*[1], » ce seul mot prononcé par hasard, fait aussitôt briller les souvenirs dans le cristal de sa mémoire :

As " Auld lang syne " brings Scotland, one and all,
Scotch plaids, Scotch snoods, the blue hills and clear streams,
The Dee, the Don, Balgounie's brig's black wall,
All my boys feelings, all my gentler dreams,
Of what I then dreamt, clothed in their own pall,
Like Banquo's offspring; — floating past me scenes
My childhood in this childishness of mine :
I care not't is a glimpse of " — Auld lang syne[1]. "

Rencontrer un Écossais fut de tout temps un

1. Car « *Auld lang syne* » me rappelle l'Écosse, et avec elle reviennent à ma mémoire ses plaids, ses snoods, ses collines bleuâtres, ses eaux limpides, la Dee, le Don, le mur noir du pont de Balgounie, tous les sentiments de mon jeune âge, tous les rêves si doux que je rêvais alors, chacun sous son vêtement comme la postérité de Banquo; dans mon enfantine illusion, il me semble voir flotter devant moi l'image de mon enfance ; n'importe, c'est un regard en arrière vers les jours d'autrefois « *Auld lang syne.* » *Don Juan*, X, 18 ; et il ajoute en note : « Le pont de Don près de la vieille ville d'Aberdeer, avec sa seule arche et son profond et noir torrent, est présent à ma mémoire comme si c'était d'hier. »

grand plaisir pour Lord Byron ; il le dit à M. Scott qui vint le voir à Venise en 1819. Il lui désigna entre autres, parmi les lieux qui flottaient dans sa mémoire avec les formes vagues et fantastiques qu'affecte l'imagination de l'enfance, une place nommée la niche de Wallace, où se voit encore aujourd'hui une grossière statue du guerrier écossais sculptée en pierre. Dans ses premiers voyages, non-seulement la forme des montagnes de la Grèce, mais les jupes, les costumes et l'agilité hardie des Albanais, le transportaient dans le Morven. Les habitants de l'Ecosse le revendiquent comme leur compatriote, et ont conservé un tendre et ardent respect pour sa mémoire. On montre aux voyageurs les diverses maisons où il a demeuré dans son enfance ; on se glorifie de l'avoir vu passer, et le pont de Don a acquis une sorte de célébrité pour avoir été nommé dans Don Juan. Quand Thomas Moore fit une excursion en Écosse pour y retrouver les traces de son illustre ami, une relique lui fut présentée, qui aurait sûrement beaucoup amusé Lord Byron lui-même. C'était une vieille soucoupe de porcelaine ébréchée dont il avait mordu un grand morceau dans un accès de colère, étant enfant. On raconte qu'un jour de sédition populaire, les fauteurs de la révolte s'accordèrent entre eux pour ne passer qu'un à un dans la terre

où avait vécu le grand poëte, afin de n'y tracer qu'un sentier, tandis qu'ils mettaient à feu et à sang les demeures environnantes. Lord Byron, alors exilé d'Angleterre, fut instruit de cet acte de déférence qui le consola des injustices de son ingrate patrie.

Aux émotions de la jeunesse en présence de la nature il faut ajouter chez un enfant aussi précoce l'agitation d'un sentiment étrange qui précéda de quelques années celui dont l'influence devait s'étendre sur la vie entière de Lord Byron. Shakespeare peint son Roméo tourmenté d'une fantaisie violente pour une certaine Rosalinde avant l'heure de la passion qui va bientôt envahir toute son âme. Ce grand maître sacrifie l'idéal à la réalité et nous montre le cœur plus accessible à l'amour quand le premier éveil a été donné à l'imagination par un autre objet, comme après l'ébranlement d'une grande passion, on voit de fréquents exemples d'entraînements que n'excusent ni la véhémence ni la constance des sentiments. C'est une soif excitée qui n'a pas été apaisée et cherche à se tromper. Que ceux qui se piquent de connaître le cœur humain décident si Shakespeare a raison. Si étrange que cela puisse paraître, à l'âge de neuf ans, l'imagination et le cœur de Lord Byron furent vivement préoccupés d'une jeune fille nommée Marie Duff, qu'il avait occasion de voir souvent chez

sa mère. On le sait; ce fut aussi à l'âge de neuf ans que le Dante vit apparaître, à la fête de mai, cette jeune fille en robe rouge qui devait, plus tard, lui servir de guide à travers les sphères célestes. Canova se souvenait d'une passion qu'il eut à l'âge de cinq ans, et Alfieri se vante aussi d'avoir été amoureux très-jeune[1]. Goethe et M. de Chateaubriand ont vu errer dans les rêves de l'enfance ces aériennes figures qui devaient un jour s'appeler Mignon, Marguerite, Velléda, Cymodocée[2]. Chez Lord Byron ces

1 « Effetti che poche persone intendono e pochissimi provano; ma a quei soli pochissimi e concesso l'uscire della folla volgare in tutte le umane arti. » (Alfieri.)

2. M. de Lamartine nous a aussi raconté l'histoire d'un de ces amours d'enfant qui laissent des traces plus profondes qu'on ne croit dans l'imagination des poëtes. « Je me souviens moi-même d'un violent amour conçu à dix ans pour une bergère de mes montagnes avant de savoir seulement le mot d'amour. Je l'aidais avec la sollicitude d'un amant à garder ses chevreaux sur les rochers de notre village. Je remplaçais avec orgueil son chien que le loup avait emporté ; j'allumais pour la réchauffer le feu de bruyère sous la grotte, je n'entendais pas le son de sa voix sans frisson, et quand nous montions ensemble le rocher escarpé qui mène aux pâturages, je marchais derrière elle, et je posais avec intention mon pied sur la trace du sien, pour que nos deux ombres du moins n'en fussent qu'une sur le chemin. Elle habite encore la même chaumière dans le même village et je ne puis me défendre d'un certain attendrissement quand je la rencontre aujourd'hui rapportant sur ses épaules les fagots de buis coupés sur les montagnes pour le foyer de ses enfants. »

(Lamartine, *Vie de Lord Byron*, 1, 8.)

figures prirent une forme vivante. Voici en quels termes il parlait dix-sept ans plus tard de son enfantine passion. « J'ai dernièrement beaucoup pensé à Marie Duff. Comme il est étrange que j'aie été si passionnément attaché à cette jeune fille, à un âge où je ne pouvais ni connaître l'amour ni même savoir le sens de ce mot! Et pourtant c'était bien la chose. Ma mère avait coutume de me railler de cette enfantine passion, et plusieurs années après, (j'avais alors seize ans), elle me dit un jour: « Oh! George, j'ai eu une lettre d'Edimbourg de Miss Abercromby, et votre ancienne passion, Marie Duff, est mariée à un M. C.... » Et quelle fut ma réponse? Je ne puis vraiment expliquer ni concevoir mes sentiments à ce moment, mais ils me jetèrent dans des convulsions, et alarmèrent tellement ma mère que lorsque je fus remis, elle évitait généralement ce sujet en ma présence, et se contentait d'en parler à toutes ses connaissances. A présent je me demande ce que ce pouvait être. Je ne l'avais pas revue depuis que le faux pas de sa mère à Aberdeen la contraignit de se retirer à Banff, chez sa grand'mère. Nous étions tous deux de véritables enfants. J'ai été amoureux cinquante fois depuis ce moment, et cependant je me souviens de tout ce que nous nous disions l'un à l'autre, nos caresses, ses traits, mon agitation, mes insomnies;

je tourmentais la femme de chambre de ma mère pour qu'elle lui écrivît en mon nom, ce qu'elle fit pour me calmer. La pauvre Nancy pensa que j'étais fou, et comme je ne pouvais pas écrire moi-même, elle devint mon secrétaire. Je me souviens de nos promenades, et du bonheur d'être assis auprès de Marie dans la chambre des enfants, à leur maison près de Plainstone à Aberdeen, pendant que sa jeune sœur Hélène jouait à la poupée, et que nous étions assis gravement, faisant l'amour à notre manière.

» Comment cela m'arriva-t-il de si bonne heure? D'où cela pouvait-il naître? Certainement je n'avais pas encore l'idée de la distinction des sexes, même plusieurs années après, et cependant ma souffrance, ma passion pour cette fille furent si violentes que je doute quelquefois si j'ai vraiment été amoureux depuis. Quoi qu'il en soit, la nouvelle de son mariage fut un coup de foudre; j'en fus presque suffoqué, au grand effroi de ma mère, et à l'étonnement et l'incrédulité de tout le monde; c'est un phénomène dans mon existence, (car je n'avais pas huit ans), qui m'a tourmenté et qui me tourmentera jusqu'à ma dernière heure. Dernièrement, je ne sais pas pourquoi, le souvenir, non pas l'amour lui-même, m'est revenu avec plus de force que jamais. Je me demande si elle peut avoir gardé mémoire de

moi ou de ma passion; si elle se souvient d'avoir plaint sa sœur Hélène de ce qu'elle n'avait pas, elle aussi, un admirateur. Que son image m'est restée charmante dans la tête! Ses cheveux noirs, ses yeux d'un brun clair et doux, jusqu'à son vêtement (*her brown dark hair and hazel eyes*). Je serais très affligé de la voir maintenant; la réalité, quelque belle qu'elle fût, détruirait ou au moins troublerait les traits de la ravissante Péri qui vit encore dans mon imagination à la distance de plus de seize ans. J'ai maintenant vingt-cinq ans et huit mois....

» Ma mère, je le suppose, raconta cette circonstance (l'effet qu'avait produit son mariage sur moi) aux Parkins, certainement aux Pigot et probablement elle en parla dans sa réponse à Miss A..., qui connaissant bien mon penchant prématuré avait envoyé cette nouvelle exprès pour moi. Grâces lui en soient rendues! Après le commencement, la fin de cette passion m'a souvent fait réfléchir comme sujet d'investigation du cœur humain. Que les faits soient tels que je les raconte, d'autres le savent aussi bien que moi, et ma mémoire en rend témoignage encore plus haut. Mais plus j'y réfléchis, plus je suis embarrassé d'assigner une cause à cette précocité d'affection[1]. »

1. Journal de lord Byron.

Ce fragment de journal fut écrit par Lord Byron en 1813. Il avait alors vingt-cinq ans. On y remarque la singulière habitude qu'il avait de s'analyser lui-même et de se voir passer avec le coup d'œil indifférent d'un artiste. Dans un autre journal intitulé *Paper Book* et écrit à Ravenne en 1821, il revient encore sur l'ardente rêverie de son jeune âge, qui fut selon lui la première cause de cette mélancolie, trait distinctif de sa poésie. « Mes passions se développèrent de bonne heure, de si bonne heure que peu de personnes voudraient le croire, si j'en disais l'époque et les circonstances. Peut-être est-ce une raison de la mélancolie anticipée de mes pensées, ayant anticipé la vie. Mes premiers poëmes semblent avoir été pensés par quelqu'un de dix ans plus âgé que je n'étais lorsqu'ils furent écrits ; je ne parle pas de leur valeur, mais de l'expérience qu'ils supposent. Les deux premiers chants de Childe Harold ont été achevés à vingt-deux ans, et on les dirait écrits par un homme d'un âge auquel probablement je n'atteindrai jamais[1]. »

Sa mère excitait et réprimait tour à tour par des

1. My passions were developed very early, so early that few would believe me if I were to relate the period and the facts which accompanied it. Perhaps this was one of the reasons which caused the anticipated melancholy of my thoughts, having anticipated life. My

plaisanteries les ardeurs de sa jeune imagination. Assurément une meilleure discipline eût été salutaire à un enfant qu'agitaient déjà ces belles et dangereuses facultés. N'y a-t-il pas cependant quelque inconséquence à vouloir jouir de ces œuvres qui enchantent à jamais l'imagination des hommes et à n'avoir aucune indulgence pour la nature qui les crée comme une fleur merveilleuse sous le ciel des tropiques? La vie humaine est plus compliquée dans sa trame que les moralistes ne la font. Si Lord Byron n'avait pas eu cette ardeur d'imagination qui le faisait à neuf ans tomber en convulsions, lorsqu'il apprenait le mariage d'une jeune fille dont il était épris, il n'aurait écrit ni Parisina ni Manfred.

Dans l'obscure retraite où il était élevé, George Gordon se vit à onze ans investi d'un titre, qui était à cette époque le premier de l'Angleterre. Pendant longtemps sa succession au titre de Lord avait été incertaine, car il existait encore un petit fils du vieux Lord Byron qui vint à mourir en 1794. Sa mère, d'après les prédictions d'une diseuse de bonne aventure,

earlier poems were the thoughts of one at least ten years older than the age at which they were written; I do not meantheir solidity but their experience. The two first cantos of Childe Harold were completed at twenty two, and they are written as if by a man older than I shall probably ever be.

avait toujours été convaincue que son fils serait non seulement un Lord, mais un grand homme. George s'y attendait aussi, car un jour sa mère lisant devant lui un discours prononcé à la chambre des communes, « nous aurons aussi dans quelques années le plaisir de vous entendre à la chambre des communes, lui dit un ami de la maison qui était présent. — J'espère bien que non, reprit-il vivement; si jamais vous entendez un discours de ma façon, ce sera à la chambre des Lords. » Le jour où il reçut la nouvelle de la mort de son oncle, il courut à sa mère et lui demanda si elle s'apercevait de quelque changement en lui depuis qu'il était devenu Lord. Il s'était regardé dans le miroir, ajouta-t-il, mais il n'avait observé aucun changement dans sa personne. Par ce mot magique, une grande révolution s'était cependant opérée aux yeux des hommes dans l'existence et l'avenir du jeune enfant. Il était destiné à devenir plus tôt qu'il ne l'aurait dû

Lord of himself, that heritage of woe,

et le premier de ces changements fut de l'installer à l'âge de dix ans maître et seigneur de l'abbaye de Newstead.

J'entrepris il y a quelques années un pèlerinage poétique aux lieux où Lord Byron a vécu, aimé,

souffert, où il repose en paix après la fièvre de la vie[1]. Je peux aujourd'hui les décrire d'après mes souvenirs. Aux environs de Londres, l'Angleterre nous apparaît à travers cette vapeur bleuâtre, qui adoucit les contours et prête à l'aspect du pays une forme indécise et flottante. On dirait le voile aérien de quelque Willis égarée dans ces vertes campagnes. Le paysage change cependant peu à peu de caractère quand on avance vers le nord, et qu'on entre dans le Nottinghamshire; ce ne sont plus ces humides prairies baignant leurs nappes de verdure et de fraîcheur dans les eaux limpides de la Tamise. La vapeur légère et brillante que colore le pâle soleil de l'Angleterre se dissipe peu à peu dans un air plus pur. On traverse d'abord une campagne ouverte, riante, cultivée, animée par des villages, des champs enclos de haies ou de petits bois; des collines basses et ondoyantes terminent l'horizon. Au nord de Nottingham et sur le bord des plateaux qui dominent la vallée et la petite ville de Mansfield s'étend une plaine immense, ondulée, tapissée de bruyères d'un rose pâle; on se croirait en Écosse. Sur ce fond de nuance délicate, se détachent des bouquets de genêts d'un or éclatant, et quelques chênes vigoureux, der-

1. After life's fitful fever, he sleeps well. (*Shakespeare.*)

niers débris de la forêt de Sherwood. A peu de distance de terre, leurs troncs projettent d'énormes branches, qui s'entrelacent en corbeilles touffues. L'ombre de ces vieux chênes et les ondulations lointaines du terrain légèrement coloré d'une teinte rosée donnent à tout ce paysage un aspect poétique en harmonie avec les souvenirs qu'il rappelle. Cette plaine se nomme dans le pays la bruyère de Sherwood. On est à l'entrée de cette forêt, célèbre par tant de légendes populaires, qui fut le séjour de Robin Hood et de sa troupe si fameuse dans les vieilles ballades. Elle est aujourd'hui détruite en grande partie, et les restes de l'antique forêt sont séparés par de longs intervalles et fermés par des barrières. C'est dans cette forêt qu'on voit, dit-on, les plus vieux chênes de l'Angleterre. Ils sont presque tous consacrés par des souvenirs de Robin Hood; chacun a sa légende et sert de but de promenade. On aurait peine à trouver un vallon, un rocher, une caverne, une fontaine ou un ruisseau, qui ne soit lié à la mémoire de ce hardi corsaire des bois. L'un de ces chênes gigantesques est situé en face de l'entrée du parc de Newstead. Il est connu dans le pays sous le nom de chêne du pélerin. Ses branches couvrent en partie la route, et sous son ombre les paysans viennent danser les jours de fête.

Le vieux Lord Byron, qu'on avait surnommé dans le pays le méchant Lord, condamna ce chêne antique à tomber sous la hache lorsqu'il entreprit la destruction des bois de Newstead. Les habitants de Nottingham rachetèrent leur arbre favori et l'offrirent depuis en présent à Lord Byron, le poëte. Il se voit encore aujourd'hui à l'entrée du parc. On passe la barrière et la voiture roule le long d'une allée sablée, ombragée de beaux arbres, qui aboutit par une pente douce à une vallée offrant un aspect charmant de verdure et de fraîcheur. Après avoir tourné l'angle du jardin, on se trouve en face de l'antique abbaye, demi-château, demi-couvent, située comme un nid au fond de la vallée, et se mirant dans une pièce d'eau qui s'étend au loin devant l'édifice. « C'était, dit Lord Byron, un ancien, très-ancien monastère, maintenant un ancien château, d'un style gothique mélangé, mais riche et rare. » En effet, d'un côté, une tour crénelée rappelle la féodalité, et de l'autre, une chapelle en ruine montre encore sa façade entière. Son grand arceau, enseveli sous d'épaisses guirlandes de lierre, a été bombardé et à moitié détruit par les soldats de Cromwell. On y voit encore la vieille croix du couvent, et plus bas, dans une niche, les statues de la Vierge et de l'enfant Jésus sculptées en pierre.

Le propriétaire actuel de Newstead Abbey, M. Webb, l'a reçu du colonel Wildman, qui le tenait de Lord Byron lui-même, et il a comme lui religieusement respecté les traditions poétiques du lieu[1]. Tout y est consacré au souvenir du grand poëte. On entre d'abord dans une grande salle basse, soutenue par des arceaux de pierre. On dirait la crypte d'une cathédrale gothique. De là un escalier en pierre vous mène dans un large corridor régnant tout autour de l'intérieur de l'abbaye. Ce corridor donnant sur des chambres autrefois les cellules des moines est aujourd'hui richement décoré par ses nouveaux possesseurs. Les chambres elles-mêmes sont tendues d'anciennes tapisseries. Je remarquai les hautes cheminées d'où se détachent des têtes peintes et sculptées, entre autres celles du sarrasin et de la dame gothique. On vous montre d'anciens portraits; le lit de Marie Stuart, dont la garniture a été brodée de sa propre main; la table où Lord Byron écrivit Childe Harold, et où sont réunis ses gants, son masque, sa cuiller, et sa tasse. On y voyait jadis le crâne en forme de coupe qu'il avait eu la singulière idée de faire monter sur

1. Il existe encore dans les environs de Newstead un paysan qui avait connu Lord Byron quand il était enfant. On fait une pension à un ouvrier menuisier, ancien serviteur du poëte.

un pied en argent. La dame du lieu, n'ayant pas d'enfants, s'imagina que cette profanation attirait une malédiction sur le domaine de Newstead, et fit détruire la célèbre coupe. A l'un des angles du corridor, l'œil pénètre dans une longue galerie où brillent de sombres figures de chevaliers couverts de leurs armures, la visière baissée, le bouclier au bras, l'épée tirée, se tenant immobiles contre la muraille. On y voit entre autres Sir John Byron le petit, à la grande barbe. A l'issue de cette sombre galerie, un salon spacieux, élégamment meublé, occupe le centre de l'édifice, et donne par trois grandes fenêtres sur le parc, les bosquets, les pelouses verdoyantes et les nappes d'eau argentées. L'élégance moderne y est habilement unie à l'ancienne architecture. C'était autrefois la salle d'armes où Lord Byron et ses amis tiraient au pistolet. Un beau portrait, peint par Phillips, apparaît au-dessus de la cheminée comme le génie du lieu. On vous mène dans sa chambre; elle est située dans la partie la plus reculée de l'ancien édifice, touchant aux ruines de la chapelle. L'ameublement n'en est pas changé. Il se compose d'un sofa, de sa table à écrire, et d'un grand lit à rideaux de soie verte, avec ses colonnes dorées surmontées de couronnes. Quatre vues de Harrow et de Cambridge, à l'aquarelle, sont suspendues aux mu-

railles. Dans le cabinet à côté de sa chambre on voit le portrait de Jackson le boxeur, et au-dessus de la cheminée, un portrait à l'huile du vieux serviteur de Lord Byron, Joe Murray.

Les fenêtres du corridor donnent sur une cour carrée, coupée par de petits parterres de fleurs, qui forme le centre de l'édifice. Une fontaine, dont les ornements capricieux représentent à la fois des singes, des écureuils, des monstres et des saints, s'élève au milieu de la cour. Autour de cette cour règne le cloître qui servait autrefois de promenade aux moines. Trois pièces d'eau environnent l'abbaye. De la terrasse, on voit le lac encadré, comme un miroir, dans des talus de gazon. Cette pièce d'eau dominée par une tour, des forts et des batteries en miniature construites par le vieux Lord Byron[1], réfléchit à droite les ombres vigoureuses du bosquet, qui porte le nom sinistre de bosquet du diable. Le vieux lord, qu'on nommait dans le pays

1. Horace Walpole, qui avait visité Newstead en curieux, se moque dans ses lettres à Mme du Deffand, des manies du vieux Lord Byron. « Il paie ses dettes en vieux chênes; on en a coupé pour 5000 livres tout près de la maison. Par compensation, il a bâti deux *baby* forts, afin de nous indemniser en forteresses du dommage qu'il cause à notre marine, et il a planté une allée de pins d'Écosse qui ressemble à de petits paysans en vieille livrée de famille, un jour de fête. »

le méchant lord, avait fait placer au bout de chaque allée des statues de nymphes, de satyres et de faunes. Les paysans, n'entendant rien à la mythologie, les prirent pour des diables, aux cornes et aux pieds fourchus, et supposèrent qu'ils étaient l'objet de la dévotion secrète du meurtrier de M. Chaworth. Ils les appelaient les diables du vieux lord. Quand on se promène sous l'ombre de ces bois, on remarque ces figures qui, verdies par l'humidité et à moitié cachées sous de grands arbres, font un effet assez étrange. Un souvenir plus touchant a consacré ce petit bois. Ce fut là que Lord Byron se promena pour la dernière fois avec sa sœur avant de quitter l'Angleterre à tout jamais, et l'on vous montre l'arbre où il inscrivit son nom et celui de sa sœur Augusta.

Lord Byron à sa majorité entreprit de rétablir les bois qui bordaient le lac, et que le vieux lord avait fait détruire. Un taillis planté par lui s'élève de la rive jusqu'au sommet de la colline en face de l'abbaye. Le colonel Wildman avait donné à ce coteau boisé le nom de bois du poëte.

Sous le ciel de l'Italie, Lord Byron se reportait aux jours de son enfance, et sa capricieuse imagination fatiguée de cette sereine splendeur décrivait Newstead sous le nom de Norman abbey dans *Don*

Juan[1]. Il nous représente l'abbaye de Newstead comme ayant été alternativement le théâtre des fêtes et des joyeusetés de ses seigneurs, et, dans les

1. Il faut relire ici ces vers où les lieux sont dépeints avec l'exactitude précise que colore une poésie enchanteresse :

It stood embosom'd in a happy valley
Crown'd by high woodlands, where the Druid oak
Stood like Caractacus in act to rally
His host with broad arms'gainst the thunder stroke ;
And from beneath his boughs were seen to sally
The dappled foresters; as day awoke,
The branching stag swept down with all his-herd,
To quaff a brook which murmur'd like a bird.

Before the mansion lay a lucid lake,
Broad as transparent, deep dand freshly fed
By a river, which its soften'd way did take
In currents through the calmer water spread
Around : the wildfowl nestled in the brake
And sedges, brooding in their liquid bed :
The woods sloped downwards to its brink, and stood
With their green fades fix'd upon the flood.

Its outlet dash'd into a deep cascade,
Sparkling with foam, until again subsiding
Its shriller echoes, like an infant made
Quiet, sank into softer ripples, gliding
Into a rivulet; and thus allay'd
Pursued its course, now gleaming, and now hiding
Its windings through the woods; now clear, now blue,
According as the skies their shadows threw.

(Il était encadré dans un heureux vallon couronné de grands bois, parmi lesquels, semblable à Caractacus ralliant son armée, le chêne druidique dressait contre les éclats de la foudre ses grands bras étendus ; de dessous son feuillage on voyait, au lever du jour, sortir les habitants des forêts, et le cerf aux rameaux altiers, suivi de son

temps orageux de l'histoire, des horreurs de la guerre civile[1].

troupeau venait se désaltérer dans l'onde d'un ruisseau qui gazouillait comme un oiseau.

Devant le château était un lac limpide, large, transparent, profond; l'onde en était renouvelée par une rivière dont les flots calmes traversaient sa nappe paisible; dans les buissons et les joncs de la rive l'oiseau sauvage faisait sa couvée et suspendait son nid liquide, la forêt descendait en pente jusque sur ses bords, et mirait dans son cristal sa face verdoyante.

La rivière au sortir du lac s'élançait en cascade étincelante d'écume, puis ce fracas se calmait peu à peu, et, comme un enfant qui s'apaise, l'onde, de lames en lames plus douce, transformée en ruisseau, coulait enfin tranquille, tantôt brillante comme une glace, tantôt cachant son cours sinueux dans les bois, tantôt claire, tantôt azurée suivant les ombres que projetait le firmament.)

(*Don Juan*, XIII, st. 56 et suiv.)

1. Voici en quels termes Jeffrey, dans la *Revue d'Édimbourg*, parle de la description d'Horace Walpole. « Il y a là une belle description d'une des plus nobles demeures de l'Angleterre. On la lira aujourd'hui avec un intérêt bien plus profond. Walpole a vu l'ancienne et fastueuse demeure des Byron, mais il n'a rien vu de cette magique beauté que la gloire répand sur la demeure du génie, et qui maintenant revêt comme d'un manteau les tourelles de Newstead abbey. Il a vu le cloître, le réfectoire, la chapelle tombant en ruines; mais il ne savait pas que du fond de ces cloîtres antiques s'élèverait bientôt une voix qui crierait dans tous les âges à cette maison : *Sleep no more*. Le temps peut maintenant répandre ses fleurs et ses lierres sur les murs; les bêtes sauvages peuvent envahir les cours et les cloîtres; elle peut tomber entre les mains d'un grand seigneur ignorant ou d'un plébéien grossier! Qu'importe? Elle a été la demeure d'un grand poëte. Son nom est associé à des gloires qui ne périront pas. » Ce passage est curieux quand on le compare à l'article de la *Revue d'Édimbourg* publié peu d'années auparavant, où les premiers essais du jeune poëte étaient traités avec une si impitoyable sévérité.

Ce fut sir John Byron le petit qui transforma le monastère en un château fort et en fit sa résidence favorite. Depuis ce temps, sa famille vécut magnifiquement à Newstead jusqu'au jour où l'abbaye tomba entre les mains du grand oncle de l'illustre Lord Byron. Son fils vint à mourir avant lui, et il ne se préoccupa nullement de son héritier. Quelquefois il le désignait sous le nom « du petit garçon qui vit à Aberdeen. »

On se figure aisément quels durent être la joie et l'orgueil du jeune lord lorsqu'il se présenta entre sa mère et sa bonne à l'entrée de Newstead. Ils étaient arrivés à la porte du péage, et Mrs Byron, feignant d'ignorer où elle était, demanda à la femme qui se tenait dans la maison à qui appartenaient ces bois et ce château. On lui répondit que le propriétaire, Lord Byron, était mort depuis plusieurs mois. Et qui est son héritier? — On dit que c'est un petit garçon qui demeure à Aberdeen. — Eh! le voici, ce cher enfant, Dieu le bénisse, s'écria la bonne, ne pouvant plus contenir sa joie, et elle embrassa le bel enfant aux cheveux bouclés qu'elle tenait sur ses genoux.

La mère et le fils furent reçus à leur arrivée dans le château par Joe Murray, sommelier du vieux lord, auquel Lord Byron a conféré cette célébrité qui s'est étendue sur tout ce qui de près ou de loin l'a appro-

ché. Il était arrivé très-jeune à l'abbaye à la suite du vieux lord, et y était resté jusqu'à sa mort. Il avait été mousse et chargé par son maître de la conduite des bateaux du lac ; il eut souvent l'honneur de diriger les premières embarcations du jeune lord. Murray était le seul domestique que le vieux lord dans les derniers temps de sa vie souffrît auprès de lui. A l'arrivée du jeune lord, Murray fut réinstallé dans ses charges de sommelier du château et de grand amiral du lac. Il se prit bientôt de passion pour son nouveau maître qui partageait ses affections entre lui, et un grand chien de Terre-Neuve, dont le nom, Boatswain, est devenu aussi célèbre que celui du pauvre Murray[1].

Par un coup de théâtre, le jeune lord se voyait transporté de son humble maison en Écosse dans une demeure presque royale dont il se savait possesseur. La beauté du site, l'aspect triste et grandiose de l'intérieur du cloître, des sombres corridors, des vastes salles délabrées, des terres d'alentour stériles et désolées, dépouillées par la bizarre malédiction du vieux lord, tout cela sans doute le frappa vivement. Mais ce qui agit surtout sur l'ardente imagi-

1. Son portrait, peint par l'ordre de son maître, le représente comme un bon vieillard, un peu hâlé, avec une perruque de filasse, un habit bleu, une veste de peau et une pipe à la main.

nation du jeune enfant, ce furent les souvenirs du seigneur du lieu, et les récits de sa vie farouche et mystérieuse.

Je ne serais pas étonné que quelque confus désir de l'imiter un jour et d'attirer l'attention par ses bizarreries ne se fût emparé de lui. Ce qui est certain c'est qu'il prit dès lors l'usage de porter sur lui des pistolets chargés, à l'imitation de son grand oncle. L'histoire du meurtre de M. Chaworth, racontée dans sa famille, avait de bonne heure attiré son attention sur le duel, et l'humiliation profonde qu'il éprouvait dès lors de son infirmité le faisait penser avec plaisir à cette loi du duel qui le mettrait un jour de niveau avec tout adversaire.

Le domaine de Newstead arrivait obéré entre les mains de Mrs Byron, et de bonne heure George put assister à la lutte pénible qu'ont à soutenir ceux qui entretiennent un état de maison disproportionné à leur fortune, et que la *res angusta domi* expose à des tiraillements continuels et à de pénibles humiliations. Il n'eut pas du reste longtemps le plaisir de se promener fièrement sous les voûtes de son château, de naviguer sur ses pièces d'eau, et de tirer des coups de fusil dans ses bois. Mrs Byron se vit obligée de louer sa terre à lord Grey de Ruthen, et s'installa à Nottingham pour veiller à l'éducation de son fils.

Avant de quitter Newstead, le jeune lord planta un chêne qui se voit encore sur le penchant du côteau, à droite de l'abbaye. Il avait lié sa destinée à celle de cet arbre. « S'il prospère, disait-il, ainsi fera ma fortune. » Lorsqu'il revint s'établir à Newstead quelques années après, à peine parvenu à l'âge d'homme, il trouva le chêne vigoureux encore, mais presque étouffé sous les ronces et les mauvaises herbes. Il prit, dit-il, la leçon pour lui-même[1].

Le comte de Carlisle était devenu, à la mort du vieux Lord Byron, le tuteur naturel de son neveu. Le père du comte de Carlisle avait épousé la sœur du vieux lord, Isabelle Byron. Il semble que le génie poétique ait apparu pour la première fois dans la famille des Byron chez cette jeune fille, et passant, comme il arrive souvent, par-dessus une génération, se soit transmis de la grande tante au petit-neveu.

1. On voit encore aujourd'hui le chêne sur le côteau gazonné à droite de l'abbaye de Newstead. Le colonel Wildman, lorsqu'il acheta Newstead, voulait abattre ce chêne. « J'espère bien que vous n'en ferez rien, dit le jardinier, c'est un chêne planté par lord Byron. » A partir de ce jour il fut cultivé avec le plus grand soin, et reçut dans le pays le nom de chêne de Byron. De ce côté, on vous montre aussi la source où Lord Byron se désaltérait au retour de ses courses dans la campagne, enfin une allée étroite, ancienne avenue des moines, qui était, dit-on, sa promenade habituelle, et dont les chênes sont déjetés comme par un coup de vent et renversés sur le bord du chemin.

« Il y a toujours, dit M. Sainte-Beuve, quelques ébauches naturelles préexistant aux apparitions sacrées. » La comtesse de Carlisle faisait de beaux vers et de piquantes épigrammes. Après avoir brillé plusieurs années à Londres dans le monde élégant, elle le quitta tout d'un coup sans cause apparente, et se renferma dans une profonde solitude, ne paraissant nullement regretter ce qu'elle avait perdu [1].

La tutelle de lord Carlisle, s'il eût été un protecteur éclairé et affectueux, aurait pu suppléer au défaut de l'éducation première que Lord Byron avait reçue de sa mère. Le malheur voulut qu'il fût tout le contraire. Lord Carlisle ne lui témoigna que la plus parfaite indifférence. Parent éloigné de la famille, ce fut avec beaucoup de répugnance qu'il se vit chargé de la tutelle d'un petit garçon qu'il ne connaissait pas. Il se borna à décider qu'il recevrait l'éducation que l'on donnait d'ordinaire aux fils titrés de la noblesse d'Angleterre; on l'enverrait d'abord à Harrow, puis à Cambridge. Ce fut à grand' peine qu'il consentit à intervenir de temps en temps entre la mère et ses précepteurs, lorsque ceux-ci en

1. Il semble qu'une fatalité douloureuse ait toujours pesé sur cette famille des Byron. Tous ses membres avaient un coin de bizarrerie et de misanthropie. Lord Carlisle lui-même n'en était pas exempt.

appelaient à lui, poussés à bout par les caprices insensés de Mrs Byron. Avant qu'il fût d'âge à entrer à Harrow, Mrs Byron soumit son fils, pendant son séjour à Notthingham, au traitement d'un charlatan nommé Lavender, qui avait promis de le guérir infailliblement de son infirmité. Le remède consistait à frotter longtemps la jambe avec de l'huile, puis à l'étirer, à la tordre et à la visser pendant de longues heures dans une machine de bois. Afin de ne pas perdre de temps, le jeune enfant recevait pendant cet intervalle des leçons de latin de son professeur, M. Rogers, qui lisait avec lui Virgile et Cicéron. Il éprouvait de violentes douleurs pendant la leçon par suite de la fausse position où sa jambe était placée. « Cela me fait de la peine, mylord, lui dit son précepteur, de vous voir assis là avec les souffrances que vous devez endurer. » — « Ne faites pas attention, monsieur Rogers, reprit le petit garçon ; vous n'en apercevrez plus aucun signe en moi. » M. Rogers avait conservé le plus tendre souvenir de son élève, et lui trouvait une intelligence remarquable pour son âge. Lord Byron, qui n'oublia jamais ceux qui lui avaient témoigné de l'affection quand il était enfant, eut soin, lorsqu'il revint bien des années après dans le voisinage de Nottingham, de faire savoir à son vieux maître qu'à partir d'un certain endroit de Virgile, il

se souvenait toujours de vingt vers appris avec lui pendant qu'il souffrait les plus cruelles tortures. Il cherchait à se venger de Lavender, son persécuteur, en dévoilant son ignorance. Un jour il s'amusa à brouiller toutes les lettres de l'alphabet sur une feuille de papier, les rangeant en formes de mots et de sentences, puis il les présenta à Lavender, et lui demanda très-sérieusement quelle était cette langue. Celui-ci, se redressant majestueusement, lui répon-dit avec un aplomb imperturbable que c'était de l'italien, et le jeune garçon d'éclater de rire, se réjouissant d'avoir fait tomber l'imposteur dans le piége[1].

C'était à quelques années plus tard, en 1800 (il avait

1. C'est aussi un ressentiment d'enfant qui provoqua ses premiers vers, et ce fut une vieille dame des environs de Nottingham qui eut la gloire de les lui inspirer. Il s'était figuré, je ne sais trop pourquoi, que cette vieille dame lui avait fait quelque affront, et un jour, au moment où elle sortait de la chambre, sa bonne le trouva dans un de ces accès de rage silencieuse auxquels il était sujet. « Eh bien, mon petit héros, qu'y a-t-il ? qu'avez-vous ? lui dit-elle. Et là dessus, il éclata, disant que cette femme l'avait mis dans une terrible colère, qu'il ne pouvait plus la supporter, et puis tout d'un coup il improvisa ces quatre vers qu'il répéta plusieurs fois en se promenant triomphalement par la chambre :

In Nottingham county there lives at Swann Green
As curst an old lady as ever was seen;
Andwhen she does die, which I hope will be soon,
She firmly believes she will go to the moon.

Cette dame avait, à ce qu'il paraît, quelques singulières idées sur

alors douze ans), qu'il faisait remonter ce qu'il appelait *his first dash into poetry*[1]. Il s'était de nouveau pris d'une fantaisie d'imagination pour une de ses cousines, Marguerite Parker (fille et petite-fille des deux amiraux Parker) et fit pour elle ses premiers vers. « C'était, dit-il, une des plus belles de ces fugitives beautés, qui aient flotté sur la surface de la terre. J'ai depuis longtemps oublié les vers, mais il me serait difficile d'oublier ses yeux noirs, ses longs cils, le pur dessin de son profil et sa taille d'un style tout à fait grec. J'avais alors douze ans, elle

la migration des âmes qui, selon elle, devaient passer par la lune avant de s'élever à une place supérieure.

On conserve encore à la bibliothèque publique de Cambridge la première lettre, d'une grosse écriture d'enfant mal formée, que Lord Byron écrivit, datée de Newstead abbey, en 1798.

La voici telle que je l'ai copiée :

Dear Madam, my mama being unable to write herself, I will let you know that the potatoes are now ready, and you are welcome to them whenever you please. She begs you will ask Mrs Parkyns if she should wish the pony to go near Nottingham, as it is to go home the nearest way; it is now quite well, but too small to carry me.

My mama desires her best compliments, in which I join.
I am, dearest aunt, yours sincerely. George Byron.

Newstead abbey, 1798.

I hope you will excuse all blunders as it is the first letter I ever wrote.

1. Littéralement . son premier élan dans la poésie.

peut-être un an de plus. Elle mourut, un an ou deux après, d'une chute où elle se blessa l'épine du dos, ce qui amena une consomption. Sa sœur Augusta, que quelques personnes trouvaient encore plus belle, mourut aussi de la poitrine, et ce fut même en la soignant que Marguerite éprouva l'accident qui causa sa mort. Ma sœur me raconta qu'elle était allée la voir peu de temps avant sa mort; Augusta prononça par hasard mon nom devant elle; le teint de Marguerite se colora à travers la pâleur de la mort, ce qui étonna beaucoup ma sœur, car demeurant avec sa grand'mère, lady Holderness[1], et me voyant fort peu pour des raisons de famille, elle ne savait seulement pas que Marguerite me connût, et ne put concevoir pourquoi mon nom la troublait ainsi. Je ne sus rien de sa maladie qu'après sa mort; j'étais alors à Harrow et à la campagne. Quelques années après je fis une plate et insignifiante élégie sur cette mort[2]. — Je ne me rappelle rien d'égal à la transparente beauté de ma cousine, et à la douceur de son

1. Lady Holderness, fille de M. Doublette, gentilhomme hollandais, avait épousé Robert d'Arcy, quatrième comte de Holderness. Elle était par conséquent la mère de la marquise Carmarthen et la grand'mère d'Augusta Byron, qui fut plus tard Mrs Leigh.

2. Cette élégie se lit dans son premier volume. C'est l'amour, il l'a dit lui-même, qui inspira son génie. Il n'aurait jamais rien écrit s'il n'avait pas été amoureux.

caractère pendant notre courte intimité; on eût dit une émanation de l'arc-en-ciel, toute paix et beauté. Ma passion eut sur moi ses effets ordinaires. Je ne pouvais dormir, je ne pouvais manger ni prendre de repos; et bien que j'eusse des raisons de croire qu'elle m'aimait, l'unique emploi de ma vie était de songer au temps, qui devait s'écouler, avant que nous pussions nous revoir, notre séparation étant habituellement de douze heures. Mais j'étais un fou alors, et ne suis guère plus sage à présent[1]. »

A cette époque (1795), Lord Byron se sépara de sa bonne, Mary Grey, et passa définitivement entre les mains des hommes. En la quittant, il lui fit présent de sa montre et de son portrait. C'était une mi-

1. Les divers fragments cités ici sont tirés du manuscrit intitulé : *Mémoires de ma Vie*, que lord Byron remit à Thomas Moore, en lui laissant le soin de les publier après sa mort. Thomas Moore, comme on le sait, jugea à propos de brûler ces Mémoires, et en conserva quelques fragments qu'il publia dans sa vie de lord Byron. Ces fragments suffisent pour donner un vif regret d'une destruction qui semble une sorte de sacrilége littéraire. Les lettres de Lord Byron, dit M. Villemain, nous laissent deviner combien les Mémoires mêmes, la confession entière écrite de cette main et avec cette verve auraient offert une piquante lecture. Nous ne savons si la renommée morale de Byron a beaucoup profité de la suppression faite par son légataire, mais sa gloire d'écrivain perd un titre qui l'eût placé parmi les prosateurs entre Swift et Voltaire. » Cette liberté que prit Thomas Moore lui fut, on le sait, vivement reprochée. Nous reviendrons du reste plus au long, dans le courant de ce récit, sur l'histoire de ces Mémoires et de leur destruction.

niature peinte par M. Key, d'Édimbourg, qui le représente en pied avec un arc et des flèches à la main, et une profusion de cheveux bruns bouclés tombant sur ses épaules[1].

Le traitement de Nottingham n'ayant pas réussi, Mrs Byron se rendit à Londres où, sur l'avis de lord Carlisle, son fils fut soigné par le docteur Baillie. Comme on désirait le placer dans quelque école tranquille, afin de suivre plus facilement le traitement prescrit, on choisit l'établissement du docteur Glennie, à Dulwich. On essaya d'un nouvel instrument pour redresser la jambe de l'enfant, et la modération dans les exercices du corps fut surtout recommandée par le médecin. Mais le docteur Glennie ne trouva pas facile de contenir son jeune élève. Il avait l'ambition d'exceller en tous les genres, et plus encore en ce genre qu'en tout autre, ambition, dit le docteur Glennie, que j'ai souvent remarquée chez des enfants faibles, délicats ou infirmes[2]. Le docteur

1. Lord Byron resta en correspondance avec cette bonne; il lui écrivit, quelques années après, que son pied était maintenant assez rétabli pour qu'il pût se chausser comme tout le monde, événement qu'il avait longtemps désiré, et qui, il en était sûr, lui causerait une grande joie.

2. Quoique, dit Alfiéri, je fusse le plus petit des enfants de ma classe, c'était précisément mon infériorité de taille, d'âge et de force qui me donnait le plus de courage et m'engageait à me distinguer.

Glennie fut chargé d'initier lord Byron à l'apprentissage de la rude vie de Harrow et des universités anglaises. Il y réussit autant que le permettait Mrs Byron, qui intervenait sans cesse, brouillait tout et dérangeait l'éducation de son fils. La modeste maison du docteur Glennie, abritée par les bois, dut paraître un séjour un peu monotone à l'aventureux petit montagnard, qui naguère promenait ses rêveries sur les hauteurs de Lochnagar. Il entreprenait et achevait ses tâches, dit le docteur Glennie, avec ardeur et succès. Je le trouvai enjoué, de bonne humeur, et aimé de ses camarades. Il avait déjà beaucoup lu, mais sans suite ni régularité. « Je n'avais pas encore dix ans, dit en effet Lord Byron, que j'avais déjà lu les Contes arabes, les Mille et une Nuits, l'Histoire des Turcs, par Rycaut, les Voyages de Lady Montagu, et d'autres relations sur les pays du Levant. Après ces ouvrages, je recherchais les récits des aventures navales, les romans de Smollett et les histoires du peuple romain. » La bibliothèque du docteur Glennie fut mise à sa disposition. Il lut et relut tous les poëtes depuis Chaucer jusqu'à Churchill. Il était aussi très-versé dans l'Ancien Testament et en savait une grande partie par cœur. Il en avait, dit le docteur Glennie, une connaissance étonnante pour son âge, et prenait grand plaisir, après nos exercices

religieux du dimanche, à en causer le soir avec moi, surtout de la partie historique des Saintes Écritures. Il raisonnait alors sur les faits contenus dans le volume sacré avec toute apparence de foi dans les divines vérités qu'il expose. Mais je remarquai de bonne heure qu'il était très inquisitif et *puzzling*[1] sur les questions religieuses. Il était encore à cet âge où l'on fait taire les enfants lorsqu'ils posent des questions embarrassantes, afin qu'ils ne s'aperçoivent pas trop tôt que leurs aînés dans la vie n'en savent pas beaucoup plus qu'eux. Le docteur Glennie eut à se débattre avec Mrs Byron à qui on représentait en vain que Lord Byron étant fort en arrière des jeunes gens de son âge en ce qui concernait les parties élémentaires d'une grande éducation publique, il était nécessaire qu'il consacrât tout son temps à réparer ce qui lui manquait. Après avoir accordé tout ce qu'on lui disait, elle n'avait ni assez de jugement ni assez d'empire sur elle-même pour ne pas l'enlever à son maître, le garder chez elle des semaines entières, et le mener dans un cercle nombreux de nouvelles connaissances qu'elle avait faites à Londres sans grand discernement dans ses

1. Embarrassant. — Le mari de la bonne de Lord Byron avait, à ce qu'il paraît, fait la même remarque dès sa première enfance.

choix[1]. Le docteur Glennie eut plusieurs fois recours à l'autorité supérieure de lord Carlisle, et lui demanda d'intervenir entre lui et Mrs Byron. Mais bientôt celui-ci, las de se mêler d'une affaire qui ne l'intéressait nullement, déclara qu'il ne voulait plus avoir à traiter avec cette femme, et décida l'entrée du jeune enfant à la célèbre école de Harrow. M. et Mme Glennie furent plus tard séparés de leur élève, mais ils continuèrent de le suivre avec un tendre intérêt à travers les écarts de son orageuse carrière; ils jugèrent ses erreurs avec indulgence et ne perdirent jamais le souvenir des belles qualités qu'ils avaient admirées en lui, quand il était enfant. Lorsque le docteur Glennie vint à Genève en 1819, Lord Byron était en butte à la plus violente impopularité. La médisance et la calomnie déchiraient à l'envi son caractère et sa vie privée. Son ancien précepteur eut à subir les reproches et les plaisanteries de ceux qui l'accusèrent de l'avoir si mal discipliné.

1. Et comment l'aurait-elle pu? ajoutait le docteur Glennie. Mrs Byron était tout à fait étrangère à la société et aux manières anglaises, avec un extérieur peu agréable, un esprit sans culture, et les particularités des opinions, des habitudes, et de l'accent du nord de l'Angleterre. Je ne crois pas faire grand tort à la mémoire de ma compatriote en disant qu'elle n'était pas une madame Lambert, douée de facultés propres à diriger le sort et à former le caractère et les mœurs de son fils.

Sur le sommet d'une colline, à dix milles environ de Londres, du côté de l'ouest, s'élève le vieil édifice construit en briques rouges noircies par le temps qui a abrité la jeunesse des hommes les plus illustres de l'Angleterre. Si le bâtiment extérieur est étendu, les salles intérieures ne sont cependant pas très-spacieuses. Dans la grande salle on remarque le nom de : Byron, 1805, inscrit sur un des dossiers en bois, le long de la muraille. Trois noms de premiers ministres sont écrits sur cette muraille, entre autres ceux de Robert Peel et de Temple, depuis lord Palmerston. De l'esplanade on découvre la vallée de Windsor, et plus bas une grande pelouse où les jeunes gens de Harrow jouant à ce jeu si populaire en Angleterre, le cricket, s'ébattent en liberté, une batte à la main, et courent après leurs boules sur le gazon. A droite, le cimetière est situé autour d'une petite église ancienne, d'une forme élégante; les tombes sont dispersées sur le gazon au milieu des arbres. La vue très-étendue et bordée à l'horizon par de petites collines bleuâtres est pittoresquement coupée par des masses de verdure, des chemins, des villages. Du côté gauche, Windsor élève au loin ses tourelles gothiques perdues dans la brume. Dans l'intérieur de l'église on montre la tombe du docteur Drury, qui fut le maître de Lord Byron. Un bas re-

lief en marbre, au-dessous de l'inscription gravée sur la muraille, représente Robert Peel et Lord Byron, tous deux enfants, vus de profil, regardant le buste de leur maître. Le premier en rang et le plus âgé est Lord Byron. On les choisit tous deux comme les élèves les plus distingués de la classe.

M. de Chateaubriand visita Harrow en 1807, et s'assit, dans le cimetière, sur la tombe et sous l'orme où s'asseyait d'ordinaire Lord Byron, ne se doutant pas que ces ombrages abritaient déjà un futur rival de René; il ne perd pas cette occasion de se comparer à Lord Byron. « Il avait été élevé sur les bruyères de l'Écosse, au bord de la mer, comme moi dans les landes de la Bretagne, au bord de la mer, etc., etc.[1] » Lord Byron n'a parlé de M. de Chateaubriand en aucun endroit de ses œuvres, et ce fut une des grandes amertumes de M. de Chateaubriand, qui revient plusieurs fois sur ce sujet avec une insistance comique. Il l'accuse d'ingratitude; il en cherche les raisons, et trouve entre autres celle-ci, qui pourrait bien être la vraie. Quand Atala parut, il reçut une lettre enthousiaste d'un étudiant de Cambridge, signée George Gordon, Lord Byron. Il ne daigna pas répondre à cette lettre d'un étudiant de

1. Essai sur la littérature anglaise.

quinze ans, et l'étudiant s'en vengea plus tard en ne parlant jamais de lui.

Lord Byron arrivait à Harrow avec une instruction plus étendue et plus variée que solide. Il avait beaucoup lu l'histoire et la poésie surtout, mais peu de grec et de latin, du moins irrégulièrement. A ces commencements d'instruction, il joignait l'humeur sauvage d'un jeune montagnard des Highlands, les goûts capricieux d'un enfant hautain, tour à tour gâté par la tendresse ou froissé par la violence. Il entrait dans le monde sans défense, doué d'une énergie qui le poussait à l'action, mais ne lui servait nullement à se gouverner lui-même; l'âme ouverte à tous les sentiments impétueux d'amour ou de ressentiment qui bouleversaient comme un vent d'orage son ardente et délicate nature. Le docteur Drury, ministre du Saint Évangile, était à cette époque directeur de l'école de Harrow. Il nous a raconté en ces termes sa première entrevue avec Lord Byron. « M. Hanson, homme d'affaires de Lord Byron, me l'amena à l'âge de treize ans et demi, en me disant que son éducation avait été négligée, qu'il était mal préparé pour les écoles publiques, mais qu'il lui croyait de l'intelligence et de rares facultés. Après son départ, j'emmenai mon jeune disciple dans mon cabinet, et j'essayai de le faire causer, en l'in-

terrogeant sur ses amusements avant d'entrer à l'école, ses occupations, ses camarades, mais avec peu ou point de succès. Je découvris bientôt qu'on m'avait donné à dresser un jeune poulain sauvage, à peine échappé de ses montagnes. Mais il y avait de l'âme et du feu dans ses yeux. En premier lieu, il fallait l'attacher à un garçon plus âgé pour le familiariser avec les objets autour de lui et le système dont il allait faire partie. Mais les renseignemens qu'il reçut du guide que je lui donnai ne lui firent aucun plaisir; il fut vexé d'apprendre que quelques écoliers plus jeunes que lui étaient plus avancés, et il se regardait comme humilié et dégradé d'être placé au-dessous d'eux. Je m'en aperçus bientôt, et, le confiant aux soins de l'un des maîtres, je l'assurai qu'il n'entrerait dans la classe que lorsque par son travail il serait en état de prendre rang parmi les élèves de son âge. Il fut content de cette assurance, et se sentit plus à l'aise avec ses camarades, car il était par-dessus tout fier et timide. Ses manières et son caractère me convainquirent bientôt qu'il était plus facile de le mener avec un fil de soie qu'avec un câble, et j'agis d'après ce principe. Déjà la puissance de ses facultés commençait à se faire remarquer des maîtres et des élèves, lorsque je fus mandé à Londres chez son tuteur, lord Carlisle. Le but de Sa Seigneu-

rie était de m'informer de la fortune qui attendait Lord Byron, quand il aurait atteint sa majorité, fortune qu'il me représenta comme fort modique, et ensuite de m'interroger sur ses dispositions. Quant au premier point, je ne fis aucune remarque, mais sur le second, je lui dis : il a des talents, Mylord, qui un jour seront l'éclat et la gloire de son nom. Vraiment ! me répondit Sa Seigneurie d'un ton où il entrait plus de surprise que de satisfaction ; tel fut du moins mon sentiment. »

Un disciple intelligent qui saisit avec promptitude les leçons qu'il écoute est toujours bien venu de celui qui les donne. Le docteur Drury devina la supériorité de Lord Byron, et éprouva de bonne heure pour lui cet attendrissement qu'excite en nous le génie enfant. Qui a jamais contemplé, au Musée du Louvre, le portrait du jeune Raphaël sans se perdre dans une rêverie douloureuse ? Peut-être cet attendrissement naît-il du contraste que cette vue révèle entre la puissance dangereuse du don et la faiblesse de celui qui en est le dépositaire. Le maître reconnut dans son jeune élève un de ces êtres que la nature a créés dans un jour de munificence et auxquels elle prodigue les plus rares et redoutables dons, un cœur passionné, une imagination puissante, l'instinct de tout ce qui est noble et grand, et par-dessus tout, des passions fougueuses et un besoin effréné d'émotion.

Lord Byron n'a négligé aucune occasion de témoigner sa vénération pour son ancien maître et n'oublia jamais la reconnaissance qu'il lui devait. Dans une note de *Childe Harold*, à la suite de quelques vers où il tourne en ridicule l'éducation classique des écoles d'Angleterre, il ne manque pas d'ajouter : « Mon maître, le docteur Drury, a été le meilleur et le plus digne des guides qui ont dirigé ma jeunesse; il n'a jamais cessé d'être le meilleur de mes amis. Je me suis souvenu trop tard de ses avertissements quand je me suis égaré, et je n'ai fait que suivre ses conseils toutes les fois que j'ai bien et sagement agi. Si jamais cet imparfait témoignage de mes sentiments envers lui tombe sous ses yeux, qu'il lui souvienne de celui qui ne pense jamais à lui qu'avec gratitude et vénération, et qui se vanterait volontiers d'être son élève, si en suivant plus étroitement ses conseils il avait fait quelque honneur à son précepteur[1]. » Ce double lien de

1. *Childe Harold*, Ch. IV, note 40. — Le docteur Drury, dit ailleurs Lord Byron, à qui j'ai causé bien des tourments, a été le meilleur, le plus tendre des maîtres (sévère cependant aussi quand il fallait) que j'aie jamais eu. Je le regarde encore aujourd'hui comme un père. — Et dans des lettres écrites par lui de Harrow, on lit : « 4 novembre 1804. Il y a chez lui une telle douceur, une telle absence de pédanterie, que je ne puis m'empêcher de l'aimer, et que je me souviendrai avec reconnaissance de ses conseils aussi longtemps que je vivrai. C'est le meilleur maître que nous ayons jamais eu, à la fois craint et res-

protection et de respect entre l'élève et le maître fait autant d'honneur à l'un qu'à l'autre, et associera à jamais leurs deux noms. Il est vraiment déplorable, que Lord Byron ait été si mal dirigé dans sa jeunesse, puisqu'il fut si sensible aux rares témoignages d'affection qu'il lui arriva de recevoir.

Il fut d'abord sauvage, solitaire, timide, puis peu à peu il prit goût à la vie de Harrow. Il devint joueur, bruyant, chef de bande parmi ses camarades, et il a eu raison de dire, que le temps de sa jeunesse écoulé sous les ombrages de Harrow avait été le plus heureux de sa vie. Jamais il n'oublia ce lieu si cher où s'étaient écoulées les meilleures années de sa jeunesse,

Spot of the youth
We never forget, though by all forgot.

Ce n'était plus l'enfant rêveur et souffrant qui, malgré son infirmité, bondissait comme un chevreuil

pecté. » Et le 11 novembre 1804 : « Je révère le docteur Drury ; il n'est jamais violent, jamais blessant. Je crains de le fâcher, non par peur, mais le respect que je lui porte fait que je suis malheureux quand j'ai encouru son déplaisir. » Quelques années après, lorsque Lord Byron était dans tout l'éclat de sa naissante renommée, il eut occasion de rencontrer à Londres le docteur Drury, qui lui demanda en souriant pourquoi il ne s'était pas cru obligé, ne fût-ce que par devoir, à lui envoyer quelques-unes de ses productions qui avaient fasciné le public. Lord Byron lui répondit qu'il n'avait pas osé, et ajouta-t-il, parce que vous êtes le seul homme dont je ne désire jamais être lu. Puis un moment après, il reprit : « Que pensez-vous du *Corsaire?* »

sur les flancs de Lachin y Gair. A l'école de Harrow, sa fougue, contenue par un plus étroit espace, n'en devint que plus impétueuse. Aux heures de récréation, sans compter celles qu'il dérobait aux études, il se livrait tour à tour aux exercices les plus violents, à la natation, à l'escrime, au pugilat. Enfin comme s'il eût trouvé l'enceinte de l'école trop étroite pour y déployer son ingouvernable pétulance, il allait quelquefois provoquer les villageois et leur livrer de véritables combats. Il était surtout animé par le désir de faire oublier aux autres l'infirmité dont l'avait affligé la nature[1].

1. Deformity is daring.
It is its essence to overtake mankind
By heart and soul, and make itself the equal,
Ay, the superior of the rest. There is
A spur in its halt movements to become
All that the others cannot, in such things
As still are free to both, to compensate
For step-dame nature's avarice at first.
(Deformed transformed.)

(La difformité est audacieuse. Il est de son essence de chercher à étonner le monde, et à égaler, à surpasser même les autres hommes par son énergie. Il y a dans tous ses mouvements un aiguillon qui l'excite à obtenir ce qui est refusé à d'autres pour compenser l'avarice de la nature marâtre.)

Dans une de ses lettres à M. Hunt, Lord Byron dit que selon son opinion la nature poétique naît habituellement d'un esprit malade dans un corps malade, *an uneasy mind in an uneasy body*. « Nos plus grands poëtes, dit-il sans se nommer lui-même, ont été atteints d'infirmités. Collins était fou, Chatterton fou aussi, à ce que je crois, Cowper fou, Pope bossu, Milton aveugle. » Un des élèves de

Bien que le travail de George Byron fût inégal, ses dispositions brillantes, sa remarquable facilité, son

Harrow, camarade de Lord Byron, qui devait jouer plus tard un rôle éminent dans les affaires de son pays, écrivait à ce sujet : « Lorsque j'étais à Harrow, il y avait dans cette république des lettres à peu près trois cents élèves qui se livraient aux rudes ébats des écoles publiques et donnaient plus de temps au jeu de cricket et à la balle qu'à l'étude des auteurs classiques.

Quelques-uns de ces jeunes gens sont depuis devenus célèbres. C'était d'abord le fils de lord Hardwicke, lord Royston. Il fut noyé au grand chagrin de ses amis qui auguraient beaucoup de son avenir. C'était le duc de Dorset, et une multitude de lords dont j'ai oublié les noms. C'était Robert Peel, aujourd'hui sous-secrétaire d'État, qui déjà donnait de grandes espérances, et par-dessus tout le célèbre George Gordon, aujourd'hui Lord Byron. Quoique boiteux, le plus illustre de ces jeunes gens de Harrow était un grand amateur de sport. Il préférait le hockey à Horace, laissait l'Hélicon pour « duck puddle » et aurait donné le meilleur poëte qui ait jamais écrit du latin pour une partie de cricket sur la pelouse. C'était un intelligent, sincère et intrépide garçon. Il était très-respecté de ses camarades. Je l'ai vu se battre pendant une heure comme un troyen, et résister à ses assaillants, malgré le désavantage de son infirmité, avec l'intrépidité d'un ancien héros. » C'est à ces combats de son enfance que Lord Byron fait allusion dans les *Hours of Idleness*, lorsqu'il dit :

Here first remember'd be the joyous band
Who hail'd me chief, obedient to command,
Who join'd with me in ev'ry boyish sport
Their first adviser, and their last resort,
Nor shrunk beneath the upstart pedant's frown,
Or all the sable glories of his gown.

(Rappelons d'abord ici la bande joyeuse qui me salua chef et se rangea sous mon commandement, ces joyeux compagnons des jeux de mon enfance dont j'étais le conseil et le dernier recours, dont jamais le regard ne se baissa devant le coup d'œil hautain ou l'orgueilleuse robe noire d'un pédant parvenu.)

ambition dévorante le mirent bientôt à la tête de sa classe. Quels étaient les devoirs de cette école célèbre? Les odes d'Horace et les tragiques grecs qu'on traduisait en vers anglais; c'étaient des discours en prose latine; c'étaient encore des vers grecs qu'il fallait composer. Telle était la facilité de lord Byron qu'il écrivait quelquefois quarante vers grecs sans s'arrêter[1]. Les élèves des hautes classes faisaient sur un sujet donné des compositions qui, revues d'abord par les maîtres, étaient en suite soumises au directeur. On fixait un jour où les auteurs déclamaient ces compositions devant les maîtres et l'école assemblée, afin de s'exercer dans l'art de la parole. Lord Byron réussit dans ces déclamations publiques. Il avait un son de voix harmonieux et un don de parole que rehaussait la singulière beauté de sa figure. « Je fus très-satisfait, dit le docteur Drury, de l'attitude, des gestes et du débit de Lord Byron, aussi bien que de ses compositions. Le premier jour de séance publique, je fus si émerveillé que je ne pus me contenir. Je me souviens que je le vis s'écarter tout d'un coup de sa composition écrite avce une hardiesse et une rapidité telles que je trem-

1. A treize ans il entreprit une tragédie intitulée *Ulrich et Elvire*, qu'il eut, dit-il, le bon sens de brûler.

blais qu'il ne vînt à manquer de mémoire et n'arrivât pas à la conclusion. Il n'y eut rien de semblable, et il atteignit la fin de son discours sans qu'aucune irrégularité en eût gâté l'ensemble ou entravé la marche. Je lui demandai alors pourquoi il avait ainsi altéré sa composition. Il me répondit qu'il ne s'était pas aperçu en parlant qu'il eût dévié d'une seule lettre. Je suis convaincu qu'il disait vrai d'après la connaissance que j'ai de son caractère, et que, l'imagination pleine de son sujet, il s'était servi à son insu en parlant d'expressions plus frappantes et plus brillantes que sa plume ne les avait trouvées d'abord[1]. »

Ici je ne crois pouvoir mieux faire que de laisser parler Lord Byron lui-même dans ces fragments de mémoires que nous a donnés Thomas Moore. « Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, quelqu'étrange que cela puisse paraître, je n'avais jamais lu une revue. Quand j'arrivai à Harrow, mon instruction, sur les sujets modernes en particulier, était si étendue

1. Lord Byron choisissait toujours pour ses sujets de discours les passages les plus véhéments tels que le discours de Zanga sur le corps d'Alonzo, et le monologue de Lear. Dans l'un de ces exercices publics, il était convenu qu'il prendrait le rôle de Drancès et le jeune Robert Peel, celui de Turnus ; mais Lord Byron changea tout à coup d'idée, et préféra le rôle de Latinus, craignant, comme on le suppose, de prêter au ridicule et de provoquer le sourire par cette raillerie de Turnus : « *Ventosâ in linguâ pedibusque fugacibus istis.* »

UNIV. OF CALIFORNIA

qu'on crut généralement que je devais l'avoir recueillie dans des revues; mais on ne pouvait se l'expliquer parce qu'on ne me voyait jamais lire et que j'étais paresseux, toujours à jouer ou à faire quelque sottise. La vérité est que je lisais en mangeant, je lisais dans mon lit, je lisais à toutes les heures où personne ne lit[1], de sorte que depuis l'âge de cinq ans j'avais énormément lu, avant même de savoir ce que c'était qu'une revue. Quand Hunter et Curzon me parlèrent en 1804 de cette opinion que l'on avait de moi à Harrow, je les fis beaucoup rire par mon étonnement en leur demandant : qu'est ce qu'une revue? Il est vrai qu'elles étaient alors moins répandues qu'à présent. Trois ans plus tard j'appris à les connaître, mais ce fut en 1806 et 1807 que j'en lus une pour la première fois[2]. A l'école, on me remarquait, comme je l'ai déja dit, pour l'étendue et la variété de mes connaissances générales, mais sous

1. A ce propos Walter Scott avait écrit sur son exemplaire de la vie de Byron par Moore : « Les imbéciles ne comprennent jamais comment les gens plus habiles qu'eux acquièrent leur instruction. Ils ne savent pas ce qu'on apprend en s'habillant, quelquefois même en mangeant, et comment dans quelques minutes on saisit le sens de bien des pages. »

2. Il fait probablement allusion à la critique de son premier ouvrage : *The Hours Ideleness*, qui parut dans la Revue d'Édimbourg.

tous les autres rapports j'étais paresseux, capable d'efforts soudains, comme d'improviser trente ou quarante hexamètres grecs, avec quelle prosodie, Dieu le sait! mais incapable d'un travail soutenu. Mes qualités étaient plutôt oratoires et guerrières que poétiques, et le docteur Drury, mon grand patron, notre directeur, se figurait d'après ma facilité de parole, ma véhémence, l'abondance de ma diction et de mes gestes que je deviendrais un grand orateur. Je me rappelle que ma première déclamation l'étonna si fort qu'il éclata en compliments, dont il était cependant fort économe, devant les maîtres et l'assemblée, à notre répétition. Mes premiers vers à Harrow, (c'était une traduction en anglais d'un chœur du Prométhée d'Eschyle), furent reçus par lui très-froidement. Personne ni moi-même n'avait alors la moindre idée que je dusse devenir poëte. »

Si le premier éveil du génie est souvent douloureux, il doit aussi y avoir une vive joie à sentir en soi l'épanouissement de grandes facultés, surtout lorsque rien ne vient arrêter leur libre essor. Le docteur Drury eut l'intelligence de comprendre que Lord Byron était un enfant qu'il ne fallait pas soumettre aux règles ordinaires. « Je vis tout de suite qu'il fallait le laisser se frayer à lui-même sa voie, et que si je lui lâchais les rênes sur le cou tout en stimulant

son amour-propre, il ferait plus vite et mieux que les autres, tandis qu'il ne ferait rien, si je voulais l'obliger à marcher dans l'ornière commune. » C'est là en effet la grande supériorité de l'éducation anglaise sur la nôtre; elle laisse bien plus de jeu au libre essor de l'individu; les branches de l'arbre poussent sans être émondées. Quand on voit courir ces beaux enfants anglais, au cou nu, aux cheveux bouclés, sur les pelouses vertes d'Eton, et qu'on les compare à nos tristes collégiens, les cheveux coupés courts, serrés dans leur uniforme, marchant en rang deux à deux dans la rue, derrière un maître d'études aussi ennuyé qu'eux, il est impossible de ne pas sentir à leur seul aspect qu'un tout autre esprit anime les deux éducations. La volonté, cette faculté maîtresse de l'âme, est bien plus tôt formée à l'aide du système anglais, et il serait, ce me semble, plus que jamais nécessaire de la fortifier dans un temps où ces vagues idées d'évolution du monde, qui circulent dans toutes les têtes, font trop facilement oublier que ce progrès dont on parle tant ne s'accomplit pas tout seul, sans le concours de la volonté, de la volonté humaine, ici-bas, tout aussi bien que de la volonté divine, là-haut.

L'enfant anglais relève à peine de l'autorité d'un maître. Il est mis de bonne heure, comme Rousseau

le demande dans son Émile, en rapport avec cette force des choses qui lui fera tôt ou tard courber la tête dans le cours de sa vie. Il est naturel au cœur humain de se soumettre plus aisément à la nécessité qu'à la volonté, et c'est aussi à cette force des choses, souvent injuste, que l'enfant aura à faire plus tard, bien plutôt qu'à une volonté juste, raisonnable et douce.

Les enfants à peine entrés en ce monde sont déjà lancés dans l'engrenage de la vie humaine. Par conséquent rien n'est plus absurde que de vouloir leur créer un monde à part. La nature échappe à tous les systèmes et prend son essor à travers toutes les barrières. Il y a entre les opérations prime-sautières de la nature et les opérations rationnelles et réfléchies de l'homme la même différence qu'entre la délicatesse, les mille couleurs de l'aile du papillon et les étoffes que fabriquent nos manufactures. La devise de l'éducation pourrait bien être : fermez la grille, l'oiseau s'est envolé; car le développement spontané et capricieux de l'enfant devance ou suit presque toujours la méthode raisonnée du maître. Ce n'est pas par une marche tranquille et régulière que l'âme humaine avance dans la bonne voie; c'est souvent par ces crises subites qui lui font entrevoir de nouveaux cieux, un horizon plus vaste, et lui ouvrent de nouvelles perspectives. Il n'est personne qui ne puisse dire, comme

Galatée, en parlant de sa propre vie : c'est moi, ce n'est plus moi, tant on change à de certaines époques, non-seulement en apparence, mais dans le fond le plus intime de son être.

Quand'era in parte alt'uom da quel ch'io sono,

dit Pétrarque en ses derniers jours, songeant aux passions orageuses qui troublèrent sa jeunesse et dont il ne lui restait plus alors qu'un souvenir melé de honte et de tristesse,

Da me medesmo meco mi vergogno.

La conscience seule, témoin muet et invisible, lie le passé au présent et atteste à l'homme l'identité de son être, quand tout a changé au dedans comme au dehors de lui.

Je demande pardon de cette digression, il est peut-être singulier de parler d'éducation propos à de l'homme le plus mal élevé, ou plutôt le moins élevé qui fut jamais.

Harrow a été la pépinière des hommes politiques de l'Angleterre; et même, parmi les hommes de lettres dont elle s'honore, il n'en est guère qui n'ait passé par cette école célèbre. Doué d'un cœur passionné qui n'avait pas encore trouvé à placer ses affections, Lord Byron y contracta bientôt ces premières amitiés de jeunesse, sentiment presque aussi

vif que le premier amour. Ce fut là l'origine du souvenir très-doux qu'il conserva toujours de son séjour à Harrow; il n'oublia jamais *Ida's social band*[1].

Il eut pour camarades le duc de Dorset, Robert Peel et son frère, Sinclair, Hunter, Curzon, Long,

1. Is there no cause beyond the common claim
Endear'd to all in childhood's very name?
Ah! sure some stronger impulse vibrates here,
Which whispers friendship will be doubly dear
To one who thus for kindred hearts must roam,
And seek abroad the love denied at home.
Those hearts, dear Ida, have I found in thee,
A home, a world, a paradise to me!
.... What brother springs a brother's love to seek?
What sister's gentle kiss has prest my cheek?
(*Hours of Idleness*, *Childish recollections.*)

(N'y a-t-il pas dans ce mot même d'enfance, je ne sais quoi qui parle à tous les cœurs? Ah! il y a là quelque chose qui me dit que l'amitié est doublement chère à celui qui est obligé d'aller ainsi chercher des cœurs amis, et demander au loin une affection qu'il ne trouve pas autour de lui. Ces cœurs, chère Ida, je les ai rencontrés dans ton enceinte, qui fut pour moi une patrie, un monde, un paradis?.... Quel frère a recherché l'attachement de mon cœur fraternel? Quelle sœur a déposé sur ma joue un baiser affectueux?)

Lord Byron avait cependant une sœur, mais il ne la connaissait pas; elle était élevée loin de lui. Un des fragments de son journal prouve que, dans les premières années de leur jeunesse, sa sœur et lui furent presqu'étrangers l'un à l'autre. « En 1804, je me rappelle avoir rencontré ma sœur chez le général Harcourt, à Portland place. J'étais alors d'une certaine façon et tel qu'elle m'avait toujours vu jusque là. Quand nous nous rencontrâmes de nouveau en 1805, elle me l'a dit depuis, mon caractère et mon humeur étaient si complétement changés que j'étais à peine reconnaissable. Je n'eus pas alors le sentiment de ce changement; mais je crois facilement qu'il était réel et je puis m'en rendre compte. »

Tatersall etc.; mais il se lia plus particulièrement avec le comte de Clare, lord Delaware, William Harness et Wingfield. « Peel, dit-il dans ses mémoires, l'orateur et l'homme d'État, qui l'a été, ou l'est, ou le sera, était mon camarade, et nous étions à la tête de notre classe. Nous vivions bien ensemble, mais son frère était mon ami intime. On fondait de grandes espérances sur Peel parmi nous, maîtres et écoliers, et il ne les a pas trompées. Dans les lettres anciennes il était mon supérieur, mais pour la déclamation et le jeu j'étais au moins son égal. En dehors de la classe, je me jetais toujours dans quelque mauvais pas; lui, jamais; à l'école, il savait toujours sa leçon, moi, rarement; mais quand je la savais, je la savais presque aussi bien que lui. En fait d'instruction générale, histoire, etc., j'étais, je crois, son supérieur, comme de la plupart des garçons de mon âge.

» Le prodige de notre école était Georges Sinclair. Il faisait des exercices pour la moitié de l'école, à la lettre, et des vers à volonté, sans compter les thèmes. Il était mon ami, et comme nous étions dans la même division, souvent il me demandait la permission de faire mon devoir, requête très facilement accordée dans un moment de presse, ou quand j'avais autre chose en tête, ce qui m'arrivait au moins une fois l'heure. D'un autre côté, il était

pacifique et moi querelleur, de sorte que je me battais pour lui, ou je battais les autres pour lui, ou je le battais lui-même pour l'obliger à battre les autres, quand le point d'honneur exigeait qu'il infligeât un châtiment, ou bien nous parlions politique, car il en était grand amateur, et nous étions très-bons amis. J'ai encore quelques-unes de ses lettres datées de l'école[1].

» Clayton était aussi un de ces phénomènes de savoir, de talent et d'espérance; ce qu'il est devenu, je n'en sais rien. C'était certainement un génie.

» De toutes les créatures humaines, celle à la quelle j'ai été pendant un temps le plus attaché fut le pauvre Wingfield, qui mourut de la fièvre à Coimbre en 1811, avant mon retour en Angleterre. (C'est au souvenir du jeune Wingfield que Lord Byron a consacré les dernières stances du premier chant de Childe Harold.)

» Mes amitiés de l'école furent des passions (j'ai toujours été passionné), mais je n'en sais pas une qui ait duré jusqu'à présent. Il est vrai que la mort a coupé court à quelques-unes. Celle que j'ai eue avec

1. Les lettres de Lord Byron à M. Sinclair furent malheureusement perdues. Une d'elles, au dire de M. Sinclair, témoignait de l'ombrageuse sensibilité du poëte; écrite dans un accès de susceptibilité jalouse et sous l'influence de quelque passagère offense, elle commençait par ces mots : *Sir* (Monsieur).

lord Clare a commencé la première et a duré le plus longtemps, n'ayant été interrompue que par l'absence. Encore aujourd'hui je n'entends jamais le nom de Clare sans un battement de cœur, et je l'écris avec les sentiments de 1803, 1804, 1805 *ad infinitum*[1]. »

Après de longues années, en 1821, Lord Byron vint à rencontrer lord Clare sur la route d'Imola à Bologne. « Cette rencontre, dit-il dans son journal, fit disparaître pour un instant les années écoulées entre le moment présent et les jours de Harrow. J'éprouvai un sentiment nouveau que je ne pouvais m'expliquer; il me semblait sortir du tombeau. Clare aussi était très-ému, plus que je ne le paraissais moi-même, car je sentais les battements de son cœur au bout de ses doigts, à moins que je n'aie pris pour ceux du sien les battements de mon propre cœur. Nous fûmes obligés de nous séparer pour reprendre chacun notre route, lui, celle de Rome, moi, celle de Pise, mais en nous promettant de nous revoir au printemps. Nous n'avons passé que cinq minutes ensemble et sur la grande route, mais je me rappelle à peine une heure dans ma vie que je puisse mettre en balance avec ces cinq minutes.... Je

1. John Fitzgibbon, second comte de Clare, était né en 1792. Son père, auquel il succéda en 1802, fut pendant de longues années chancelier d'Irlande.

n'ai connu personne qui ait mieux conservé les excellentes qualités et les sentiments affectueux qui m'avaient si fortement attaché à lui à l'école[1]. »

L'école de Harrow était, à ce que je crois, une petite république. Bien que les peines y fussent sévères, le recteur y exercait en définitive fort peu d'autorité et ses élèves se gouvernaient à peu près eux-mêmes. Chacun avait un fag, c'est-à-dire un élève placé sous sa dépendance. Si le point d'honneur établi entre les jeunes gens défendait au fag, si tyrannisé qu'il fût par son supérieur, de dénoncer jamais au recteur les injures qu'il souf-

1. On pourrait rapprocher de ce passage une lettre de Mme Guiccioli. « En 1822, quelques jours avant de quitter Pise, nous étions un soir assis dans le jardin du palazzo Lanfranchi : un domestique vint annoncer lord Clare. La légère teinte de mélancolie répandue sur les traits de Lord Byron fit place tout à coup à une joie si vive qu'il faillit se trouver mal. Une effrayante pâleur couvrit son visage et ses yeux se remplirent de larmes lorsqu'il embrassa son ami. Son émotion était si grande qu'il fut obligé de s'asseoir. »

Si l'on veut apprécier l'aimable caractère de cet homme que l'on s'est plu à représenter sous de si sombres couleurs, il faut lire cette lettre adressée quelques années plus tard à lord Clare, où il cherche à renouer leurs relations qui s'étaient, par sa faute, refroidies pendant quelque temps. « Southwell, Notts, 6 février, 1807. Mon très-cher Clare, si je vous adressais toutes les excuses que je vous dois pour ma négligence, et si je remplissais ma lettre de prières pour obtenir mon pardon, vous diriez avec justice que je vous envoie une véritable pétition. J'aime donc mieux avouer mes fautes tout d'abord et m'en fier ensuite à votre bonne et généreuse amitié. Quoique ma santé ne soit pas parfaitement rétablie, je suis

frait, il ne manquait pas de s'élever parmi ses camarades quelque défenseur des opprimés qui le prenait sous sa protection, et après des combats en règle, le vainqueur, demeuré maître du champ de bataille, exerçait sur les autres une sorte de suprématie.

Un jour, le jeune Peel soumis à la loi d'un de ces tyrans plus âgé que lui, fut condamné pour un fait de rébellion à recevoir la bastonnade, et le petit tyran se mit en devoir de l'infliger à son fag, en faisant succéder les coups sur la partie intérieure du bras tout en le lui tordant de manière à rendre la douleur plus aiguë. Lord Byron qui assistait à cette exécution, et voyait souffrir son ami, devint pâle de colère. Les larmes jaillirent de ses yeux;

hors de danger, et j'ai repris toutes mes forces, si ce n'est celles de l'esprit très-susceptible d'abattement. Vous serez étonné d'apprendre que j'ai écrit dernièrement à Delaware pour lui expliquer (autant que possible sans compromettre quelques anciens amis) les motifs de ma conduite à son égard pendant mon dernier séjour à Harrow, il y a environ deux ans. Vous vous rappelez qu'elle fut assez cavalière. Depuis lors, j'ai découvert qu'il avait été injustement traité et par ceux qui avaient dénaturé ses procédés et par moi-même qui avais cru leurs suggestions. Je lui ai donc fait toutes les réparations possibles, en expliquant ma méprise, sans grande espérance de succès. Je n'ai jamais compté sur une réponse, tout en désirant qu'il m'en fît une pour la forme. Elle n'est point encore arrivée et sans doute n'arrivera pas. Enfin, j'ai mis ma conscience en repos par cette lettre assez humiliante pour une personne de mon humeur; mais je n'aurais pu dormir en paix avec la pensée d'avoir, même sans intention, été injuste envers quelqu'un. »

pensant bien que toute tentative de le délivrer serait vaine, il s'avança d'une voix tremblante d'indignation, et demanda à l'exécuteur combien de coups il comptait encore infliger à sa victime. — Et que vous importe, petit drôle ? qu'est-ce que cela vous fait ? — C'est que, dit-il en tendant son bras, si cela vous est égal, j'en voudrais prendre la moitié. — Rapprochez ce trait d'enfant des traits de dévouement et de grandeur d'âme qui signalèrent les derniers jours de lord Byron en Grèce, et vous verrez que sa généreuse nature, après avoir été dévoyée par la vie, s'est retrouvée la même au début et à la fin de sa carrière.

Il s'attachait volontiers, comme toutes les natures orgueilleuses, à ceux qui étaient dans une position inférieure à la sienne soit comme âge, soit comme rang, et le rôle de protecteur lui plaisait fort. Ainsi il se lia avec le jeune William Harness qui avait douze ans lorsqu'il entra à Harrow, tandis que Lord Byron en avait quatorze. « Quand j'arrivai à Harrow, m'écrivait M. Harness, j'étais âgé de douze ans. J'étais boiteux de naissance, et je relevais d'une fièvre qui m'avait laissé pâle, maigre et faible. Mon état de dépérissement et peut-être aussi mon infirmité émurent la sympathie de Lord Byron. Il me vit étranger au milieu de la foule, incapable de résister à l'oppression, et, avec toute la tendresse de sa généreuse

nature, il me prit sous sa protection. » Lord Byron vit un jour battre son ami par un garçon plus âgé que lui. Il intervint et prit sa défense. Le lendemain lord Byron l'aborda et lui dit : « Harness, si jamais quelqu'un vous attaque, dites-le moi, et je le battrai, si je peux. » Le jeune champion tint sa parole et à partir de ce jour ils devinrent amis intimes. Plus tard, quelque dissentiment survint entre eux, et il s'ensuivit un refroidissement passager; puis, le train de la vie les séparant chacun de son côté, leur jeune amitié parut brisée. Nous verrons quelques années plus tard Lord Byron chercher lui-même à la renouer.

Un des moniteurs nommé Wildman avait un jour inscrit lord Delaware sur la liste des punitions. Lord Byron l'ayant appris s'approcha et lui dit : « Wildman, on me dit que vous avez mis Delaware sur votre liste; je vous en prie, ne le battez pas. — Et pourquoi pas ? — Pourquoi.... je n'en sais rien ; mais enfin c'est un pair comme moi. » Cette réclamation fit beaucoup rire dans l'école établie sur le principe d'une parfaite égalité entre les élèves. Ce n'était pas la première fois que les goûts aristocratiques de Lord Byron lui donnaient un certain ridicule parmi ses camarades. L'habitude qu'il avait de vanter la supériorité des anciens barons anglais sur les pairs plus récents l'avait fait surnommer *the old english baron*.

Une révolte éclata dans l'école au moment où le Dr Drury se retira. Le Dr Butler se présentait avec deux autres candidats pour le remplacer et fut choisi. Le jeune Wildman était à la tête de la faction qui lui était opposée. Lord Byron se tenait à l'écart et ne se prononçait pas. Wildman le devina. « Si George Gordon ne se joignait pas à eux, c'est qu'il ne pouvait souffrir d'être le second nulle part; mais si on lui offrait le commandement de la troupe, on s'assurerait de lui. » Il le lui proposa, et aussitôt George Gordon se mit à la tête de l'insurrection. Les rebelles entre autres actes de violence conçurent l'idée de mettre le feu à la grande salle de l'édifice qui avait abrité leurs jeunes ans. George Gordon les arrêta en leur montrant les noms fameux écrits sur les murs, qui les regardaient du haut des lambris. Il aimait assez à rappeler ce trait, et était fier du pouvoir qu'il avait eu sur les passions de ses camarades. Lord Byron a lui-même décrit dans un des morceaux de son premier recueil de poésies: *The Hours of Idleness*, intitulé *Childish recollections*, cette révolte des étudiants de Harrow[1]. Le Dr Drury y est représenté sous le nom de Probus et le Dr Butler sous celui

1. And here my name and many an early friend's,
Along the wall in lengthen'd line extends.

de Pomposus. Tous ses amis et camarades de l'école y apparaissent sous les noms d'Alonzo, Davus, Lycus, Euryalus, Cléon[1].

Ce début ne contribua pas à rendre faciles les relations de George Gordon et du docteur Butler. La tendre affection qu'il portait au docteur Drury le le lui fit prendre tout de suite en particulière déplaisance et, demeurant sous le même toit, les occasions de se heurter ne leur manquaient pas. Un jour il arracha tous les barreaux de la fenêtre de la grande salle où se tenaient les classes. Le docteur Butler lui ayant demandé le motif de cet acte de violence, il répondit froidement : « C'est parce qu'ils interceptaient le jour. » Une autre fois le docteur Butler avait, comme c'était l'usage à la fin de chaque semestre, invité George Gordon à dîner avec les premiers élèves de sa classe. Ces invitations, comme les invitations royales, ne souffraient guère de refus. George Gordon, à la grande surprise du Dr Butler, envoya un refus par écrit. Quelque temps après, le Dr Butler le rencontra et lui demanda, en présence des autres élèves, pourquoi il avait refusé. « Aviez-vous un autre engagement? — Non, monsieur. —

1. John Wingfield; John Tattersall; le comte de Clare; le comte Delaware; Edouard Long.

Mais vous deviez avoir quelque raison. — J'en avais une. — Et laquelle? — Eh bien! Dr Butler, reprit fièrement le jeune lord, si vous veniez dans mes environs, à Newstead, je ne vous inviterais certainement pas à dîner; je ne vois donc pas pourquoi j'irais dîner chez vous. »

Une des rixes qu'il eut à Harrow prouverait qu'à cette époque il commençait déjà à être travaillé par des doutes religieux. Il se battit avec lord Calthorp, qui avait écrit sous son nom : *Atheist*. Les notes, les lettres et les journaux de Lord Byron sont pleins des souvenirs de sa jeunesse et des relations orageuses et romanesques qu'il avait avec ses amis d'enfance[1]. Ce sont des scènes de jalousie, des réconciliations, comme dans des relations d'amour[2]. Il y montre une

1. Avant même d'entrer à l'école, Lord Byron avait formé un de ces attachements romanesques avec le fils de l'un de ses fermiers, à Newstead. Il lui adressa des vers où il faisait allusion à l'inégalité de leurs rangs.

2. On voit par une lettre que lui écrit un de ses meilleurs amis, lord Clare, qu'il traitait parfois ses camarades avec hauteur, et les blessait par ses plaisanteries. Sur le dos d'une de ces lettres d'explication romanesque, Lord Byron avait écrit ces mots : « Cette lettre m'a été écrite à Harrow par lord Clare, qui était alors et sera toujours, je l'espère, le meilleur de mes amis (*ever beloved friend*). Nous étions tous deux des écoliers, et il l'envoya dans ma chambre d'étude à la suite de quelque querelle d'enfant, la seule qui se soit élevée entre nous. Elle fut de courte durée, et je n'ai gardé cette lettre que pour la lui montrer, afin que nous puissions sourire ensemble de l'insignifiance de notre première et dernière querelle. »

grande susceptibilité de cœur, une défiance un peu maladive de l'affection des autres. Son âme frémissait au moindre contact[1].

Les premières poésies de Lord Byron débordent de ces effusions d'une sensibilité presque féminine. La plupart ont trait à ses souvenirs d'enfance et à ses amitiés de Harrow, au comte de Clare, à lord Delaware; les plus remarquables sont adressées au duc de Dorset[2]. Il faudrait tout citer si l'on voulait faire ressortir ce qu'elles expriment de sentiments nobles, généreux et touchants. Elles font encore plus d'honneur à la beauté de l'âme qu'au génie naissant du jeune poëte. Ce que l'on peut surtout y remarquer,

1. « Pourquoi m'avez vous écrit de si tristes prédictions, lui dit un de ses amis? Vous avez peu ou point de doute, me dites-vous, que d'ici à quelques années ou même quelques mois nous serons aussi poliment indifférents vis-à-vis l'un de l'autre que si nous ne nous étions jamais connus. En vérité, vous me faites tort, et je ne doute pas, au moins j'espère que vous vous faites tort à vous-même. » — Dans une de ces lettres, nous voyons que Lord Byron s'était offensé de ce qu'un de ses amis l'appelait *my dear*, au lieu de *my dearest*, et l'on devine aussi qu'il lui avait fait une querelle de jalousie. Lord John Russell, qui était leur ami commun, partait pour l'Espagne, et lord Byron était piqué de ce que son ami semblait plus préoccupé du départ de lord John Russell que du sien. Son jeune correspondant lui écrit à ce sujet une longue lettre de justification et d'excuses.

2. A sa mort, on trouva qu'il avait gardé avec soin parmi ses papiers les lettres et jusqu'au moindre billet qu'il recevait de ses camarades de Harrow. Quand je l'ai connu, m'écrivait M. Harness, il était la tendresse et la générosité même.

dès cette première jeunesse, c'est la limpidité et l'abondance de la diction. On le sent déjà ; le flot qui coule de cette source poétique est large et profond.

Telle était l'adolescence de l'auteur de Don Juan ; tant il est vrai que les plus beaux sentiments de l'âme humaine se flétrissent comme la fleur du matin quand aucun principe ne leur sert d'appui. Du reste, je crois qu'en dépit de cette effervescence de jeunesse, la tendresse ne fut jamais le trait distinctif de Lord Byron. Ses amitiés mêmes, ses amitiés d'homme avaient toutes le caractère orageux et romanesque de la passion. Un certain fond de sécheresse hautaine apparaissait subitement à travers ses expansions de sensibilité; dans l'ordre des affections il eût été plus capable d'amour que d'amitié, et, malgré les doutes qui l'assaillirent plus tard, je crois que le sentiment religieux lui était encore plus naturel que la tendresse.

Il serait cependant souverainement injuste d'accuser Lord Byron d'insensibilité. Tous les contrastes se réunissaient dans cette étonnante nature. Personne n'était plus susceptible de sympathie et de la sympathie la plus vive et la plus délicate. Certains traits de sa vie révèlent une sensibilité exquise et profonde. Personne n'a aimé dans sa première jeunesse avec plus de passion et d'ardeur. De sa générosité, de son amour de l'humanité, il a donné dans sa vie

et dans sa mort d'éclatantes preuves[1]. Il ne pouvait voir pleurer un enfant et souffrir les animaux même sans chercher à les soulager. Et cependant c'était une âme solitaire :

His soul was like a star and dwelt apart.

Il a dit lui-même qu'enfermé tête à tête avec la femme qu'il aimait le mieux, il avait toujours souhaité de se trouver seul afin de penser à elle plus à son aise. Ainsi il préférait la solitude, sa bibliothèque en désordre et le rêve de son génie à la société de la femme qu'il aimait. Voilà bien l'artiste tel que Pygmalion amoureux de sa Galatée.

Je crois qu'il en eût été de même de son meilleur ami. Ce mélange de sensibilité et de sécheresse qui le faisait souffrir lui-même, lui inspira l'admirable poëme de *Don Juan*. Il y a souvent chez les grands artistes une puissance d'aimer qui tient à la fois de l'imagination et de la sensibilité. Leur ima-

1. La générosité semble, au dire de tous ceux qui l'ont connu, avoir été le trait distinctif du caractère de Lord Byron. Jamais on ne le vit rencontrer un malheureux sans le secourir. Encore tout enfant, il vit une vieille femme s'arrêter devant la boutique d'un libraire et demander le prix d'une bible. « Huit schellings, répondit le marchand. — Je n'aurais pas cru que ce fût si cher ; » et elle s'en allait toute triste, lorsque Lord Byron courut après elle et lui offrit la bible.

gination les trompe sur eux-mêmes. Ils commencent par se tromper avant de tromper les autres. L'extrême coquetterie produit quelquefois les mêmes phénomènes chez certaines femmes. Ils conçoivent, ils rêvent de grandes affections plutôt qu'ils ne sont capables de les ressentir, enfin il leur manque ce qui fait l'essence même de l'affection, le dévouement.

On montre encore dans le cimetière de Harrow, sous un grand orme, au penchant de la colline, une tombe à moitié brisée que l'on nomme la tombe de Byron. C'est là qu'il allait s'asseoir pendant de longues heures, et que le soleil se couchant sur les hauteurs de Windsor le surprenait encore perdu dans ses rêveries. C'est à propos de cette tombe qu'il écrivit ces vers où l'on sent passer comme un fier pressentiment de sa gloire à venir :

My epitaph shall be my name alone;
If that with honour fail to crown my clay,
Oh! may no other fame my deeds repay!
That, only that shall single out the spot,
By that remembered or with that forgot[1].

Une prière qu'il fit à l'âge de dix-neuf ans, au mo-

1. Mon nom seul sera mon épitaphe; s'il n'environne d'honneur ma froide poussière, qu'aucune autre renommée ne soit la récompense de mes actions. Ce nom, ce nom là seul doit marquer mon

ment où il se croyait près de mourir, montre combien la passion de la gloire s'était déjà emparée de ce jeune cœur. La vie pour lui se confond avec la gloire. « Ma vie, dit-il, n'aura été qu'un rêve court et vulgaire. » On y voit aussi combien son âme était naturellement religieuse et se tournait d'instinct vers Dieu comme la fleur au soleil.

Si l'on eût, dès cet âge, proposé à ce jeune Achille,

Ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire,

il eût choisi le sort qui lui est échu. L'illusion de l'infini enflamme l'imagination de la jeunesse par ces mots magiques de l'amour et la gloire. Trompée par ses ardents désirs, elle voit flotter devant ses yeux le brillant mirage et s'élance à sa poursuite. Mais la soif qui s'étanche à ces sources troublées, toujours excitée, n'est jamais apaisée. Ceux chez qui le germe de la passion de la gloire existe, la plupart du temps l'ignorent eux-mêmes. Ils sont entraînés par une puissance aussi irrésistible que les forces aveugles de la nature, qui les précipite vers un but inconnu. Certaines passions ignorées du vulgaire,

tombeau, illustré par lui ou avec lui oublié. — Dans un autre endroit, il exprime le désir d'être enterré à Harrow, sous cet orme où il aimait à rêver.

s'épanouissent au sein de ces natures privilégiées, qu'éclairent des cieux plus brillants et plus doux :

> Largior hic campos æther et lumine vestit
> Purpureo, solemque suum, sua sidera norunt[1].

Lord Byron avait alors quinze ans. Il allait passer le temps de ses vacances chez sa mère qui demeurait dans une petite maison louée aux environs de New-

1. Mme de Staël, dans une page d'un journal intime qui n'a jamais été publié, décrit éloquemment les premières atteintes de cette passion survivant chez les nobles cœurs qu'elle enflamme à tous les mécomptes de la vie :

« Il y avait dans mon bateau une vieille femme allemande paisiblement assise sur sa charrette, et ne pensant pas à descendre même pour traverser la rivière. Vous êtes bien calme, lui dis-je. Pourquoi faire du bruit, me répondit-elle ? Elle avait raison. Pourquoi faire du bruit ? Mais on arrive à la célébrité par une pente insensible; les facultés excitent au développement de soi-même; vos parens, vos amis applaudissent; ce qui est bien en soi paraît devoir mener au bien. Les premiers succès sont accueillis parce qu'ils servent peut-être à ternir d'autres succès dont on est depuis longtemps jaloux; mais quand on est devenu soi-même une puissance, ceux qui combattaient avec vous se retournent pour vous attaquer, et le milieu de la vie est difficile à passer. Combien succombent à cette époque! Combien meurent d'amertume! Que de combats il faut soutenir contre l'envie avant d'atteindre une hauteur où les coups ne puissent porter ! Des dragons vomissent du feu sur le seuil du temple de la gloire et vingt chevaliers ont péri sans pouvoir le franchir. Il ne faut pourtant pas donner à ses ennemis la gloire de vous avoir terrassé, et la seule noble vengeance qu'un cœur généreux puisse se permettre, c'est de poursuivre sa carrière et de marcher en avant, quoique de profondes blessures aient affaibli le cœur. » — *Journal sur l'Allemagne.*

stead. Quelquefois elle le menait à Bath, pendant la saison des bains de mer. Ce fut là qu'il apparut pour la première fois dans le monde. Quelques personnes se souvenaient de l'avoir vu dans un bal costumé où sa mère le mena. Son costume albanais, semblable à celui qu'il prêta plus tard à quelques-uns de ses héros, et la beauté de sa figure attirèrent l'attention. Ce fut aussi pendant ces vacances qu'il vit pour la première fois Mlle Chaworth, et que son cœur s'ouvrit au sentiment doux et terrible qui devait bouleverser son âme et sa vie.

Ici, il me semble voir sourire le lecteur sceptique et désabusé. Lord Byron, me dira-t-on, était un grand comédien ; il vous a trompé, comme il a trompé le public, et sa passion pour Mlle Chaworth a été l'arrangement suprême de sa vie. Je sais bien que voir le dessous des cartes en toute chose et douter de tout, est aujourd'hui la grande prétention du lecteur français. A force de regarder les choses et les personnes par le petit bout de la lorgnette, on finit cependant par altérer et obscurcir le grand côté qui est le vrai.

Tout homme qui a de bonne heure attiré sur lui l'attention publique prend facilement l'habitude de jouer un rôle. Lord Byron dut la prendre plus aisément que tout autre; car à la noble passion

de la gloire il joignait la petite passion de faire effet et, grâce aux complications de sa destinée, il fut souvent obligé de dissimuler la vérité. Je crois qu'on prenait souvent chez lui pour de la comédie la mobilité de ses impressions et la variété de ses dons. Son plus grand charme au contraire est de se montrer sans voile. Il est de ces natures transparentes, de ces âmes ingénues et libres, qui laissent éclater le feu qui les consume. Chez lui, la comédie n'était qu'à la surface, la candeur était au fond, et l'impossibilité absolue de cacher ses impressions le trahissait à tout instant. Il y a sans doute chez les âmes les plus sincères, pour peu qu'elles aient subi l'épreuve de la vie, un mélange de calcul et de naïveté. Cependant l'on peut vraiment dire que la nature primitive de Lord Byron, avant qu'elle n'eût été altérée et compliquée par la vie, était la sincérité, une sincérité qui allait jusqu'à l'imprudence. C'était aussi la qualité qu'il estimait le plus chez les autres. Le moindre manque de bonne foi ou de droiture, lorsqu'il le découvrait chez un de ses amis, le perdait sans retour dans son opinion. Cette transparence de nature, qui est plutôt encore un charme qu'une vertu, semble propre aux natures poétiques[1].

1. La nature humaine est à facettes, souvent contradictoire; il n'y

La naïveté ne se doit pas confondre avec la sincérité et ne la garantit pas. De cette race naïve et instinctivement vraie sont habituellement les grands poëtes; la voix qui parle en eux les trahit; elle est plus vraie qu'eux-mêmes. Or n'est pas trompeur qui veut bien l'être et nos bonnes qualités sont plus indomptables que nos défauts.

Il y avait plusieurs hommes divers chez Lord Byron comme chez tous les êtres richement doués. Le talent souple et varié qui a créé le poëme de Don Juan se révélait dans sa personne. On le voyait parfoisse montrer sensible, élevé, sérieux, et puis, tout à coup, il apparaissait sec, léger, indifférent, esclave de la fantaisie du moment, fût-ce la plus frivole. Tous les traits de son caractère se dessinent déjà dès son enfance et se reconnaissent dans son insubordination à

a ni vertus ni vices absolus. Nous possédons tous le germe des défauts et des qualités opposées. C'est donc le trait dominant du caractère qu'il faut saisir. On peut être menteur sans être faux; comme aussi la sincérité ne prouve pas toujours la réalité des sentiments. Chez l'un, la comédie est à la surface, chez l'autre, elle est au fond. Telle personne qui n'a jamais menti, dit cependant rarement la vérité; telle autre, au contraire, ment souvent, et n'a jamais pu tromper. Il est difficile de se démêler entre tous les mystères et les contrastes de l'incompréhensible nature humaine, et puis enfin il est un terme où doit s'arrêter l'analyse, car le moment arrive vite où l'être humain devient une énigme pour lui-même comme pour les autres, un instrument dont nul ne possède la clef.

Harrow, ses entraînements romanesques, sa générosité, sa grandeur d'âme, comme aussi son orgueil et son égoïsme; il était bien de ceux qui prennent chez eux-mêmes et qui souvent font prendre aux autres l'émotion de l'affection pour l'affection elle-même.[1] Nul poëte n'a cependant mieux dépeint dans son ardeur et sa délicatesse ce sentiment sublime qui s'éveille au matin de la vie comme les premiers feux de l'aurore ou le chant de l'oiseau dans les bois, parce que nul ne l'a plus profondément senti[2]. Ce fut au sortir de l'enfance qu'il connut cette passion dont il a rendu les illusions et la douleur avec un accent qui rejette bien loin tout soupçon d'affectation. Il avait quinze ans lorsqu'il vit Mlle Chaworth pour la première fois. Elle demeurait avec sa mère dans le vieux château d'Annesley, à trois milles environ de Newstead Abbey. Afin que rien ne manque à l'histoire de ces romanesques amours, une haine qui datait du duel du vieux Lord Byron avec M. Chaworth, pareille à celle qui divisa les Montaigu et les Capulet,

1. « Les poëtes, dit M. de Chateaubriand qui le savait mieux qu'un autre, aiment mieux la liberté et l'amour que leur maîtresse. Le pape offrit à Pétrarque de le séculariser afin qu'il pût épouser Laure. Pétrarque répondit : « J'ai encore bien des sonnets à faire. »

2. After all words must be felt, from their very force, to be inadequate to the delineation : a painting can give no sufficient idea of the Ocean. *Childe Harold*, III, note 19.

avait séparé les deux familles, de sorte que les deux enfants ne se virent pas. Les familles avaient été liées jadis entre elles, et continuèrent de l'être jusqu'au duel fatal de leurs chefs. On put espérer un moment que cette inimitié héréditaire allait s'éteindre dans l'union de deux jeunes cœurs. Lord Byron fit connaissance avec Mlle Chaworth par hasard, pendant les vacances qu'il passait à Nottingham auprès de sa mère. Leurs entrevues, qui n'auraient pas plu à sa mère, furent secrètes. Ils se rencontraient à l'entrée du parc d'Annesley, de laquelle on passait sur les terres de l'abbaye. Newstead était alors habité par lord Grey de Ruthen, mais le jeune seigneur était toujours un hôte bien venu dans le manoir de ses pères. Il avait tant de goût pour Newstead qu'il aimait même à vivre dans ses environs, et avant de connaître lord Grey il allait souvent passer la nuit dans la petite maison attenante à la porte, qu'on nommait *the hut*. Lord Grey le sut, lui fit aussitôt toutes les avances, et mit dorénavant un appartement à sa disposition dans Newstead Abbey, toutes les fois qu'il voudrait y venir. De temps en temps, il y passait quelques jours, et de là il faisait de fréquentes visites à Annesley Hall. Ces visites étaient encouragées par la mère de Mlle Chaworth, qui ne partageait nullement ces haines de famille. Elle

voyait avec plaisir naître un attachement qui pouvait terminer d'anciennes querelles, et réunir deux belles terres voisines. Ce fut pendant ces semaines d'été que s'alluma la flamme qui devait projeter sa mélancolique lueur sur cette courte et hâtive destinée. Lord Byron qui a décrit tant de figures de femmes n'a nulle part dépeint la figure de Mlle Chaworth. « S'il t'a regardée, dit Claire à Julie, c'est qu'il ne t'aime plus[1]. » Il n'en parle jamais qu'avec un accent douloureux et contenu. C'était, à ce qu'il paraît, une séduisante créature. J'ai eu entre les mains un portrait de cette jeune fille, à l'âge de seize ans. En voyant ce gracieux portrait, les vers d'André Chémier me revinrent en mémoire :

> Sous votre aimable tête un cou blanc, délicat,
> Se plie, et de la neige effacerait l'éclat.

La tête que soutient un cou élevé et flexible est légèrement penchée en avant. Les cheveux sont châtain-clair, de cette nuance légèrement dorée que les anglais appellent *auburn*. Ses grands yeux, d'un bleu profond et doux, sont ombragés de longs cils; le nez est légèrement aquilin. On dirait à la pâleur et à la délicatesse du teint une feuille de rose du Bengale

1. *Nouvelle Héloïse.*

qu'éclairerait un rayon de soleil; un vague sourire flotte sur ses lèvres. Elle avait, comme Lord Byron lui-même, cette réunion la plus séduisante de toutes qui semble révéler une sensibilité voilée, des cheveux bruns et des yeux d'un bleu foncé. Lord Byron n'aimait pas la beauté anglaise; il l'a dit en plus d'un endroit. La figure de Mlle Chaworth est vraiment anglaise, et cependant son teint, malgré sa transparence, s'éclaire de tons chauds et lumineux. Ce n'est pas cette fraîcheur des filles du nord, si désespérante pour la peinture.

Les six semaines de vacances s'écoulèrent comme un songe sous les bois d'Annesley. Quelques jours suffirent pour que l'âme du pauvre jeune homme fût comme submergée par les flots de l'Océan. Mlle Chaworth était de deux ans plus âgée que lord Byron; elle avait alors dix-sept ans. Il est probable qu'elle devina la tendresse passionnée qu'elle avait inspirée à son jeune cousin. Peut-être y répondit-elle par quelque légère émotion; peut-être fut-elle aussi un peu coquette avec lui. Cependant lui-même avoue qu'elle ne lui donna jamais lieu de se croire aimé. Dans d'autres endroits il l'accuse d'avoir joué avec ses sentiments. C'était le soir, à l'entrée d'une petite porte donnant sur le parc d'Annesley, qu'avaient lieu leurs furtives entrevues; tout était silencieux et

désert dans l'épaisseur du bois. Cette rencontre, qui se renouvelait tous les soirs à la même heure, devint un rendez-vous tacite. Aucune parole n'avait été prononcée, mais il était difficile de se méprendre aux sentiments qui agitaient Lord Byron. Il avait la physionomie trop mobile pour n'être pas remarqué lorsque le feu de la passion animait ses regards, et il pouvait aisément deviner à un certain air doux et engageant, à une langueur dans la démarche qui prêtait à ce port divin mille grâces nouvelles, à des yeux rapidement détournés à son approche tandis que le teint se colorait de mille nuances, que l'objet d'une si ardente adoration n'y était pas insensible. Une légère inclination de tête, un sourire plein de charme était cependant le seul encouragement qu'il reçût. Elle changeait de couleur, le regardait de ses beaux yeux fins et languissants, et le taquinait avec un accent plein de malice et de coquetterie, où se mêlait cependant je ne sais quoi de tendre. Son affection pour Marie Chaworth fut, à ce qu'il dit lui-même dans ses Mémoires, le roman de la période la plus romanesque de sa vie. « Elle était de quelques années plus âgée que moi, mais à l'âge que j'avais alors les jeunes gens aiment ce qui est plus âgé qu'eux, comme plus tard ils recherchent ce qui est plus jeune. Nos terres se joignaient, mais en rai-

son des malheureuses circonstances qui avaient engendré la haine de nos deux familles (le fatal duel de M. Chaworth) elles se voyaient peu; bien qu'étant à la fois proches parents et voisins, nous étions à peine dans les termes de la plus simple politesse. Tout ce que j'ai rêvé depuis sur la céleste nature des femmes m'est venu des perfections que mon imagination créait alors en elle. Je dis : « créait, » car je la trouvais, comme la plupart des personnes de son sexe, tout autre chose qu'angélique. Je retournai à Harrow, après mon séjour à Cheltenham, plus profondément amoureux que jamais, et je passai les vacances suivantes à Newstead. Je commençais alors à me regarder comme un homme et à prendre l'amour au grand sérieux. Nos entrevues étaient secrètes et mes lettres passaient par l'intermédiaire d'un confident. Une porte, menant de la terre de Mrs Chaworth à celle de ma mère, était le lieu de nos entrevues. Mais toute l'ardeur était de mon côté; j'étais sérieux, elle était légère. Elle m'aimait comme un plus jeune frère, se moquait de moi et me traitait comme un petit garçon. Cependant elle me donna son portrait, et cela me servit à faire des vers à ce sujet. Si j'avais épousé Mlle Chaworth, ma vie eût été bien différente. La destinée nous sépara. Elle se joua de moi, mais elle-même ne fut pas

heureuse, et ce fut à ce mariage mal assorti qu'elle sacrifia les espérances de deux familles, un cœur qui était à elle depuis l'âge de quinze ans, et une tête qui n'a jamais été tout à fait à elle-même depuis[1]. » Il y eut en effet toujours dans la tête de Lord Byron un coin qui n'était pas très-sain. La flamme du génie dans une âme jeune fait souvent éclater le vase. Il était, comme Pascal et Rousseau, de la race des grands hommes légèrement atteints de folie. Susceptible à la fois d'ardents caprices et d'affections profondes, ce fut cette cruelle douleur, à l'âge où l'âme et l'intelligence sont encore en voie de formation, qui porta atteinte à sa raison naissante.

On entend soupirer à travers ses poésies cette plainte d'un amour trompé, comme une mélodie simple et douloureuse qui reparaît de temps à autre dans une symphonie à travers les méandres et les caprices de l'harmonie. Aime-t-on deux fois passionnément dans sa vie? Cela se peut, bien que les natures romanesques répugnent à le croire. Mais ce qui assurément ne se retrouve pas, c'est l'innocente ardeur des premières amours. Il y a là, comme dans la première ferveur de la foi religieuse, une fraîcheur

1. Journal de lord Byron. — Lord Byron a souvent exprimé, dès son plus jeune âge, la crainte de mourir fou. « Je crains de mourir comme Swift la tête la première, » disait-il souvent.

d'illusion qui, une fois perdue, disparaît sans retour.

Lors de mon excursion à Newstead, je me rendis à Annesley Hall, suivant toujours la trace de Lord Byron et de sa romanesque légende. On traverse, pour arriver à Annesley, la vallée de Newstead dans sa longueur. Les hauteurs d'Annesley, couronnées de bois en demi-cercle, s'avancent comme un promontoire sur la vallée de Newstead. Le chemin étroit qui serpente à travers les herbages où de grands bœufs paissent au soleil, découvre à chaque instant des maisons et des fermes cachées dans un pli de terrain ou noyées dans la verdure. Ce chemin vous conduit, entre des haies épaisses que dépasse la tête des ormes, à la porte du parc d'Annesley. On arrive au château en traversant ces belles futaies des parcs anglais, où les chênes et les hêtres élèvent leurs dômes de verdure au-dessus de tapis de mousse brillants de fraîcheur; le soleil se joue à travers l'onde verte du feuillage, tandis que les cerfs et les daims, troublés dans leurs ébats, frissonnent à votre approche, s'enfuient à l'aspect des voitures, et d'un pas furtif et léger bondisssent d'arbre en arbre. Le jardin est dans l'ancien style français avec une longue terrasse à balustrade de pierre, décorée de vases sculptés, cachés sous les lierres. On descend de la ter-

rasse par de grands escaliers dans un parterre disposé en compartiments symétriques. Une fontaine s'élève au milieu de la terrasse et un bois la termine.

Annesley Hall appartient aujourd'hui à la petite fille de Mlle Chaworth. Ainsi que M. Webb à Newstead, elle garde avec un soin religieux les souvenirs de ce poétique séjour. Dans le salon qui est au premier étage, et dont les trois fenêtres donnent sur la terrasse, on lit distinctement sur les panneaux de la grande cheminée de marbre les vers que Lord Byron grava avec un poinçon en l'honneur de Mlle Chaworth. Ces vers sont touchants dans leur naïveté enfantine.

Alas I find my poore heart will prove
Too small a vessell for overwhelming love,
Which makes me wish thine eyes so
Bright had never shinde (sic)
Or that thou hadst bin (sic) from thy cradle
Blinde Poore Chaworth
Is more worth than a gould (sic) mountaine.

La chambre au-dessus du porche, qui est maintenant devenue le salon de la maîtresse du château, était jadis la petite chapelle surnommée *the oratory* et décrite dans le *Rêve*. C'est de ce porche que Lord Byron partit à cheval d'Annesley, après avoir appris

l'engagement de Mlle Chaworth et lui avoir dit dans son cœur un éternel adieu.

Sur le chemin du château, au château même, tout parle de Lord Byron. Voici le sentier qu'il suivait lorsque le cœur plein d'amour il allait voir celle qu'il aimait; voilà le banc où il s'asseyait auprès d'elle. C'est là qu'assis à ses pieds il la regardait avec cette adoration passionnée, presque douloureuse, de l'amour dans l'adolescence. C'était là qu'il la priait de chanter une petite chanson galloise et la lui faisait redire, parce que le nom de Marie y était souvent répété. Dans l'intérieur de la maison, voici le vaste manteau de la cheminée sous lequel les deux jeunes gens venaient s'entretenir à voix basse. Ici, on vous montre la porte où Lord Byron tirait au pistolet; là, dans l'escalier, le portrait de M. Chaworth, tué en duel par le vieux lord. Il est curieux de voir dans la salle à manger celui de M. Musters, qui fut l'heureux rival du grand poëte. C'est un gros chasseur de renards, la figure enluminée, aussi rouge que ses habits, environné d'une meute de chiens qui aboient autour de lui.

Le jardinier d'Annesley Hall voulait me mener au plus fourré du bois, pour me montrer l'endroit où Lord Byron avait dit son dernier adieu à Mlle Chaworth. Moins enthousiaste que mon guide, je ne me

souciai pas trop de le suivre au plus épais du taillis dans cette romanesque expédition. Ces souvenirs ont répandu sur toute cette contrée un rayon de poétique lumière. C'est la légende du pays ; elle apparaît à la distance des années, comme le soleil en ces contrées brumeuses, noyé dans une vapeur dorée. Le nom de Lord Byron est dans toutes les bouches ; tous le répètent à l'envi, depuis le paysan qui trace péniblement son sillon courbé sur le soc de sa charrue, jusqu'à la jeune fille romanesque et rêveuse qui redit ses vers à la lueur des étoiles. La nature voilée, mais toute pleine de parfums et d'harmonies sauvages, s'accorde bien avec l'accent triste et passionné du *Dream*[1].

Après avoir traversé une grande allée, on s'avance sur la colline qui domine la vallée de Newstead. Un bouquet d'arbres couronne sa cime. C'est là qu'eut lieu la dernière entrevue de Lord Byron et de Mlle Chaworth. La colline fut en partie dépouillée de son amphithéâtre de verdure. Il paraît que la célébrité conférée à ce lieu par les vers amoureux d'un autre excita la jalouse susceptibilité

1. J'ai vu à Londres le manuscrit du *Dream* écrit de la main de Lord Byron. Il était originairement intitulé : *The Destinies*, et se trouvait en la possession de Mme Leigh, sœur de lord Byron. Ce manuscrit appartient aujourd'hui à lady Foley.

de M. Musters. Dans un accès de mauvaise humeur il fit abattre le bois qui décorait la colline, avec plus de conscience de son acte de barbarie que n'en eut l'empereur Napoléon lorsqu'il fit sauter les rochers de Meillerie. De là, on découvre deux vues : à gauche, une vallée vaste et solitaire, couronnée de collines boisées et traversée par des ruisseaux; à vos pieds s'étend la vallée de Newstead, coupée de bois, de champs de blé, de villages; dans le lointain, on aperçoit par échappées les pièces d'eau bleuâtre, les tours et le clocher de l'ancienne abbaye.

Washington Irving, qui fit en 1830 le pèlerinage de Newstead Abbey, chercha à retrouver la trace de ces jeunes amours, et interrogea sur ces souvenirs une vieille femme nommée Nancy Marsden, âgée de quatre-vingt-onze ans, contemporaine de Mlle Chaworth. Elle gardait seule alors la maison abandonnée. Washington Irving avait amené avec lui de Newstead Abbey à Annesley Hall un grand chien noir de Terre-Neuve, revenu de Grèce sur le vaisseau qui transportait les restes de Lord Byron en Angleterre. Lord Byron lui avait donné le nom de Boatswain en souvenir du chien qu'il avait perdu quelques années auparavant, et que son épitaphe a rendu célèbre. Ce chien errait autour de la maison et flairait de côté et

d'autre comme pour reconnaître les lieux. Son maître voulait l'empêcher d'entrer dans les appartements; mais lorsque la vieille femme de charge eut entendu dire qu'il avait appartenu à Lord Byron, tout son cœur, nous dit-il, sembla s'élancer vers lui. « Non, non, s'écriait-elle, laissez-le aller, pauvre animal, laissez-le aller où il lui plaira, il sera le bien venu. Bonté divine, continua-t-elle en le caressant, qui aurait jamais pensé que je verrais un chien de Lord Byron dans Annesley Hall! — Je suppose, lui dit Washington Irving, que vous devez vous rappeler le temps où le jeune lord venait faire ses visites au château. — Ah, Dieu me bénisse! Oui, sans doute, je me le rappelle. Il venait souvent ici à cheval, et y passait deux ou trois jours de suite; il couchait dans la chambre bleue. Ah! pauvre garçon; il était bien épris de ma jeune maîtresse; il se promenait avec elle dans le jardin et sur la terrasse, et semblait adorer la terre qu'elle foulait de ses pieds. Il avait coutume de l'appeler « sa brillante étoile du matin (*his brigth morning star*), » (je sentis cette belle phrase poétique vibrer au fond de mon cœur). — Ah! monsieur, il était si bon pour moi quand il venait ici. C'est une pitié qu'il n'ait pas épousé notre jeune demoiselle. Sa mère eût été fort satisfaite de ce mariage; elle le recevait avec plaisir, et cette alliance eût été heureuse pour lui; mais cela

ne devait pas être. Il retourna au collége; alors M. Musters vit et aima Mlle Chaworth, et les choses prirent un autre cours. »

Lorsque le jeune lord vint pour la première fois à Annesley, le regard sombre et hagard de M. Chaworth, qui avait été tué par le vieux Lord Byron, fit une certaine impression sur lui; il en fit du moins semblant, et tournant la chose en plaisanterie, il donna ce motif pour ne point coucher à Annesley, disant que M. Chaworth lançait des regards farouches sur le petit-neveu de son meurtrier. Il descendrait, disait-il, de son cadre et viendrait le tourmenter pendant la nuit. Un soir, il dit gravement à Mlle Chaworth et aux jeunes filles qui l'écoutaient, qu'en retournant à Newstead il avait vu un *bogle* (expression écossaise qui signifie un fantôme ou revenant), et ne retournerait pas à Newstead Abbey ce soir là. Depuis ce jour, il demeura à Annesley Hall.

Ce fut pendant ce séjour qu'il fit avec cette jeune société une partie de campagne dans le Derbyshire. A cette occasion il prononce pour la première fois dans son Journal le nom de Mary Chaworth. « Quand j'avais quinze ans, j'allai visiter une caverne dans le Derbyshire; j'eus à traverser dans un bateau, où deux personnes seulement pouvaient s'é-

tendre, un torrent qui coulait sous un rocher. Le rocher était si près de l'eau que l'on ne pouvait que faire pousser par derrière le bateau par le passeur, (une sorte de Caron), qui les pieds dans l'eau se tenait courbé sur le bateau pendant tout le temps. La compagne de mon passage était M. A. C., de qui j'étais amoureux depuis longtemps, et je ne le lui avais jamais dit, bien qu'elle l'eût déjà découvert sans cela. Je me souviens de mes impressions, mais ne puis les décrire, et peut-être vaut-il mieux que je ne le puisse pas.

Notre partie était composée d'un M. W... de deux Misses W... de M. et de Mrs. Cl-Ke, de Miss R... et ma M. A. C. Hélas! pourquoi dis-je ma? Elle n'a jamais été la mienne. Notre union aurait éteint des haines de famille qui avaient fait répandre le sang de nos pères; elle aurait uni deux terres; elle aurait uni au moins un cœur et deux personnes assez bien assorties par les années; elle était mon aînée de deux ans et... et. Quel a été le résultat de tout cela? Elle a épousé un homme plus âgé qu'elle; elle a été malheureuse et séparée de son mari; je me suis marié, je suis séparé.... »

Le soir même du jour où Lord Byron fit cette partie de campagne avec Mlle Chaworth dans le Derbyshire, un bal eut lieu à Matlock, ville principale du

comté, et le pauvre jeune homme s'assit dans un coin de la salle, solitaire et mortifié de ne pouvoir se joindre à la danse tandis que sa bien-aimée figurait brillante au milieu des groupes des danseurs. Lord Byron écoutait en silence, bercé par le son de ces valses allemandes qui unissent la précision de la mesure au charme d'une vague rêverie. C'est à partir de ce jour qu'il prit, dit-il, pour la danse et la valse en particulier une déplaisance amère qui dura toute sa vie, et ce fut probablement le souvenir de ce qu'il éprouva pendant cette soirée qui lui inspira cette invective contre la valse qu'il publia quelques années après sous le voile de l'anonyme. Comme Mlle Chaworth revenait à sa place accompagnée d'un valseur qu'elle ne connaissait pas, Lord Byron lui dit avec humeur : « J'espère que vous aimez votre nouvel ami. » Au même instant, il fut accosté par une grosse dame écossaise qui l'appela : mon cousin, et qui évidemment le faisait souffrir par la vulgarité de ses manières, lorsqu'il entendit la voix de sa belle cousine lui dire malicieusement à l'oreille : « J'espère que vous aimez votre nouvelle amie. » Son temps se passait à Annesley à monter à cheval avec Mlle Chaworth et sa cousine, à rêver à ses pieds ou à tirer des coups de pistolet contre une porte qui ouvrait sur la terrasse et où se voit encore la

marque de ses balles. Pendant ce temps, il songeait avec douleur que le cœur de celle qu'il aimait commençait à être occupé d'un autre. Mlle Chaworth n'aimait pas Lord Byron ; elle s'était très-vivement monté la tête pour un jeune homme à la mode, M. Musters, et voulait l'épouser malgré la résistance de M. White, son tuteur. Elle l'aperçut un jour du haut d'Annesley Hill, traversant le parc à la tête d'une chasse au renard, et fut frappée de son air animé, intrépide, et de son admirable adresse comme écuyer. C'est à de pareilles apparences que s'enflamment souvent les rêves brillants de la jeunesse, même de femmes distinguées et sérieuses, qui sont autant que d'autres sujettes à de semblables erreurs. M. White protégeait Lord Byron et aurait fort désiré que le choix de sa jeune pupille se fixât sur cette union plus brillante pour elle sous tous les rapports. Il fit ce qu'il put pour guérir Mlle Chaworth de son fatal penchant, et la promena de lieux d'eaux en lieux de plaisir dans l'espoir de la distraire. Mais son amant la suivait partout, et finit par emporter le consentement de M. White.

A supposer même que son cœur eût été libre, il n'est pas probable que Mlle Chaworth eût aimé Lord Byron. Moins âgé qu'elle de deux ans, il lui faisait l'effet d'un écolier. Quelques années plus tard,

lorsqu'elle le vit sous l'éclair de sa gloire naissante, elle regretta peut-être de n'avoir pas mieux deviné à son naïf enthousiasme la grandeur encore inconsciente de celui dont elle avait dédaigné l'amour. La plupart des femmes aiment malheureusement dans l'homme qu'elles aiment tout autre chose que lui-même, et l'amour est de toutes les affections tendres celle où la vanité joue le plus grand rôle. A cette époque, malgré sa ravissante figure, Lord Byron ne plaisait pas aux jeunes filles de son âge; elles le trouvaient sauvage et bizarre. Au moment où, avec l'indomptable illusion de l'amour, il se flattait encore de se faire aimer de Mlle Chaworth, la poignante vérité lui apparut tout d'un coup, et il le raconte comme la plus cruelle humiliation que lui ait fait subir son infirmité. Il entendit un jour Mlle Chaworth dire à sa femme de chambre: « Pensez-vous que je me soucie de ce garçon boiteux? » Ce fut, dit-il, un trait qui lui perça le cœur. Atteint d'une douleur mortelle, il se précipita aussitôt de la maison quoiqu'il fût tard dans la nuit, s'enfuit à travers les bois droit devant lui, ne sachant où il allait, et ne se retrouva qu'à Newstead.

Il avoue cependant qu'il s'était vanté, afin de mieux réussir auprès de Mlle Chaworth, d'avoir été aimé de Marguerite Parker, et qu'il lui avait même montré

la boucle de cheveux qu'elle lui avait donnée. En échange Mlle Chaworth lui offrit son portrait; elle continuait à Annesley ce double jeu de coquetterie si instinctif chez les femmes qu'elles n'en ont souvent pas conscience, et tout en ayant secrètement donné son cœur à M. Musters, elle encourageait les attentions de Lord Byron, lorsqu'un jour M. Musters se promenant avec Lord Byron sur les bords de la rivière à quelque distance du château aperçut une bague qu'il reconnut avoir appartenu à Mlle Chaworth. Cette découverte amena entre les deux rivaux des scènes orageuses, et de vives explications. Mlle Chaworth, mise au pied du mur, se vit obligée d'avouer ses préférences à sa famille. Avec l'été, finirent ces six semaines de bonheur et d'angoisse. Il lui dit adieu au pied de cette colline d'Annesley qu'il a décrite dans le *Rêve*. « Personne, dit-il, n'aurait pu deviner ce qu'il sentait; sa contenance était calme, et il sut réprimer ses sentiments. « La première fois que je vous verrai, lui dit-il en la quittant, je pense que vous serez Mrs. Musters? — Je l'espère, lui répondit-elle. »

En arrivant sur le sommet de la colline d'où on découvre la dernière vue d'Annesley, il arrêta son

1. M. Musters qui allait épouser Mlle Chaworth devait prendre le nom de Chaworth.

cheval et regardant en arrière les bois au milieu des quels le château était à demi caché, il pensa à celle qui l'habitait et ne pouvait jamais être à lui jusqu'à ce que son cœur fût près de se briser. Enfin sortant de sa rêverie, il fit sentir l'éperon à son cheval, et partit rapidement comme s'il eût espéré laisser derrière lui la déchirante pensée[1]. Ce fut à cette époque qu'il écrivit dans un volume de lettres de Mme de Maintenon, qui appartenait à Mlle Chaworth, ces vers publiés pour la première fois après sa mort :

O memory, torture me no more!
The present's all o'ercast :
My hopes of future bliss are o'er.
In mercy, veil the past.
Why bring those images to view
I henceforth must resign?
Ah! why those happy hours renew,
That never can be mine?
Past pleasure doubles present pain,
To sorrow adds regret;

1. Les démons, dit-il, dans une pièce de vers adressée à Mlle Chaworth, auraient pitié de ce que je souffre en apprenant que je t'ai perdue pour toujours.

Yet e'er in these a thought will steel,
In spite of ev'ry vain endeavour;
And fiends might pity what I feel
To know, that thou are lost for ever.

Regret and hope are both in vain,
I ask but to forget[1].

L'année suivante, en 1805, Mlle Chaworth fut mariée à M. Munster.

« J'étais présent, dit un de ses amis, lorsque Lord Byron apprit la nouvelle de ce mariage. Sa mère lui dit: « George, j'ai des nouvelles pour vous. — Eh bien, qu'est ce que c'est? — Tirez votre mouchoir, car vous en aurez besoin. — Quelle absurdité! — Tirez votre mouchoir, vous dis-je. — Il le fit pour lui complaire. — Mlle Chaworth est mariée! » Une expression indéfinissable, impossible à décrire passa, sur son visage; il devint pâle comme la mort. « Est-ce là tout, dit-il, d'un air de froideur et d'indifférence affectées? — Comment, je croyais que vous alliez être au désespoir! » Il ne répondit pas et passa aussitôt à un autre sujet. Et cependant, il semble que Mrs Byron aimait ce fils qu'elle traitait si cruellement; mais elle était, comme toutes les natures véhémentes, plus passionnée que sensible et délicate.

1. (O mémoire, cesse de me torturer! Le présent n'est plus qu'une ruine, mes espérances de bonheur futur sont évanouies; par pitié, voile le passé. Pourquoi ramener ces images que je ne reverrai plus? Pourquoi rappeler ces heures délicieuses qui ne reviendront jamais? Le bonheur passé double la peine présente, et à la douleur ajoute le regret. Espoir, regrets, tout est inutile, je ne veux qu'oublier!) — J'ai en ma possession un autographe de Lord Byron, où ces vers sont écrits de sa main.

Ce fut plus de onze ans après, en 1816, à Diodati, sur les bords du lac de Genève, que Lord Byron exilé volontaire de son pays, écrivit le récit des amours de ses jeunes années. Il faut en effet que le temps se soit écoulé pour que la poésie puisse fidèlement refléter les émotions de l'âme. Le torrent qui descend des montagnes entraîne dans ses flots troublés le limon et le gravier de ses rives ; il finit par atteindre un bassin tranquille où son onde se calme peu à peu et reprend sa transparence et sa limpidité. Quand l'âme est soulevée par la passion, tout entière à l'émotion qui la dévore, elle ne peut ni écouter ni reproduire la voix intérieure qui chante dans le silence des nuits. Une souffrance immense, mais vague, inconsciente, l'absorbe en elle-même. « *Sighs that the heart dare hardly heave, and thoughts that lie too deep for tears.* » Plus tard, quand le calme a succédé à l'émotion, le travail de la pensée fait renaître une seconde agitation, qui n'est pas celle des passions, mais qui la rappelle et la reproduit. C'est le moment de la création poétique.

On comprend que Lord Byron ait dérobé le déchirant récit de ses premières amours sous le voile du rêve. N'est-ce pas en effet dans le sommeil et souvent sous la forme du rêve que les sentiments douloureux qui dorment à notre insu au fond de notre

âme nous reviennent avec une vivacité singulièrement poignante? Ne vous est-il pas souvent arrivé de voir apparaître en songe ceux que vous avez aimés et perdus, ceux même auxquels vous n'avez pas pensé depuis bien des années? La voilà, c'est elle, et ce n'est plus elle; vous voulez vous approcher, il semble qu'une barrière vous en sépare. Quelquefois une figure tendrement aimée apparaît hostile ou blessée; quelquefois un visage froid, sévère, irrité, quelquefois un regard qui vous suit avec une indicible tristesse. Le cœur se serre d'angoisse et vous vous réveillez les yeux pleins de larmes. L'antiquité paienne comme l'antiquité chrétienne croyait à des rapports mystérieux entre le monde des rêves et le monde invisible qui nous entoure. Il en est de cette croyance comme de bien d'autres; il est impossible de l'admettre ou de la rejeter absolument, et d'arriver sur ce sujet à aucune affirmation ou négation précises.

Our life is two-fold; sleep hath its own world,
A boundary between the things misnamed
Death and existence : sleep hath its own world,
And a wide realm of wild reality.
And dreams in their developement have breath,
And tears and tortures, and the touch of joy;
They leave a weight upon our waking thoughts,
They take a weight from off our waking toils;

They do divide our being; they become
A portion of ourselves as of our time,
And look like heralds of eternity;
They pass like spirits of the past, — they speak
Like Sibyls of the future; they have power, —
The tyranny of pleasure and of pain;
They make us what we were not, — what they will,
And shake us with the vision that's gone by,
The dread of vanish'd shadows. — Are they so?
Is not the past all shadow? What are they?
Creations of the mind? The mind can make
Substance, and people planets of its own
With beings brighter than have been, and give
A breath to forms which can outlive all flesh.
I would recall a vision which I dream'd
Perchance in sleep, — for in itself a thought,
A slumbering thought, is capable of years,
And curdles a long live into one hour.
I saw two beings in the hues of youth
Standing upon a hill, a gentle hill,
Green and of mild declivity, the last
As't were the cape of a long ridge of such,
Save that there was no sea to lave its base,
But a most living landscape and the wave
Of woods and cornfields, and the abodes of men
Scatter'd at intervals, and wreathing smoke
Arising from such rustics roofs; the hill
Was crown'd with a peculiar diadem
Of trees, in circular array, so fix'd
Not by the sport of nature, but of man:
These two, a maiden and a youth, were there

Gazing, — the one on all that was beneath
Fair as herself, — but the boy gazed on her;
And both were young, and one was beautiful:
And both were young, — yet not alike in youth.
As the sweet moon on the horizon's verge,
The maid was on the eve of womanhood;
The boy had fewer summers, but his heart
Had far outgrown his years, and to his eye
There was but one beloved face on earth,
And that was shining on him; he had look'd
Upon it till it could not pass away;
He had no breath, no being but in hers;
She was his voice; he did not speak to her,
But trembled on her words; she was his sight,
For his eye follow'd hers, and saw with hers,
Which colour'd all his objects, — he had ceased
To live within himself; she was his life,
The ocean to the river of his thoughts,
Which terminated all: upon a tone,
A touch of hers, his blood would ebb and flow,
And his cheek change tempestuously; — his heart
Unknowing of its cause of agony.
But she in these fond feelings had no share;
Her sighs were not for him; to her he was
Even as a brother, but no more; 't was much,
For brotherless she was, save in the name
Her infant friendship had bestow'd on him;
Herself the solitary scion left
Of a time honour'd race. — Yt was a name
Which pleased him, and yet pleased him not, — and why?
Time taught him a deep answer, — when she loved

Another; even now she loved another,
And on the summit of that hill she stood
Looking afar if yet her lover's steed
Kept pace with her expectancy, and flew [1].

Quand Lord Byron se décida à quitter l'Angleterre et à entreprendre son premier voyage sur le conti-

1. (Notre vie est double ; le sommeil a aussi son monde, qui forme la limite de ce qu'on a nommé à tort la mort et l'existence. Le sommeil a son monde et c'est un vaste royaume peuplé de tristes et bizarres réalités. Les rêves dans leurs développements ont de la vie ; ils commandent à nos larmes, à nos tourments, quelquefois à nos joies. Ils laissent un poids sur notre âme après le réveil, ou ils allégent nos pénibles travaux pendant le jour : ils divisent notre être; ils font partie de nous et de notre temps; ils nous apparaissent comme les hérauts de l'éternité; ils passent comme des esprits du passé; ils annoncent l'avenir comme les Sibylles; ils ont tout pouvoir; ils dispensent à leur gré le plaisir ou la peine; ils nous font ce que nous ne sommes pas; ils font de nous ce qu'ils veulent, et nous tremblons de la vision qui n'est déjà plus : des ombres évanouies nous épouvantent. Sont-ce bien des ombres? Le passé est-il autre chose qu'une ombre ? Que sont donc ces fantômes? des créations de l'âme. L'âme peut donner un corps aux images, créer des mondes et les peupler d'êtres plus brillants que ceux qui ont jamais existé : elle peut animer de son souffle des formes qui survivront à tout ce qui est mortel. Je voudrais retracer une vision que j'eus, peut-être dans mon sommeil; car une pensée, une seule pensée peut, en rêve, embrasser des années, et concentrer une longue vie en une heure.

Je vis deux êtres parés des suaves couleurs de la jeunesse, debout sur le sommet d'une verte colline, dont la pente était douce, et qui semblait être le cap d'une longue chaîne de montagnes. Mais il n'y avait point de mer pour baigner sa base : au lieu de flots s'étendaient à ses pieds un paysage mobile, des bois et des blés ondoyants. Les demeures des hommes étaient éparses çà et là, et la fumée

nent, ce fut encore, nous dit-il, le désir d'échapper au souvenir de Mlle Chaworth, qui précipita son dé-

s'élevait en tournoyant au-dessus des toits rustiques. La colline était couronnée d'un diadème d'arbres disposés en cercle non par le caprice de la nature mais par celui de l'homme. Là, étaient une jeune fille et un jeune homme. La jeune fille contemplait tout ce qui se déployait devant elle, aussi pur, aussi beau qu'elle-même ; le jeune homme ne regardait qu'elle; et tous deux étaient brillants de jeunesse, et l'un d'eux était d'une rare beauté. Tous deux étaient jeunes, et cependant leur âge n'était pas le même. Comme la lune argentée qui s'élève au bord de l'horizon, la jeune fille était à l'entrée de son printemps. Le jeune homme avait vu moins d'étés, mais son cœur avait de beaucoup devancé ses années; à ses yeux il n'y avait sur la terre qu'une figure adorée, et elle brillait alors devant lui. Il l'avait contemplée jusqu'à ce qu'il ne lui fût plus possible de l'effacer de son souvenir. Il ne respirait, ne vivait qu'en elle. Elle était sa voix; il ne lui parlait pas, mais il tremblait d'émotion à chacune de ses paroles. Elle était sa vue; car ses yeux suivaient les siens et ne voyaient que par eux, qui coloraient pour lui tous les objets; et il avait cessé de vivre en lui-même; elle était sa vie tout entière, l'océan où allaient se perdre les flots de ses pensées, où tout venait s'engloutir. Le son de sa voix, l'impression de sa main glaçaient son sang ou le faisaient couler avec impétuosité; de vives rougeurs paraissaient et disparaissaient sur ses joues, comme l'éclair dans un jour d'orage, sans que son cœur connût la cause de son agonie. Mais elle ne partageait pas ces vives sensations : ses soupirs n'étaient pas pour lui; il était pour elle un frère et rien de plus; c'était beaucoup, car il n'existait personne qui eût le droit de porter ce nom, excepté lui à qui elle l'avait donné en souvenir de leur amitié enfantine; elle était le seul et dernier rejeton d'une race honorée pendant des siècles. C'était un nom qui lui plaisait, et cependant ne lui plaisait pas. Et pourquoi? Le temps lui révéla une triste et profonde réponse, quand elle en aima un autre que lui. Dès lors, elle en aimait un autre, et debout sur le sommet de cette colline, elle regardait au loin si le coursier de son amant secondait son impatience et volait.)

part. Pendant qu'il était en Orient, il s'informa d'un étranger qui arrivait d'Angleterre, de ce qu'était devenue Mrs Musters. Il apprit de lui, que jeune, belle, entourée d'une nombreuse famille, elle semblait cependant en proie à une secrète et dévorante mélancolie. A l'instant, l'illusion de l'amour se réveilla, et la pensée qu'il pouvait avoir quelque part à cette tristesse le traversa comme un éclair. Mais cette pensée fugitive s'évanouit aussitôt. Il apprit bien vite qu'il n'était pour rien dans le chagrin de Mrs Musters. Elle s'était trompée dans le choix de ses affections. Elle avait épousé un mari bizarre, capricieux, tyrannique; ses peines après avoir longtemps torturé son cœur en secret finirent par troubler sa raison, et la brillante étoile du matin s'éclipsa pour jamais.

Voyons maintenant la transfiguration poétique de ces souvenirs d'Orient dans le *Dream*. Voici en quelques lignes sobres et précises une description achevée de l'Orient. C'est un tableau exquis dans ses proportions. Le fond du paysage, le premier plan, le ciel, le chameau, la colonne brisée, le palmier solitaire sont disposés avec une harmonie si merveilleuse, que rien n'éclipse la figure principale. Les auteurs qui se perdent dans d'interminables descriptions oublient qu'ils inspirent par là au lecteur aussi peu d'intérêt

qu'ils semblent en prendre eux-mêmes à leur héros et à son histoire.

The boy was sprung to manhood : in the wilds
Of fiery climes he made himself a home,
And his soul drank their sunbeams: he was girt
With strange and dusky aspects; he was not
Himself like what he had been; on the sea
And on the shore he was a wanderer;
There was a mass of many images
Crowded like waves upon me, but he was
A part of all; and in the last he lay
Reposing from the noon-tide sultriness,
Couch'd among fallen columns, in the shade
Of ruin'd walls that had survived the names
Of those who rear'd them; by his sleeping side
Stood camels grazing, and some goodly steeds
Were fasten'd near a fountain; and a man
Clad in a flowing garb did watch the while,
While many of his tribe slumber'd around :
And they were canopied by the blue sky,
So cloudless, clear, and purely beautiful
That God alone was to be seen in heaven[1].

1. (Le jeune garçon était devenu un homme; il s'était fait une patrie dans les déserts des climats embrasés, et son âme aspirait les rayons de leur soleil ardent : il était environné de sombres et étranges aspects; il n'était plus lui-même ce qu'il avait été; sur la mer et sur le rivage il errait étranger. Une foule d'images se pressaient autour de moi comme des vagues, mais il faisait partie de toutes, et dans la dernière il se reposait de l'ardeur étouffante du midi, couché parmi des colonnes tombées à l'ombre de murs en ruines qui avaient survécu aux noms de ceux qui les avaient élevés, il dormait;

Cependant Lord Byron devait une fois encore repasser le seuil d'Annesley et revoir Mrs Musters. Ce fut après un intervalle de plusieurs années, lorsque déjà il avait atteint l'âge d'homme. Mrs Musters était devenue femme et mère, « begirt with growing infancy ; » il dîna au château d'Annesley sur l'invitation expresse de son mari. C'est là qu'il revit l'objet de sa jeune idolâtrie dans le lieu même que son regard et son sourire éclairaient jadis pour lui. La scène avait peu changé. Il retrouva ce même salon où il l'écoutait chanter. Il revit de la fenêtre le parterre, les allées qu'il parcourait autrefois avec elle. Elle seule était changée : à l'insouciante gaîté de la jeunesse, avait succédé une amère mélancolie :

Upon her face there was the tint of grief,
The settled shadow of an inward strife,
And an unquiet drooping of the eye,
As if its lids were charged with unshed tears [1].

Il suffisait de cette vue pour réveiller sa souffrance,

des chameaux paissaient à ses côtés, et quelques beaux coursiers agiles étaient attachés auprès d'une fontaine. Un homme vêtu d'une robe flottante veillait seul, tandis que plusieurs gens de sa tribu sommeillaient à l'entour ; et au-dessus d'eux s'étendait un ciel d'azur si étincelant, si clair, et d'une beauté si pure, que Dieu seul s'y laissait entrevoir.)

1. (Sur sa figure la teinte sombre du chagrin, l'ombre fixe d'une lutte intérieure, et dans son œil, une langueur inquiète comme si sa paupière était chargée de larmes qui ne s'épanchent pas.)

la passion longtemps assoupie se ralluma avec une force nouvelle. Tout l'enchantement de ses premières amours lui revint en mémoire. Il eut cependant la force de ne montrer aucune émotion; mais le moment où il eut le plus de peine à se contenir fut celui où, la porte s'ouvrant, la fille de Mrs Musters entra dans la chambre. A la vue de cette enfant, il tressaillit. Les dernières ombres de son rêve s'évanouirent sans retour, et l'obligation de dissimuler ses sentiments fut pour lui l'instant le plus pénible de cette triste soirée. Rappelez-vous maintenant la lettre de Saint-Preux, lorsqu'il revient à Clarens et revoit Julie dans l'encadrement du lac Léman. Là aussi cette fuite du temps, cette trace des années sont admirablement exprimées. « A peine étions-nous dans le salon qu'elle disparut et rentra le moment d'après. Qui pensez-vous qu'elle amenait avec elle, Milord? C'étaient ses enfants! Ses deux enfants plus beaux que le jour et portant déjà sur leur physionomie enfantine le charme et l'attrait de leur mère. Que devins-je à cet aspect? Cela ne peut ni se dire ni se comprendre; il faut le sentir. Mille mouvements contraires m'assaillirent à la fois. Mille cruels et délicieux souvenirs vinrent partager mon cœur. O spectacle! O regrets! Je me sentais déchiré de douleur et transporté de joie. Je voyais pour ainsi dire mul-

tiplier celle qui me fut si chère. Hélas! je voyais au même instant la trop vive preuve qu'elle ne m'était plus rien et mes pertes semblaient se multiplier avec elle. »

Shakespeare et Lord Byron peignent la passion comme un éclair; c'est un trait de feu qui s'évanouit dans l'ombre après vous avoir illuminé. Ici l'on reconnaît le génie divers des deux races, anglaise et française. La rhétorique passionnée, l'analyse complaisante de ses propres sentiments se retrouvent chez Corneille, chez Racine, chez Rousseau; la même réserve, la même concision chez Shakespeare et lord Byron. On voit ce mélange reparaître chez la race italienne elle-même; d'un côté, les sobres et sévères peintures de la Françoise de Rimini et de la Myrrha d'Alfieri, ce bas-relief antique que nous avons vu apparaître de nos jours animé par une grande actrice; de l'autre, les amoureuses galanteries de l'Aminte et du Pastor fido. Les Italiens sont tour à tour très communicatifs ou très-réservés quand leurs sentiments sont profonds Du reste, Lord Byron, comme le Dante, Shakespeare et Alfieri, possède le charme suprême, qui manque à Rousseau et à toute son école, la délicatesse qui voile la passion.

On peut suivre à travers toute la poésie de Lord

Byron la trace de cet amour pour Mlle Chaworth, comme on suit la trace lumineuse de la voie lactée dans le ciel. De longues années après, lorsqu'il était déjà fatigué et desséché par la vie, « car la souffrance a sa fleur comme l'amour, et les premières larmes ont une limpidité qu'on ne retrouve plus, » le nom de Marie avait encore un charme magique, qui faisait battre le cœur de Lord Byron. Dans le poëme de Don Juan où la sensibilité se voile sous l'ironie, comme un ruisseau qui court sous le sable, Mlle Chaworth apparaît une dernière fois.

I have a passion for the name of " Mary,"
For once it was a magic sound to me,
And still it half calls up the realms of fairy,
Where I beheld what never was to be;
All feelings changed, but this was last to vary,
A spell from which even yet I'm not quite free :
But I grow sad, and let a tale grow cold,
Which must not be pathetically told[1].

1. (J'ai une passion pour le nom de « Marie; » c'était autrefois un son magique à mon oreille, et maintenant encore il évoque à demi dans ma pensée ces royaumes de féeries où je voyais ce qui ne devait jamais être; tous mes sentiments ont changé, mais celui-ci fut le dernier à varier; c'est un charme dont je me suis pas encore complètement affranchi. Mais voilà que je deviens triste et laisse refroidir une histoire qui ne doit pas être contée sur un ton pathétique : *Don Juan*, V, 4. — Il n'avait soupiré que pour trop de femmes; il n'en avait aimé qu'une. *Childe Harold.*)

La nature a pourvu à des chagrins pour tous les âges, mais il y a quelque chose de plus poignant encore dans les souffrances de la jeunesse, cet âge si faussement vanté, a dit Mme de Staël, cet âge de passions et de larmes Pour être moins sombres et désespérées, ses douleurs sont peut-être plus amères et plus déchirantes que celles de l'âge mûr et de la vieillesse. La jeunesse se noie dans ses chagrins; les flots du malheur lui passent par dessus la tête. Il y a dans le seul fait de l'inconnu de l'avenir une vague et obscure souffrance. Le monde et ses merveilles lui apparaît voilé par un nuage de pleurs. « Il y a des choses glorieuses dans le ciel et sur la terre, a dit Mrs Browning, mais pour cacher tout cela il suffit de deux larmes. » Il est vrai que la mélancolie de la jeunesse paraît plus tard puérile comparée aux douleurs plus profondes de l'âge mûr, mais n'est ce pas lui donner une triste consolation que de lui annoncer les douleurs plus grandes qui l'attendent au déclin de la vie? L'âge mûr domine ses chagrins de toute la force de la raison. Il souffre moins même avec de plus grandes peines, malgré le court avenir et le rivage sombre et glacé qui le termine. On l'a dit: la vieillesse comprend mieux les impressions de l'enfance que celles de la jeunesse, et les deux extrémités de la vie se rejoignent. Il y a toute une langue

mystérieuse, toute une musique vive et mélancolique que la voix des passions fait entendre à la jeunesse, dont l'enfance n'a pas encore le secret, et dont la vieillesse a perdu la clef. Aussi le bonheur, qui n'est après tout que la jouissance calme du moment présent, ne se rencontre-t-il guère qu'à ces deux époques de l'existence. La fable de Thèleme et Macare se réalise dans le cours de la vie, et la vieillesse trouve au coin de son feu le bonheur, que la jeunesse égarée par le mirage trompeur de l'imagination poursuit longtemps en vain d'illusions en illusions, et de déceptions en déceptions.

Remarquons ici, que les deux grands poëtes de notre siècle ont tous les deux débuté dans la vie par un amour malheureux. Mais le malheur de Lord Byron fut plus grand que celui de Goethe. L'amour de Goethe fut partagé; il ne souffrit que par les circonstances extérieures. Il écrivit les pages immortelles de Werther en combinant les souffrances de sa propre passion et le suicide d'un de ses amis; et dès lors son radieux génie, élevé au-dessus de la région des orages dans les sérénités olympiennes du panthéisme, contempla de haut la vie humaine. Lord Byron se vit dédaigné, ce qui pour une âme orgueilleuse et passionnée comme la sienne, était la plus cruelle souffrance. Jamais il ne retrouva son équili-

bre intérieur. Repoussé violemment de l'asile où il tendait, et comme dévoyé de son orbite, il fut une comète dans le ciel de la poésie, jusqu'au jour où, par une violente réaction de son énergique nature, il reprit les rênes de sa destinée, et se replaça à sa hauteur naturelle :

Self raised, and repossess his native seat[1].

Peu de temps avant qu'elle n'eût perdu la raison, Mrs Musters s'était séparée de ce mari indigne d'elle, et soit repentir, soit souvenir de cette affection qu'elle vint à regretter dans l'isolement de son cœur, elle fit demander une entrevue au jeune poëte, alors revenu de son voyage d'Orient. « Mais ma sœur, dit Lord Byron dans son journal, qui eut toujours plus d'influence sur moi que personne, me détourna très-vivement d'y consentir; car, me dit-elle, si vous y allez, vous en reviendrez amoureux; cela amènera des orages, des scènes, et cela fera un éclat. Enfin, elle parvint à me retenir, et je l'ai toujours regretté depuis[2]. »

1. Manfred.

2. Voici l'extrait d'une lettre de Lord Byron, écrite trois jours avant son départ d'Italie pour la Grèce. « Miss Chaworth avait deux ans de plus que moi. Elle a épousé un homme d'une famille respectable. Son mariage n'a pas été plus heureux que le mien. Toutefois sa conduite a été irréprochable. Mais leurs caractères ne sympathisaient pas. Il y avait plusieurs années que je ne l'avais vue quand

C'est ici que nous voyons pour la première fois dans la vie de Lord Byron apparaître sa sœur qui eut, comme il l'a dit, une si grande influence sur lui. Frappé cruellement au début de la vie, il n'avait malheureusement reçu ni de la nature ni de l'éducation cette forte disposition qui transforme le malheur en vertu. Dans sa douleur, à défaut des consolations affectueuses d'une mère qui lui avaient toujours manqué, il trouva du moins la tendresse délicate et passionnée d'une sœur. Il put confier cette indicible angoisse, il put verser dans le sein d'une sœur ces larmes amères que le premier déchirement du cœur arrache à la jeunesse, et que l'orgueil l'obligeait à refouler devant sa mère. Le frère et la sœur ne s'étaient pas connus pendant leur enfance. Plus tard même ils se voyaient rarement. « Des querelles de famille, dit Lord Byron, qui du reste ne parle qu'une fois et passagèrement de sa sœur dans son journal, nous avaient tenus longtemps éloignés l'un de l'autre. » Peut-être ces divisions, autant qu'on peut le

l'occasion s'en présenta. J'étais avec son consentement, sur le point de lui faire une visite, quand ma sœur, qui a toujours eu sur moi plus d'influence que personne, me conseilla de n'en rien faire; car, me dit-elle, si vous y allez, vous en reviendrez amoureux; il y aura une scène, une chose en amènera une autre, et cela fera un éclat. Je me rendis à ses raisons, et peu de temps après je me mariai.... avec quel bonheur, il est inutile de le dire! »

deviner, tenaient-elles à l'âpre jalousie de Mrs Byron, qui ne pouvait souffrir chez sa belle-fille Augusta le souvenir d'un passé qu'elle détestait chez son mari. Ces inimitiés se rencontrent souvent dans les familles. On sait que le capitaine Byron, avant d'épouser Mrs Byron, avait séduit et enlevé la marquise Carmarthen, et qu'Augusta Byron naquit de cette union malheureuse. Elle était de près de quatre ans plus âgée que son frère, et pouvait bien avoir dix-neuf ans quand il en avait quinze. Orpheline de père et de mère, elle avait été élevée à la campagne, dans la solitude, par sa grand'mère, la comtesse de Holderness[1].

On a souvent remarqué le rôle que jouent les mères et les sœurs dans la vie des grands hommes, ces génies du foyer domestique, dont la tendresse délicate et attentive adoucit pour eux les amertumes de la vie, et les reçoit lorsqu'ils reviennent au logis, « traînant l'aile et tirant le pied. » Peut-être la tendresse d'une sœur a-t-elle plus de charme et de douceur précisément parce qu'il ne s'y mêle aucun droit; et puis les frères prennent un certain

1. Lord Carlisle, qui se montra si froid pour Lord Byron, semble avoir eu plus d'égards pour sa sœur. La marquise Carmarthen était une plus grande dame que Mrs Byron, qui, bien que descendante des Stuarts, n'était cependant qu'une provinciale.

plaisir à voir leur image se réfléchir dans l'âme de leur sœur comme en un gracieux miroir. Rien de plus doux pour une sœur, que d'être l'étincelle qui allume par l'amour la flamme divine, et de dire à son jeune frère sous les ombrages de Newstead, comme la Lucile de M. de Chateaubriand sous les chênes de Combourg : tu devrais peindre cela. Augusta connut son frère à cette heure du matin où, le cœur plein d'illusions et de tendresse, il venait cependant de ressentir au contact des duretés de la vie, le premier chagrin qui produit dans de jeunes natures de si profondes révolutions morales. Orpheline et n'ayant, comme Lord Byron, jamais connu la douceur des liens de famille, elle se prit d'un vif enthousiasme pour son jeune frère sur lequel elle concentra toutes ses affections. Elle fut la première à deviner son génie, et le révéla à lui-même. Lord Byron, qui ne se soumettait facilement au joug d'aucun devoir, était cependant très-capable d'être dompté par l'affection, et surtout par l'affection d'une femme. Continuellement froissé dans sa cruelle douleur par la rudesse et l'indélicatesse de sa mère, il goûta pour la première fois la douceur de se voir consolé et compris. Sans être aussi belle que sa mère, la marquise Carmarthen, Augusta avait hérité d'elle ce don dangereux de captiver les cœurs, et ceux qui

l'ont connue en Angleterre m'ont vanté le charme de son commerce. Gracieuse et séduisante, elle se servit vis-à-vis de lui de cet art délicat que possèdent les femmes pour enlacer ce qu'elles aiment; elle paraît être la seule personne qui ait eu sur lui une réelle influence. L'admiration et la tendresse avec laquelle Lord Byron a toujours parlé de cette sœur, prouve que, malgré quelques refroidissements passagers, leur affection fut vraiment profonde et durable[1]. Il semble que dans les plus mauvais moments de sa vie le son de sa voix s'attendrît en parlant d'elle. Le soin qu'il prend de la consulter en chaque occasion témoigne de la haute opinion qu'il avait d'elle. Elle fut toujours pour lui la meilleure et la plus sensée des amies. C'est à elle qu'il dédie ses vers et envoie ses journaux de voyage; c'est elle qu'il consulte sans cesse; c'est à elle qu'il adresse, lors de son exil d'Angleterre, pour la remercier de l'appui qu'elle lui avait prêté dans cette crise suprême de sa vie, les vers les plus touchants qui aient peut-être été écrits dans aucune langue; enfin la dernière lettre qu'il

1. J'ai souvent entendu, dit Trelawney, Lord Byron parler légèrement des femmes, à l'exception de sa sœur, dont il ne parlait jamais qu'avec tendresse et respect. C'était la seule des relations qu'il eût laissées en Angleterre, pour laquelle il paraît avoir conservé une vive affection.

écrivit en Grèce, et qu'on trouva sur son bureau interrompue par la mort, était adressée à sa sœur Augusta.

On dirait que Lord Byron eut de bonne heure le pressentiment de sa célébrité future au soin avec lequel il notait dans ses journaux la date des moindres circonstances de sa vie, comme s'il eût cru que la postérité dût y prendre intérêt. La date de son entrée à Harrow, le nom de ses camarades dans la classe du docteur Drury, de ceux qui ont été moniteurs, tout est noté avec le plus grand soin. Sur un livre intitulé : *Scriptores græci*, on trouve ces mots écrits de sa main à la première feuille : « George Byron, mercredi, 26 juin 1805, à trois heures trois quarts de l'après-midi, troisième classe, Calvert moniteur, Tom Wildman à ma gauche, et Long à ma droite. *Harrow on the hill;* et au bas de la même page cinq années plus tard :

> Eheu fugaces, Posthume, Posthume
> Labuntur anni.

« 9 janvier 1809. Des quatre personnes dont les noms sont écrits ici l'une est morte, l'autre est dans un lointain pays; tous sont séparés; il n'y a pas cinq ans que nous étions assis ensemble à l'école, et il n'y en a pas un qui ait vingt et un ans. »

Il passa les vacances de 1804 avec sa mère à Southwell. Sa mère ayant abandonné Nottingham avait loué à Southwell une maison qu'on appelait Burgage manor. Au dire du propriétaire de la maison, le jeune lord se précipita sur sa bibliothèque qui était assez considérable et l'eut bientôt dévorée. Parmi les livres qu'il lut à cette époque, il en est un qui lui plut particulièrement, la vie de lord Herbert de Cherbury. Sa mère le plaça pendant quelque temps chez un abbé, l'abbé de Rouffigny, afin qu'il y apprît à parler français. Mais le jeune lord, dit l'abbé, passait tout son temps à boxer, à faire des armes. Il troublait de ses tumultueux plaisirs la demeure du pauvre abbé, sans se donner aucune peine pour apprendre le français. Aussi, bien qu'il arrivât à le lire facilement, ne sut-il jamais bien le parler et ce fut une des raisons qui le déterminèrent à ne jamais venir en France. On voyait alors apparaître dans ces sociétés mêlées une grosse femme d'une apparence assez vulgaire accompagnée d'un jeune homme dont la tournure et l'expression éminemment distinguées contrastaient singulièrement avec celles de sa mère. Malgré sa sauvagerie il consentit à se faire présenter dans le cercle intime de plusieurs familles aimables et intelligentes, au nombre desquelles il faut compter les Pigot, les Leacroft et les Hanson. Il passait pour

aimable quoique timide et fier à l'excès. On remarquait déjà dans sa conversation habituellement ironique un certain penchant à la satire; il saisissait promptement les côtés faibles et les ridicules de ceux avec qui il entrait en relation. La jeune société qu'il fréquentait s'amusait à jouer la comédie. Il se laissa engager dans la troupe qui charmait ses loisirs par ces divertissements tragi-comiques. On le chargeait d'ordinaire de composer le prologue de ces pièces qui se jouaient chez M. Leacroft, dont le salon était transformé en théâtre. On voit par divers billets datés de cette époque qu'il était l'âme de ce petit monde. Il avait du goût pour ces amusements du théâtre et y réussissait fort bien. La beauté de sa figure et le son de sa voix aidaient à son talent de déclamation qui lui avait déjà valu des succès à Harrow, où dit-il, on me croyait un nouveau Garrick. Il réussissait aussi bien dans les rôles comiques que dans les rôles tragiques. On peut en juger par cette note de sa main. « Dans ma jeunesse, j'étais renommé comme très-bon acteur. Outre mes débuts à Harrow, qui furent brillants, je jouai trois soirs de suite, en 1806, avec beaucoup de succès, sur le théâtre de société de Southwell, le rôle de Penruddock, dans la *Roue de fortune*, et celui de Fristram Fickle dans la farce d'Allingham, intitulée : *la Girouette*. Le prolo-

gue de circonstance était aussi de ma composition. Les autres acteurs étaient de jeunes dames et de jeunes gentilshommes du voisinage, et le tout produisit le plus grand effet sur notre jeune auditoire[1]. »

Dans la famille des Pigot, il forma quelques liaisons, et une des premières lettres que l'on ait de lui, d'une écriture d'enfant irrégulière, est adressée à Mlle Pigot. Il était avec elle dans ces relations mêlées de coquetterie et de plaisanterie telles qu'il s'en forme souvent entre des jeunes gens et des jeunes filles de quinze à seize ans. Il la remercie d'un dessin qu'elle lui a envoyé, d'une bourse qu'elle brode pour lui, etc. Quand je vous reverrai, lui dit-il, vous me chanterez ma ballade favorite, *The maid of Lodi*[2]. Lord Byron, en fait de musique, n'aima jamais que les ballades, les airs nationaux et quelques airs d'opéra. Ce fut dans la famille des Pigot qu'il fit connaissance avec le révérend John Becher, qui devint pour lui un véritable ami et fut plus tard un criti-

1. On montre encore à Southwell une affiche de spectacle du 8 août 1804, sur laquelle le spectacle est annoncé comme demandé par Mrs et Lord Byron.

2. Lord Byron écrivait souvent à cette époque à ses amis de Harrow, lord Clare, lord Powerscourt, le duc de Dorset, Robert Peel; mais comme on ne se doutait guère alors de l'intérêt qu'elles pourraient avoir un jour pour la postérité, ces lettres d'enfant furent détruites par les correspondants.

que judicieux de ses premiers essais. Ses talents et la vivacité de sa conversation le faisaient déjà remarquer lorsqu'il daignait sortir de sa sauvage réserve.

« La première fois que je le vis, dit un de ses amis, ce fut à une soirée chez sa mère. Il était si timide (*shy*) que sa mère fut obligée de le faire demander trois fois, avant qu'il consentît à descendre et à se joindre à la jeune société. Le lendemain sa mère l'amena chez nous, et il fut aussi réservé, aussi cérémonieux que la veille. La conversation s'engagea sur Cheltenham, ses amusements, les pièces qu'on y représentait, et je dis que j'avais vu le rôle de Gabriel Lackbrain très-bien joué. Comme sa mère se levait pour se retirer, il la suivait faisant un profond salut, lorsque par allusion à la pièce, je lui dis : « *Good by, Gaby* ». Aussitôt ses yeux brillèrent, sa bouche si gracieuse s'éclaira d'un sourire, et sa mère lui disant : Venez, George; êtes-vous prêt? — Non, elle pouvait s'en aller seule, il voulait rester et causer un peu. A partir de ce jour, il revint tous les soirs, et se montra aussi à l'aise et aussi aimable que s'il était chez lui.

A cette époque de transition entre l'enfance et la jeunesse, époque toujours orageuse et difficile, son caractère commençait à se heurter contre celui de sa mère, violents tous les deux, et tous les deux incapables de se gouverner. Voici le portrait qu'il trace

de lui-même à cette époque de sa vie. « Sous tout autre rapport, je ne différais pas des autres enfants de mon âge, n'étant ni grand ni petit, ni sot, ni spirituel, mais assez éveillé, excepté dans mes humeurs sombres; alors j'étais toujours un démon. Mon caractère, en apparence du moins.... s'est certainement amélioré plus tard; mais je frémis.... je regretterai jusqu'à ma dernière heure les suites de ce caractère combiné avec mes passions. Un événement — n'importe — il en est d'autres auxquels il n'est pas beaucoup plus sage de penser, et pourtant je leur donne la préférence, — mais je déteste de m'arrêter sur ces incidents. J'ai appris aujourd'hui à mieux gouverner mon caractère; il éclate rarement, et quand il éclate, il n'est jamais redoutable. C'est quand je suis silencieux et que je sens mon front et mes joues pâlir que je ne puis me dominer et alors..... »

On comprend qu'entre un naturel de cette trempe et l'ouragan perpétuel où vivait Mrs Byron, le choc dut de temps en temps être formidable. Il est facile de deviner ce que devaient être ces tristes tête-à-tête entre cette mère et ce fils si peu sympathiques l'un à l'autre ; les emportements de Mrs Byron, ses façons violentes et vulgaires froissaient la nature nerveuse et délicate de son fils, à qui la rudesse chez

les femmes était instinctivement antipathique; d'un autre côté, ses mordantes réparties irritaient de plus en plus sa mère, qui éclatait en injures et en reproches. Il se taisait et ne répondait que par un profond salut, parfois il pâlissait et sortait de la chambre. Ils ne se rencontraient qu'à l'heure des repas, qui se passaient souvent dans un profond silence. Un soir, après une scène des plus violentes entre le jeune homme et sa mère, ils allèrent tous les deux, chez l'apothicaire pour s'informer, la mère du fils et le fils de la mère, s'ils n'étaient pas venus acheter du poison, et pour le prévenir, chacun de son côté, de ne pas en donner à l'autre s'ils venaient à en demander; tant ils craignaient de s'être blessés jusqu'au désespoir !

Le plus souvent cependant le jeune Lord provoquait sa mère par son sang-froid, et au lieu de repousser la violence par la violence, il gardait un imperturbable et dédaigneux silence. Alors, Mrs Byron se portait aux dernières extrémités; elle en venait à jeter à la tête de son fils les objets qui tombaient sous sa main, jusqu'aux pelles et aux pincettes. Il n'avait de refuge que dans la fuite. Un jour, entre autres, à Southwell, un de ces instruments ayant failli l'atteindre à la tête, et le tuer sur le coup, il s'enfuit non-seulement de la chambre, mais de la maison,

chercha un refuge chez ses amis les Pigot, et de là s'enfuit jusqu'à Londres. Il paraît que tous ceux qui assistaient à ces scènes donnaient raison à Lord Byron, et mettaient tous les torts du côté de sa mère. Cependant, comme on pourra en juger par les lettres suivantes, il a du moins le tort de parler de cette mère insensée, mais qui cependant l'aimait, en termes très-peu respectueux. Il raille impitoyablement sa colère et sa douleur.

« Londres, 9 août 1806.

« Mon cher Pigot, mille remerciements pour votre amusant récit des dernières prouesses de mon aimable Alecto, qui commence à sentir les effets de sa folie. Je viens de recevoir d'elle une lettre de repentir à laquelle, de crainte d'être poursuivi, j'ai fait une réponse modérée avec une espèce de promesse d'être de retour dans une quinzaine, qu'entre nous, je ne compte pas tenir. Ses doux gazouillements doivent avoir charmé les auditeurs, attendu que ses notes les plus élevées sont particulièrement harmonieuses, et seraient surtout agréables à entendre par une calme soirée de clair de lune. Si j'avais été présent comme spectateur, rien ne m'eût amusé davantage, mais figurer sur la scène comme personnage

du drame, saint Dominique me préserve de pareille fête! Sérieusement votre mère m'a rendu un grand service, et vous, ainsi que le reste de votre famille, méritez mes plus vifs remerciements pour m'avoir aidé à fuir la furiosa Mrs Byron.

« Oh! que n'ai-je la plume de l'Arioste pour raconter en style épique les fureurs de cette mémorable soirée! ou plutôt, laissez-moi invoquer l'ombre du Dante, et lui demander des inspirations, car l'auteur seul de l'Enfer peut convenablement présider à une telle entreprise. Essayons si le pinceau pourra rendre ce que la plume ne saurait exprimer. Quel groupe! La principe figure, Mrs B.; vous, bourrant vos oreilles de coton, le seul antidote contre une surdité complète; Mrs** essayant en vain de calmer la rage de la lionne à laquelle on vient d'enlever son lionceau: et enfin Élisabeth et Wousky, ô merveille! toutes deux muettes d'étonnement, et formant l'arrière garde. Comment S. B. a-t-il reçu cette nouvelle? Que de plaisanteries il a dû faire sur une si facétieuse histoire! Informez-moi de tout cela dans votre réponse, et des excuses que vous avez faites à A. Vous êtes probablement déjà las de déchiffrer cette lettre hiéroglyphique, et prêt à vous récrier avec Tony Lumpkin[1]

1. Personnage de la comédie intitulée : *She stoops to conquer.*

que « cette main damnée court sans frein de haut en bas. » Tout Southwell doit être dans l'étonnement..... Je resterai ici au moins huit ou dix jours ; avant mon départ je vous enverrai mon adresse ; que sera-t-elle? C'est ce que je n'ai point encore décidé ; il fant dans tous les cas que Mrs Byron l'ignore. Vous pouvez lui présenter mes compliments et lui dire que toute tentative de poursuite serait inutile, attendu que j'ai pris des mesures pour battre en retraite vers Portsmouth, à la première nouvelle de son départ de Southwell. Ajoutez que je viens de me rendre à la maison de campagne d'un ami, dans l'intention d'y passer une quinzaine. Maintenant que j'ai barbouillé, je ne puis dire écrit, cette lettre qui en vaut deux, j'attends en retour un énorme paquet. Sans doute les dames de Southwell condamnent le pernicieux exemple que je viens de donner et tremblent que leurs poupons ne désobéissent à leurs ordres, et n'abandonnent leurs mamans au premier sujet de plainte. Adieu. Au commencement de vos lettres mettez désormais la « seigneurie » de côté et remplacez la par « Byron ». Croyez-moi votre, etc... »

Sa mère désolée courait après lui comme une lionne furieuse à qui on a enlevé ses petits.

« Londres, 10 août 1806.

« Ma chère Brigitte, comme j'ai déjà fatigué votre frère de plus d'écriture qu'il ne prendra plaisir à en déchiffrer, c'est vous que je charge aujourd'hui de l'emploi difficile de lire cette seconde épître. Vous verrez par ma première qu'aucune crainte de l'arrivée de Mrs B. ne me troublait au moment où je l'écrivais ; il n'en est pas de même à présent, depuis que la vue d'un billet de l'*illustre cause de ma fuite soudaine* a chassé les couleurs vermeilles de mes joues, et y a ramené la pâleur et les soucis. Cette première explosion pour annoncer sa venue (que le ciel confonde son activité) est moins terrifiante que vous ne l'auriez attendu du caractère volcanique de sa seigneurie, et finit par l'agréable assurance que les fatigues d'un voyage suspendent pour l'instant toute hostilité ; ce dont soient bénis le sol raboteux et les quadrupèdes rétifs des grandes routes de Sa Majesté. N'ayant pas la moindre envie d'être traqué de proche en proche, je me ferai un mérite de la nécessité, et puisque comme Macbeth « ils m'ont lié au poteau, et que la fuite est impossible, » j'imiterai ce valeureux tyran, et semblable à l'ours féroce, je combattrai dans l'arène. Je puis, à cette heure, engager l'affaire

avec moins de désavantage, ayant attiré l'ennemi hors de ses retranchements, au risque de me faire casser la tête comme le modèle auquel je me suis comparé. Quoi qu'il en soit, « frappe Macduff, et damné soit celui qui le premier criera : Arrête, c'est assez. »

« Je resterai en ville au moins une semaine, et espère avoir de vos nouvelles avant ce terme.... *addio!* maintenant faisons face à l'hydre. Votre, etc. »

A M. PIGOT.

« Piccadilly, 16 août 1806.

Je ne puis dire avec César *Veni, Vedi, Vici;* cependant la partie la plus importante de ce récit laconique peut s'appliquer à ma situation; car bien que Mrs Byron ait pris la peine de venir et de voir, votre humble serviteur est demeuré vainqueur. Après un engagement obstiné de quelques heures, pendant lequel nous avons beaucoup souffert de la vivacité du feu de l'ennemi, il s'est enfin retiré en désordre, abandonnant sur le champ de bataille l'artillerie, ses bagages et quelques prisonniers. Cette défaite décide du sort de la campagne actuelle. En termes plus intelligibles, Mrs Byron part à l'instant; moi, je vais

me diriger, avec tous mes lauriers, vers Worthing, sur la côte de Sussex, où vous adresserez votre réponse poste restante....Mon séjour à Worthing n'excédera pas trois semaines, et peut être me reverrez-vous à Southwell vers le milieu de septembre....

Au mois d'octobre 1805 (il avait alors dix-sept ans), Lord Byron entra à l'Université de Cambridge, et il dut éprouver quelque soulagement à se séparer pour un temps de sa mère. Cependant il regrettait Harrow, ses amis d'enfance, la liberté de ses ébats à l'ombre des grands arbres, sur la pelouse, où la Tamise roule ses flots argentés à travers un voile bleuâtre. Il prit dès les premiers jours l'Université de Cambridge, et Trinity collége, où il était entré, en déplaisance. « Quand j'entrai, dit Lord Byron au collége de la Trinité, à Cambridge, en 1805, à dix-sept ans et demi, j'étais dans une disposition d'esprit insupportable à moi-même et aux autres. J'étais malheureux de quitter Harrow, malheureux d'aller à Cambridge au lieu d'aller à Oxford, malheureux par suite de circonstances domestiques de différents genres, et par conséquent aussi insociable qu'un loup qu'on a enlevé du milieu de sa bande. D'abord, j'avais tant de chagrin de laisser Harrow, que, bien que l'époque fût arrivée, j'en perdis le repos pendant le dernier quartier, et passai les nuits

à compter les jours qui me restaient. J'avais détesté Harrow, mais depuis un an et demi je l'aimais. Enfin, j'étais si complétement seul dans ce nouveau monde que mon courage était à moitié brisé. Mes compagnons n'étaient pas insociables, au contraire, ils étaient bienveillants, hospitaliers, distingués comme rang et comme fortune, et d'une gaîté qui surpassait de beaucoup la mienne. Je me mêlais avec eux, nous dînions et nous soupions ensemble, etc.; mais, malgré tout, une des sensations les plus douloureuses et les plus pénibles de ma vie, fut de sentir que je n'étais plus un enfant. »

Ce fut malgré lui, et par obéissance à son tuteur, lord Carlisle, que Lord Byron entra à Cambridge. Il aurait, dit-il, préféré Oxford, et on comprend que cette ville originale, avec ses sombres colléges aux arceaux gothiques, qui font revivre à nos yeux le moyen âge et les luttes d'Abélard et de Guillaume de Champeaux, ait pu séduire sa poétique imagination. Le pays aux alentours de Cambridge est plat et sans caractère. De loin, on aperçoit la savante ville dont les antiques colléges laissent voir quelques créneaux, quelques fenêtres ogivales voilées de lierre, quelques flèches brillant à travers les arbres qui les entourent. Trinity collége, où demeura Lord Byron est, situé

sur les bords de la Cam, qui arrose de la fraîcheur de ses eaux la fraîcheur de ses rives verdoyantes. Là, à l'ombre de ces églises, sous les arceaux de ces cloîtres, sur le gazon de ces jardins circule en toques et en robes noires cette jeunesse aristocratique et lettrée, l'espoir de l'Angleterre. J'ai visité l'intérieur de Trinity collége ; l'aspect en est royal. La grande cour est encadrée d'une galerie dont les fines colonnettes rappellent le Campo santo, et au milieu de cette cour une fontaine en pierre sculptée, d'une eau toujours jaillissante, entretient au milieu des fleurs un doux murmure et une fraîcheur éternelle. Vues du dehors, les deux chambres où demeura Lord Byron, au premier étage, m'ont paru grandes. Le jardin de Trinity collége enserre la petite rivière de la Cam, sillonnée en tous sens par des bateaux et divisée en plusieurs branches qui forment de petites îles ombragées de grands arbres.

Lord Byron ne fut pas longtemps cependant sans former de nouveaux attachements, qui prirent aussitôt de part et d'autre une teinte romanesque. Il avait ce don dangereux, propre aux natures supérieures, de séduire tout ce qui s'approchait de lui, et d'inspirer un dévouement passionné, auquel il répondait par une protection tendre mais un peu hau-

taine. Les relations à égalité étaient difficiles avec lui. Il aimait à dominer et à protéger. A Cambridge, ce fut un jeune homme, nommé Eddleston, moins âgé que lui de quelques années, qui devint l'ami intime de Lord Byron. Il l'entendit pour la première fois chanter dans la chapelle du collége et fut frappé de sa belle voix. Le caractère de ce jeune homme l'intéressa si vivement qu'il en fit en peu de temps son ami, et son imagination romanesque se plaisait à ces affections qui confondent les rangs et rapprochent les distances. Lord Byron passait toutes les soirées dans sa chambre à l'entendre chanter et jouer de la flûte. C'est à Eddleston qu'il adressa les vers intitulés : *la Cornaline*, qui se lisent dans le recueil de ses poésies de jeunesse[1].

Lord Byron retrouva aussi à Cambridge quelques-uns de ses amis de Harrow. Voici en quels termes il parle dans son journal de la relation qu'il eut avec Édouard Noël Long, lieutenant aux gardes, relation

1. Some, who can sneer at friendship's ties
Have for my weakness oft reproved me;
Yet still the simple gift I prize,
For I am sure the giver loved me.

(Ceux qui se raillent de l'amitié m'ont souvent reproché ma faiblesse; cependant je mets du prix à ce simple don, car je suis sûr que celui qui le fit m'aimait.)

— Il s'agissait, comme on le devine, d'une cornaline dont Eddleston lui avait fait don.

qui paraît aussi avoir été tendre et durable. « Que mes pensées prennent parfois un tour étrange ! La lecture de l'invocation de Milton à « Sabrina la belle[1] » m'a tout à coup reporté, je ne sais ni comment ni pourquoi, aux jours peut-être les plus heureux de ma vie, si j'en excepte pourtant, çà et là, un jour de congé de Harrow, pendant les deux derniers étés que j'y passai : je me suis retrouvé à Cambridge avec Édouard Noël Long, qui entra ensuite dans les gardes, et qui, après avoir honorablement servi dans l'expédition de Copenhague, périt au commencement de 1809 en passant à Lisbonne avec son régiment dans le vaisseau de transport le *Saint-Georges*, qui fut heurté la nuit par un autre transport, et qui sombra. »

» Nous étions habiles nageurs et rivaux d'adresse; grands amateurs d'équitation, de lecture et de causerie. Nous avions été ensemble à Harrow; mais là, son caractère était moins turbulent que le mien; car tandis que j'étais toujours à jouer au cricket, ou à me battre et faire du tapage, il était calme et poli. A Cambridge, mon humeur s'adoucit, ou la sienne se fit plus rude, car nous devînmes fort grands amis. C'était un de ces êtres aimables et bons que le monde

1. Nymphe qui figure dans le *Divertissement de Comus*, écrit en 1634 par Milton.

ne possède pas longtemps. La description du rône de Sabrina, de sa « couche pavée de corail » me rappelle nos exploits de plongeurs, quoique l'eau de la Cam ne soit pas des plus limpides. Nous ne passâmes que l'été ensemble ; Long entra dans les gardes, pendant l'année où je visitai Nottingham à ma sortie de Trinity collége. Son amitié, et une passion violente, quoique pure, que j'avais à la même époque, font tout le roman du temps le plus romanesque de ma vie.

» Je me souviens qu'au printemps de 1809, H. me railla de la douleur que me causait la mort de Long; il s'amusa à faire des épigrammes sur son nom, qui prêtait à de mauvais jeux de mots, long, court, etc., mais trois ans après il eut tout lieu de s'en repentir, lorsque notre ami commun, qui était surtout le sien, Charles Matthews se noya aussi, et qu'il fut à son tour profondément affecté de ce malheur. Je ne pris point ma revanche, et ne lui fis ni calembours ni épigrammes, car je faisais moi-même trop de cas de Matthews pour en user ainsi; et quand il en eût été autrement, j'aurais respecté sa douleur. »

Ce fut quinze ans après, pendant son séjour à Ravenne, que Lord Byron, se reportant aux jours de sa jeunesse, écrivait ces souvenirs dans son journal. Il

était à moitié engagé dans une conspiration qui pouvait mettre sa vie en danger, les armes des conspirateurs étant déposées dans sa maison. Il reçut la visite d'un Anglais, M. Wathen, qu'il avait connu dans sa jeunesse. Oubliant tout à fait les circonstances où il se trouvait, emporté par le torrent de ses souvenirs, il se mit à lui parler de Harrow et de ses amis d'enfance ; quand M. Wathen lui dit qu'il avait connu Long, Lord Byron chercha à le retenir, et le traita avec une tendresse toute particulière, jusqu'au moment où, continuant à parler de Long et de ses aimables qualités, ses yeux se remplirent de larmes.

Cependant il s'ennuyait à Cambridge; l'ardeur d'étude qui l'animait à Harrow l'avait tout à fait abandonné. Il y travaillait peu et mal; il n'obtint pas même un degré. De bonne heure il eut une grande irrégularité dans l'emploi de ses heures, habitude qu'il tenait, à ce qu'il paraît, de sa mère. Il faisait du jour la nuit, et de la nuit le jour. Il travaillait pendant la nuit et ne se levait guère avant midi. Ce fut en vain que ses professeurs essayèrent de l'obliger à modifier ses habitudes, qui nuisaient nécessairement à la régularité de ses études. Les exercices du corps occupaient, à Cambridge comme à Harrow, une grande partie de son temps. Ce n'était pas assez de nager, de boxer, de faire des armes, de monter à

cheval, de naviguer sur la Cam, tirer au pistolet, en se proposant les buts les plus difficiles, était alors une de ses grandes passions. Il portait toujours des pistolets chargés sur lui. Un jour, en tirant dans le jardin il faillit blesser une jeune dame, qui entendit la balle siffler à son oreille et fut naturellement très-effrayée. Le lendemain pour expier sa faute, il lui envoya une pièce de vers qui se lit dans le recueil de ses premières poésies. Entre autres bizarreries, il élevait dans sa chambre un jeune ours qu'il dressait, disait-il, pour en faire un jour un fellow de l'Université de Cambridge. Sa position sociale le mettait à la tête des jeunes gens de son âge, plutôt encore par son titre que par sa fortune, peu considérable pour son rang et surtout très-embarrassée. Les anciennes mœurs aristocratiques de l'Angleterre et jusqu'aux coutumes du moyen âge se sont encore conservées dans les Universités anglaises. Les nobles y sont autrement vêtus que les bourgeois; ils ont une place à part à l'église et mangent à des tables séparées. Ce fut là que Lord Byron découvrit pour la première fois le culte qu'on rendait à l'argent et aux titres dans sa personne; là commença son mépris pour les hommes. Il passait son temps à se moquer de ses professeurs, de leur routine, de leur système d'éducation, de leurs façons tranchantes et dogmati-

ques qui dissimulaient mal la pauvreté de leur esprit et le vide de leur science. Il se raillait tour à tour du pédantisme des professeurs, de la nullité des élèves et fit sur une distribution de prix à Cambridge des vers satiriques qui circulèrent parmi les jeunes gens de l'Université, et où il trouva moyen de blesser à la fois ses supérieurs et ses égaux[1].

Grâce à la liberté que laisse aux jeunes seigneurs anglais la vie de l'Université, Lord Byron passait la moitié de son temps à Londres, où il menait avec les jeunes gens de son âge une vie de dissipation et de plaisirs.

Ce fut aussi à cette époque qu'il commença, pour se désennuyer, à composer la plupart des pièces de vers qui parurent dans son premier recueil, et que le désir lui vint de les livrer à la publicité. Cependant l'idée de devenir un jour poëte n'était pas encore entrée dans son esprit. Il aimait la gloire, il la pressentait pour lui-même par instants sous cette vague et flottante image qu'elle affecte parfois dans les songes confus de la jeunesse. Quand il songeait à la postérité, il rêvait, dit-il, la vie de Fox ou la mort de Chatham. Il aurait plutôt rêvé la gloire des orateurs

1. Voyez dans les *Hours of Idleness: Thoughts suggested by a college examination.* — Milton ne semble pas avoir mieux aimé que Lord Byron la Cam et ses roseaux.

et des guerriers que celles des poëtes. Ses goûts le portaient à la vie d'action plus qu'à la vie méditative. « Je monterai à mes frais un régiment de cavalerie, disait-il souvent, mes hommes seront vêtus de noir et montés sur des chevaux noirs; on les appellera « Byron's Blacks, » et vous entendrez parler d'eux. » Là encore, sous cette forme, se révélait son imagination poétique. Un ami qui l'eût bien observé lui aurait dit cependant qu'il se trompait sur lui-même. Il en est de la vocation poétique comme de la vocation religieuse; elle a certains caractères qui lui sont propres et ne se laissent pas méconnaître. Lord Byron eut dès son plus jeune âge l'instinct de traduire en vers les sentiments qui l'agitaient. On a souvent comparé Lord Byron à Alfieri. En effet quand on lit les Mémoires d'Alfieri on est frappé des traits de ressemblance entre le jeune seigneur italien et le jeune lord anglais. Cette même éducation négligée et dure, cet isolement à l'entrée dans la vie, ce génie qui s'ignore lui-même, ce mélange d'impétuosité et d'indolence, ces passions fougueuses qui les agitent à leur insu, cette haine de la tyrannie, cette hauteur aristocratique unie à des opinions libérales ou républicaines, il n'est pas jusqu'à ce goût des exercices du corps qui ne rappelle au lecteur des Mémoires d'Alfieri la triste et ardente jeunesse du

chantre de *Childe Harold*. A dix-neuf ans il quittait l'Université de Cambridge sans avoir pris un degré et ayant blessé ses camarades comme ses maîtres par ses moqueries et ses dédains[1]. Mais il est temps de voir sous quels auspices Lord Byron allait bientôt débuter sur la scène du monde.

Ce n'est pas un des moindres contrastes de l'Angleterre, ce pays des contrastes et des inconséquences, que d'apparaître tour à tour la plus poétique et la plus anti-poétique des nations. Rien de moins poétique que son climat, son ciel terne et bas, son atmosphère obscurcie par la vapeur et la fumée, où l'on souffre par tous les sens. Rien de plus poétique que sa littérature, la première peut-être de l'Europe par la variété et l'originalité de son génie, rien surtout de plus poétique que sa langue, riche, élégante, harmonieuse, voile diaphane des nuances infinies du sentiment et de la pensée. La nature s'y réfléchit vague et délicate comme

1. J'ai vu en Angleterre une traduction en anglais faite par lui d'un ouvrage philosophique de Condorcet, et un volume de Catulle qui lui avait appartenu pendant son séjour à Cambridge; sur la première page il avait écrit ces deux vers :

O love, thou art the very god of evil,
But after all we cannot call thee devil.

Ces deux livres appartiennent aujourd'hui à lord Houghton.

dans le miroir mobile de l'onde. Je ne sais si l'on arriverait à mieux connaître une nation en étudiant sa littérature ou son histoire. Rien ne serait plus facile au premier abord que de contester cette thèse : la littérature est l'expression de la société. Ce qui est certain du moins c'est que si elles se pénètrent incessament l'une l'autre, elles ne se ressemblent guère. Quoi de moins semblable en effet aux tragédies de Racine, au *Télémaque*, aux sermons de Bossuet que les révélations de Saint-Simon? Quoi de moins semblable à notre société aux mœurs douces, effacées, sans austérité comme sans passions, que la littérature extravagante et dévergondée de nos trente dernières années? Quelques paradoxes hardis et brûlants à la surface recouvrent un fond de scepticisme prudent. La littérature est souvent, au contraire, la réaction et la contradiction de la société comme les enfants le sont parfois de leurs parents. La contradiction n'est cependant qu'apparente, et de même que les enfants finissent tôt ou tard par retomber dans les traces de leurs parents, la littérature, après avoir quelque temps lutté contre le mouvement social, finit un jour par le refléter. S'il fallait choisir, je crois que l'on jugerait encore mieux un peuple par sa littérature que par son histoire. C'est son génie, c'est son âme qui parle par la voix de ses poëtes. Des

circonstances extérieures, fortuites, indépendantes de lui ont pu agir sur son histoire. Le poëte comme la société doit être plutôt jugé par ses œuvres que par sa vie. A ce titre, Lord Byron appartient à l'Angleterre, bien que cette mère ingrate et ce fils rebelle se soient souvent reniés et attaqués l'un l'autre. Mais ce n'est assurément pas la société anglaise que l'on pourrait étudier à travers Lord Byron, tour à tour l'idole, l'ennemi, le vaincu et le juge sévère de cette société, trop passionné pour être impartial dans ses tableaux.

Les deux ères glorieuses de l'histoire d'Angleterre s'éclairent des grands noms de Shakespeare et de Byron. De Spencer à Milton, du règne d'Élisabeth au règne de Charles Ier, de Burns à Walter Scott la lumière de leur génie brille entre les constellations qui les entourent. Dans l'intervalle, la littérature anglaise, à l'exception de Dryden et sans en excepter Pope et Addison, n'est qu'une littérature de reflet. Son inspiration lui vient de la France. Elle oscille entre Voiture et Boileau. C'est un paysan d'Écosse et un grand poëte, Robert Burns, qui a l'honneur d'ouvrir à son insu une nouvelle ère poétique au milieu du siècle dernier. Tout naturellement, et par un effet de sa bienheureuse ignorance, il brisa les conventions d'école, les règles factices, et retourna

à la simple expression de la nature. Burns sentit son génie poétique s'éveiller au refrain populaire des vieilles ballades. Dans son naïf dialecte écossais soupire par moments la douceur, l'harmonie et le pathétique des vers de Virgile[1]. On pourrait le comparer à notre Jasmin, mais il y a chez Burns bien plus de vérité et de profondeur. Tout est fraîcheur et naïveté dans son langage humble et rustique. « L'ignorance abrita la fleur de son génie. Il chante la nature agreste qu'il a sous les yeux, les sentiments qu'il a dans le cœur, les souffrances des animaux, éternelles victimes de l'homme, ses chagrins si nombreux, ses amours plus nombreux encore[2]. » Robert Burns fit palpiter le cœur du peuple dans ses vers ; il montra que l'esprit divin de la poésie souffle où il veut, et n'est pas le privilége des hommes de salon et des hommes de lettres. Rien de plus misérable que sa vie. Usé par la pauvreté et le chagrin, il était comme Lord Byron destiné à une fin prématurée. Ce ne fut pas là leur seule ressemblance. Quelle que fût la diversité de leur condition en ce monde, dont leur talent dut naturellement se ressentir, et l'inégale grandeur de leur génie, ils eurent entre

1. *Tantum non Virgilium vidi,* disait Walter Scott après une entrevue avec Burns.

2. Taine, *Histoire de la littérature anglaise.*

eux ce trait commun de chercher l'idéal dans la réalité. Et cependant, l'on ne trouve pas dans la poésie de Burns, si mélancolique qu'elle soit parfois, l'âpreté douloureuse qui prête aux vers de Crabbe une si singulière énergie. *Nature's sternest painter*[1], Crabbe promène son regard au sein des plus sombres réalités de la vie et les dévoile impitoyablement dans un vers triste et vigoureux dont le relief accuse une sagacité un peu dure. « Il ne craint pas de peindre l'homme sous les haillons du pauvre dans ces lieux où la misère engendre des passions et des douleurs inconnues Il étale devant vous, dans des tableaux qui font frissonner, la laideur du vice, les tourments du froid et de la faim, l'agonie des misérables[2]. » Parfois, la flamme passagère d'une passion touchante vient éclairer ses inexorables peintures. Puis survient Cowper, le peintre mélancolique et satirique des travers de l'humanité, dont les sombres croyances prêtent, par je ne sais quel contraste, quelque chose de plus touchant à la tendresse un peu maladive de son âme. On dirait d'une pâle rose de Bengale croissant en dépit des frimas et des rigueurs de l'hiver. A cette époque de floraison poétique on voit surgir, comme les jeunes pousses de ver-

1 Lord Byron le désignait ainsi.
2. Taine, *Histoire de la littérature anglaise.*

dure au premier souffle du printemps, tout un essaim d'écrivains et de poëtes, lyriques et descriptifs pour la plupart, Wordsworth, Coleridge, Lamb, Rogers, Southey, Montgomery, Henri Kirkewhite, Bowles, Barry Cornwall, Campbell. Contentons-nous de les nommer sans prétendre à les analyser et à les classer suivant leurs mérites, Toute cette école un peu maniérée avec de grandes prétentions à la simplicité et aû naturel, tombant souvent dans le bas sans atteindre toujours le vrai auquel elle vise, reçut le nom d'école des Lakistes; ses poëtes étaient presque tous dispersés sur les collines qui dominent les lacs de l'Écosse. Retirés à la campagne, au bord de lacs paisibles, ils cherchaient à ramener la poésie anglaise au naturel et à la liberté du siècle d'Élisabeth. Les noms de Wordsworth, de Coleridge de Rogers et de Southey ont seuls survécu à ces célébrités éphémères. Coleridge me semble un esprit allemand égaré en Angleterre. Diffus, assailli de cent points de vue divers, on croit voir en le lisant étinceler mille lueurs à travers la brume. Il s'était fait connaître par quelques fragments de métaphysique rêveuse, où se déployait à l'aise sa puissante imagination. « Coleridge, disait Lord Byron, est de l'étoffe dont se tissent les rêves. S'il ne s'était pas embrouillé l'esprit dans la philosophie allemande, il serait un grand

poëte. » *Cain*, *Manfred* et *Heaven and Earth* devaient plus tard s'élever en jugement contre ce jugement de Lord Byron. Hazlitt disait que le génie de M. Coleridge lui apparaissait comme un esprit qui n'aurait que la tête et les ailes flottant dans l'éther. Ce grand esprit, embarrassé de sa richesse, dispersait son talent en mille essais, courait du poème au drame, de la poésie à la politique, de la politique à la métaphysique. Wordsworth envoyait chaque année de sa paisible retraite du Cumberland ses poëmes si suaves et si doux, où l'on respire comme le parfum d'un soir d'été dans les champs. La peinture de la nature humaine chez Wordsworth est vraie, fidèle, mais elle reste à la surface. Il n'y a pas là ces traits profonds et douloureux qui transpercent et qui brûlent, dont Shakespeare et Lord Byron ont le secret. Rogers conservait dans la tranquille harmonie de sa poésie la pure tradition de Pope et de Goldsmith. Southey esprit fécond et brillant, mais faux et paradoxal, qui trouve à tout instant des mots heureux, des images brillantes, de grandes pensées, fut tour à tour poëte épique et lyrique, historien, biographe, sans jamais atteindre dans sa prose ardente et colorée à la vérité et au naturel, peut-être parce qu'il était du nombre si grand de ceux qui ne sauraient en eux-mêmes distinguer l'acteur de l'homme, et le rôle de la réa-

lité. Southey, ainsi que le remarque spirituellement M. Macaulay, réussit à émigrer aux deux antipodes des opinions humaines, comme Satan chevauchait autour du monde à travers la nuit, évitant avec adresse de s'arrêter un instant dans la lumière et le bon sens. L'observation de la réalité, la profondeur manquent à ses poésies, mais on peut y admirer la richesse de l'invention et une grande imagination épique. Autrefois l'apôtre de la philosophie du 18e siècle et le défenseur de la révolution française, rentré depuis dans le giron de l'Église et de l'État, il était devenu tory et dévot, disciple de M. de Maistre « et toujours fanatique. » Bien que la conversion de ses idées ait eu le malheur de coïncider avec ses intérêts, il serait injuste, je crois, d'attribuer ses évolutions à des raisons moins nobles que les fantaisies capricieuses d'un esprit ardent et mobile. Nous avons assisté en France à tant de transformations de ce genre qu'il doit nous être aisé de les comprendre[1].

Il faut se garder d'oublier dans cette rapide revue les élégantes aquarelles de Walter Scott, où se reflètent en pâles et transparentes couleurs les temps héroïques de la féerie et de la chevalerie. La pre-

1. Southey, du temps où il était jacobin et libre penseur, avait débuté dans la vie littéraire par un poëme intitulé : *Wat Tyler*, où il attaquait la propriété et prenait la défense de la jacquerie.

mière des qualités du poëte, l'enthousiasme, la passion, manquait cependant à Walter Scott, et Lord Byron lui rendit plus tard un vrai service en l'exilant du domaine de la poésie, où il ne s'inspirait que des réminiscences d'un érudit et d'un antiquaire, et en l'obligeant à creuser plus avant dans son imagination pour y découvrir la veine originale et féconde.

L'Irlande aussi prenait part à cette renaissance littéraire. On sait combien Lord Byron lui-même admirait le génie poétique de Thomas Moore. « Les mélodies irlandaises, disait-il, dureront autant que l'Irlande, la poésie et la musique. » Quelques-unes de ces mélodies, dédiées à la mémoire de Robert Emmet : « *When he who adores thee,—o! breathe not his name* » étaient selon lui égales à tous les poëmes qui aient jamais été écrits. Le sérieux et la profondeur de l'inspiration manquent habituellement à Thomas Moore. L'élégance, l'éclat et la légèreté de la poésie, les parfums, les fleurs et les pierreries de l'Orient qu'il a répandus en profusion dans *Lalla Rook* ne suffisent pas à nous émouvoir comme certains accents douloureux qui s'exhalent des mélodies irlandaises. On dirait la blonde Herminie au casque d'or qui s'est lancée éperdue dans la mêlée et du premier coup s'est sentie atteinte au cœur.

« Tes chaînes qui te meurtrissent, ton sang qui s'écoule ne te rendent que plus chère à tes fils dont les cœurs, comme la couvée de l'oiseau du désert, boivent l'amour dans chaque goutte qui s'échappe de ton sein. »

Autour de ces poésies fraîches et tranquilles tourbillonnait la poussière de la polémique. Avec la renaissance de la poésie apparaissait la renaissance de la critique littéraire, comme aux beaux jours de la Restauration et de l'école romantique en France. C'était le moment où se fondaient les deux grandes Revues, organes du parti whig et du parti tory, qui dirigeaient le mouvement de l'opinion publique en Angleterre [1]. En littérature, le Quarterly Review défendait la forme classique et sévère des poëtes du

1. La *Revue d'Édimbourg* fut fondée en 1802, et eut aussitôt pour principal rédacteur Jeffrey, qui continua à la diriger jusqu'en 1829. Elle comptait parmi ses rédacteurs lord Brougham, Francis Horner, John Allen, qui traitait des questions constitutionnelles, Malthus d'économie politique, Playfair de physique, Sidney Smith, enfin Mackintosh.

Le *Quarterly Review* fut fondé en 1809, par Walter Scott et Murray. Ses rédacteurs étaient William Gifford, poëte satirique; John Lockart, gendre de Walter Scott, qui lui succéda dans la direction, Southey, Canning, Ellis.

Une autre Revue, le *Blackwood's Magazine*, fut fondé en 1817, journal tory comme le *Quarterly Review*. Ses rédacteurs, Wilson, Lockart, etc., etc., étaient admirateurs passionnés de Wordsworth et de son école. Ils introduisirent le goût de la littérature allemande en Angleterre.

siècle de la reine Anne, et accablait de son dédain le vers simple et familier que cherchait à introduire l'école des lakistes. Wordsworth et son école n'étaient guère mieux traités dans la Revue d'Édimbourg qui lui reprochait durement sa puérilité, son afféterie, sa fausse prétention à la simplicité. A son début, la Revue d'Édimbourg avait l'orgueil présomptueux et la confiance de la jeunesse. C'était là que régnait le redoutable Jeffrey, au sarcasme étincelant, connu dans le monde littéraire par sa critique juste mais impitoyable[1]; là encore on admirait l'observation fine et abstraite de Charles Lamb, l'élégante variété

1. Voici le jugement de Walter Scott sur Jeffrey : « While Macaulay uses poets and their works as hints for constructing picturesque dissertations on man and society, and while poetical reading prompts to Wilson enthusiastic bursts of poetry of his own, Jeffrey fervid in his admiration of genius, but conscientiously stern in his respect for art, refuses to abstain from trying poetry by its own laws, to accept evanescent paroxysms of poetical power for the fruit of reflection and earnest performance, and to grant an indemnity to faults which seem to him seductive enough to be dangerous as precedents for the future. The very familiarity with which he knew the old masters of english song cooperated with his exalted view of the poet's functions in making him a severe though instructive judge of the poetry of his day. When also his taste or judgment was offended, he was certainly apt to lose for a time his sympathy with any excellence that might accompany the faults, and in the hasty passing of sentence on offenders, the ebullition of exuberant wit sometimes exceeded its usual bounds of playful good nature. »

de Mackintosh, « *so mighty and so gentle too*, » disait Lord Byron, la fantaisie brillante, l'ingénieuse sagacité d'Hazlitt ; Lord Brougham y débutait, Bentham y exposait ses théories d'économie politique.

On trouve dans ces Revues anglaises des chefs-d'œuvre de polémique et de critique littéraire. On était loin alors de la banale indulgence qui fait des articles de la presse et des revues une réclame demandée par les auteurs. C'était en quelque sorte une lutte engagée entre le critique et le talent créateur, où se déployaient de part et d'autre toutes leurs ressources, et c'est à cette rude école qu'a grandi le génie de Lord Byron et que s'est formé le merveilleux talent de Walter Scott. L'esprit de parti, les passions, jusqu'aux humeurs et aux caprices de la société anglaise se reflètent fidèlement dans cette littérature des revues. La revue d'Édimbourg était l'organe du parti whig, mais d'un parti étroit, exclusif, presque aussi hostile à la révolution française que le parti tory. Cet éclat dont brillaient les débats de la chambre des Communes, alors que Pitt, Fox, Sheridan et Burke se disputaient la parole, commençait à pâlir. Les deux grands athlètes de la politique avaient disparu de la scène. Fox n'avait pas tardé à suivre Pitt dans la tombe, mais « la politique de Pitt triomphait sur sa tombe, » et il en avait légué

l'héritage à un nouveau ministère tory. Sur le théâtre du monde comme sur celui de la politique, dans les salons comme à la chambre des communes, les conservateurs et les croyants l'emportaient sur l'opposition politique ou religieuse. Et ce n'était pas seulement la société, c'était la nation tout entière qui s'était prise de haine contre la révolution française que Pitt appelait « une furie » en plein parlement, aux applaudissements de l'assemblée[1]. La réaction n'était pas moins religieuse que politique. Il y avait alors, il y a peut-être encore bien de l'hypocrisie sociale dans le mouvement religieux de l'Angleterre. La haute église, la religion pour l'État, sont, les Anglais le sentent, la clef de voûte de leur édifice, et ils repoussent, du moins ils repoussaient alors (car l'Angleterre aujourd'hui change à vue d'œil) avec la violence et la promptitude de l'instinct, toute agression qui venait ébranler l'ensemble de mœurs, de lois, d'institutions religieuses et politiques qui leur sert d'abri. Lord Byron entre dix-sept et vingt ans, l'imagination et le cœur déjà séduits par l'éloquence passionnée, la philosophie incrédule et moqueuse de notre 18e siècle, se trouva en présence d'une société animée d'un aveugle fanatisme, violente et hostile

1. *Pitt's speeches*, t. II.

aux idées révolutionnaires et libérales qui l'avaient un moment entraînée par la voix de Fox. Ce fut par la magie de son talent qu'il parvint à s'imposer à cette société rebelle, et fit taire un moment toutes les rivalités et les oppositions dans un concert d'universelle admiration. Il faut connaître les auteurs contemporains pour juger à quelle hauteur Lord Byron éleva soudain la poésie.

Walter Scott nous peint dans un gracieux passage de sa *Lady of the lake* les hôtes ailés qui s'éveillent aux premières lueurs de l'aube sur les bords du lac et font entendre dans les buissons, au-dessus et au-dessous de l'onde, leur ramage et leurs murmures. Tout à coup un aigle apparaît à l'horizon ; son ombre se reflète sur le lac; aussitôt le silence succède aux bruits confus du rivage et de l'onde; tous les gazouilleurs, « *all the warblers of the lake* » se taisent et rentrent la tête dans leur nid; des poissons qui jouaient au soleil disparaissent sous les eaux. On n'entend plus un son, on n'entend plus un murmure sur la surface argentée[1].

1. Such glow the mountain eagle throws
As from the cliffs of Benvenue
She spread her dark sails on the wind
With her broad shadow on the lake
Silenced the warblers of the brake.
(*Lady of the lake*).

Telle fut, à son retour d'Orient, l'apparition de Lord Byron dans le ciel de la poésie.

J'ai vu à Annesley Hall le petit morceau de papier où sont crayonnés les premiers vers qu'écrivit Lord Byron. On les conserve dans le même lieu où se lit encore la trace de ceux qu'il écrivit sur la grande cheminée du salon d'Annesley. Il était allé passer la soirée à Southwell, chez les Pigot. Là, il trouva la jeune Miss Pigot, avec qui il était en légère relation de coquetterie, occupée à lire les vers de Robert Burns. Elle lui dit en plaisantant qu'il devrait bien, lui aussi, devenir poëte. Lord Byron confessa qu'il faisait quelquefois des vers, et qu'il était même capable d'en improviser. Là dessus, il prit un crayon, un morceau de papier, et dit qu'il allait composer des vers dans le style de Burns. Après avoir rêvé un instant, il écrivit à la hâte ces lignes où reparaît encore le nom si cher de Miss Chaworth.

Hills of Annesley! bleak and barren,
  Where my thoughtless childhood stray'd,
How the northern tempests warring
  Howl above thy tufted shade!
Now no more, the hours beguiling,
  Former favourite haunts I see;
Now no more my Mary smiling
  Makes ye seem a heaven to me[1].

1. (Collines d'Annesley, retraite froide et sombre, où s'égara mon

Miss Pigot conserva précieusement ce petit morceau de papier qui est aujourd'hui entre les mains de la maîtresse du château, petite nièce de Mrs Musters. Encouragé par l'approbation de Miss Pigot, Lord Byron lui récita alors les vers où il demande qu'aucun nom ne soit inscrit sur sa tombe et qui parurent plus tard dans le recueil de ses premières poésies. A la suite de cette conversation, Miss Pigot l'exhorta vivement à livrer ses vers à la publicité, et sa résolution fut prise d'en tenter l'épreuve.

Ce fut un libraire de Newark qui eut l'honneur d'éditer les premiers manuscrits de Lord Byron. Il ne voulait d'abord imprimer ses poésies qu'à peu d'exemplaires destinés à un petit nombre d'amis de Southwell. Il offrit à M. Becher, ministre du saint Evangile, le premier recueil de ses œuvres. Esprit élégant et cultivé, versé dans les langues anciennes et modernes, M. Becher critiqua le jeune poëte tout en l'admirant, et lui demanda la suppression de certains vers d'une couleur un peu trop vive et d'une

insouciante enfance, comme les tempêtes du nord mugissent en se combattant au-dessus de vos touffus ombrages!

Les heures ne coulent plus aussi rapides et aussi douces qu'autrefois à la vue de ces lieux chéris; Marie ne les éclaire plus comme un ciel de ses sourires.)

allure trop libre qui s'étaient par mégarde glissés sous sa plume. Lord Byron y consentit immédiatement. Rien n'était plus facile que de le diriger lorsqu'il avait confiance dans le goût et l'affection de ceux qui cherchaient à prendre de l'influence sur lui. M. Becher l'exhorta à remonter aux sources de la littérature anglaise, à relire et à étudier Shakespeare et Milton, au lieu de se borner aux éphémères productions de la littérature moderne. Il lui recommanda aussi, même au point de vue poétique et littéraire, l'étude des saintes Écritures. Sur ce point, lord Byron l'avait déjà devancé, et M. Becher fut étonné de la connaissance approfondie qu'il possedait de la Bible. La Bible[1], les livres d'histoire furent de bonne heure les deux lectures favorites de Lord Byron. Il ne lisait pas de romans, et, chose étrange, il avait peu de goût pour la poésie. On est effrayé en parcourant son journal à cette époque de tout ce qui s'était déjà accumulé de lectures et de connaissances incohérentes dans ce jeune cerveau entre dix-huit et vingt ans.

C'était pendant la nuit que Lord Byron se livrait surtout à la composition, et ce fut une habitude

1. Le révérend John Becher, vicaire à Southwell, a depuis écrit des ouvrages philanthropiques sur l'organisation des prisons, le régime pénitentiaire, etc.

qu'il conserva toute sa vie. Le silence et la solitude de la nuit sont favorables aux rêveries et aux créations du poëte. Il est une sorte de fièvre que les lumières allument et qui se dissipe au grand jour. J'ai entendu dire à Mlle Rachel qu'elle étudiait ses rôles pendant la nuit. Enfermée dans ses grands appartements et sûre de n'être pas interrompue, elle créait et préparait à l'heure où tout sommeille ses grands effets tragiques. Lord Byron se couchait très-tard, et aussitôt qu'il était levé il allait voir M. Becher et quelques amis. Le temps qu'il consacrait soit au sommeil soit aux exercices du corps était aussi irrégulier. Il était si fort possédé de la manie de faire des armes, qu'il avait toujours pendant la nuit une épée suspendue à côté de lui avec laquelle il s'amusait quand il était éveillé le matin à donner de grands coups dans un baldaquin suspendu au-dessus de son lit.

On dit que Mme de Stael aurait donné tout son esprit pour être belle. Je crois que Lord Byron aurait tout donné, sa beauté, son rang, son génie pour n'être pas boiteux. Un jour, M. Becher le trouva plongé dans un de ses accès de noire mélancolie. Il cherchait à le ranimer en lui rappelant les dons brillants qui devaient lui faire aimer la vie, et par-

dessus tout une intelligence qui le mettait au-dessus du reste des hommes. « Ah ! mon cher ami, si ceci, répondit Lord Byron mettant la main sur son front, me met au-dessus, ceci, dit-il en montrant son pied, me met bien au-dessous ; » et il lui semblait que cette légère infirmité suffisait à elle seule pour compenser tous les biens qu'il avait reçus du ciel. Un de ses amis, le docteur Bailey, qui avait été avec lui à l'école de Harrow, ne l'ayant pas reconnu à leur première rencontre après une absence de quelques années : « Cela m'étonne, lui dit tristement Lord Byron, il me semblait que la nature m'avait marqué d'un signe qui ne pouvait s'oublier. » Il supportait cependant avec patience les allusions que des personnes indiscrètes faisaient parfois devant lui à son infirmité. Quelqu'un lui ayant un jour demandé brusquement, au milieu d'une nombreuse assemblée : « Eh bien ! Milord, comment va votre pied ? — Comme à l'ordinaire, reprit-il tranquillement. »

Il était surtout de bonne heure très-préoccupé de la crainte d'engraisser, ce dont il se croyait menacé. Il craignait sans doute d'avoir hérité de sa mère cette disposition. Dans ses lettres, on le voit incessamment préoccupé de cette puérile inquiétude. Il se félicite quand il maigrit. « *I hate even moderate fat*, s'écrie-t-il. On me trouve enlaidi, dit-il

encore ailleurs, peu m'importe, pourvu que je reste mince. »

Il parvint en effet à se conserver maigre, mais ce fut aux dépens de sa santé, et le singulier régime qu'il adopta dès l'âge de dix-huit ans fut certainement une des causes de sa fin prématurée. Lord Byron est peut être le seul homme qui ait eu l'énergie de se laisser presque mourir de faim pour arriver à son but. Observer une diéte continue, est, à ce qu'il paraît, un des plus difficiles triomphes de la volonté. Il vivait d'une tasse de thé et de quelques biscuits par jour. Quand on lui disait qu'avec ce régime il abrégerait sa vie, il répondait qu'il ne tenait pas à vivre longtemps.

Sa figure avait pris une expression de beauté dont il était fier. Il attachait une certaine importance à l'arrangement de son costume, de sa chevelure brillante et bouclée, et portait habituellement le cou très-découvert avec un col rabattu et une chaîne d'or autour du cou, tel qu'on le voit dans ses portraits. Il est impossible de méconnaître dans cet arrangement un certain art qui ne prouve pas l'indifférence à sa beauté. Peut-être cette coquetterie instinctive tenait-elle à un désir inavoué de captiver l'imagination des femmes. Lord Byron ainsi que Rousseau et l'empereur Napoléon faisait profession de

mépriser les femmes, mais à la différence de « l'homme au front d'airain »

Qui vit de la beauté le sourire et les larmes
Sans sourire et sans soupirer,

il n'était, comme Rousseau, préoccupé que d'elles[1].

Et à ce propos, quelle était vraiment la figure de Lord Byron? Les traits du buste de Thorwaldsen sont délicatement sculptés, et les sourcils légèrement contractés donnent à la physionomie je ne sais quoi d'inquiet et de douloureux. Si le portrait peint par Phillips est ressemblant, il est difficile de rêver une plus belle tête. On pourrait lui trouver une certaine ressemblance avec le portrait de Raphaël qui se voit à Florence. La transparence du teint, la magie du regard[2], le contraste entre la coupe virile du front et du haut du visage et la grâce, la délicatesse

1. Une jeune dame de Southwell possédait un chapelet en agate qu'elle gardait toujours dans sa boite à ouvrage. Elle le montra un jour à Lord Byron, en lui disant qu'on le lui avait donné comme un talisman dont le charme préservait celui qui le possédait de devenir amoureux. « Alors donnez-le moi, s'écria vivement Lord Byron; c'est justement là ce dont j'ai besoin. » La jeune dame refusa, mais au bout de peu de jours le chapelet disparut. Elle accusa Lord Byron de le lui avoir dérobé; il l'avoua, et lui déclara en même temps qu'elle ne reverrait jamais son talisman.

2. Une des choses les plus difficiles à définir était la nuance de ses yeux, dit un écrivain qui l'a bien connu, mélange de bleu, de gris et de violet, que de longs cils noirs faisaient paraître bruns.

presque féminine de la bouche et du sourire faisaient surtout le charme de cette figure. Son sourire, comme celui de l'empereur Napoléon, partait du sérieux pour y rentrer. On comprend qu'avec cette mobilité d'expression et cette variété de physionomie le portrait de Lord Byron dût être de ces portraits qui attirent et désespèrent les peintres, comme son portrait moral attire et désespère ses biographes. Les contrastes de sa nature se révèlent ainsi dans sa figure. Il y avait en effet de l'homme et de la femme chez Lord Byron. Ses tendresses, ses vanités, ses caprices, sa coquetterie involontaire donnaient à sa conversation une certaine grâce féminine. Il avait cette susceptibilité d'émotion qui est souvent un indice trompeur de sensibilité. Il pâlissait et rougissait aisément; ses yeux se remplissaient de larmes[1]. C'est sans doute à ce mélange de la beauté et

1. Du reste, je me fierais volontiers là-dessus au coup d'œil pittoresque de Walter Scott. Voici en quels termes il a tracé ce portrait; « Nous avons déjà fait remarquer que Lord Byron n'était pas un de ces personnages littéraires dont on peut dire justement : *Minuit præsentia famam.* (Sa présence fait tort à sa renommée.) Des traits admirablement modelés pour l'expression du sentiment et de la passion et présentant le singulier contraste de cheveux et de sourcils très-bruns avec des yeux clairs et expressifs offraient à l'art du physionomiste le sujet le plus intéressant. Leur expression prédominante était celle d'une méditation profonde et habituelle qui faisait place à un jeu rapide de la physionomie dès que s'engageait une

du talent qu'il faut attribuer le singulier prestige exercé par Lord Byron sur l'imagination des femmes. Pour retrouver la trace d'une pareille fascination, il faudrait nommer Abélard, au moyen âge, et Raphaël au seizième siècle; peut-être aussi le vainqueur d'Arcole, revenant d'Italie, dans les salons du Directoire, alors que Mme de Stael lui demandait avec un naïf

discussion intéressante, en sorte qu'un de ses confrères en poésie les comparait à un beau vase d'albâtre qu'on ne peut bien voir que lorsqu'il est éclairé du dedans. Les éclairs de gaieté, de joie, d'indignation ou de dédain satirique qui animaient fréquemment les traits de Lord Byron auraient pu être pris par un étranger, dans une soirée de conversation, pour leur expression habituelle, tant ces sentiments semblaient naturellement appropriés à sa physionomie, mais ceux qui ont eu l'occasion d'étudier ses traits pendant un certain temps et dans des instants divers de calme ou d'émotion, conviendront avec nous que leur expression propre était celle de la mélancolie. Parfois une ombre de tristesse venait troubler ses moments les plus gais et les plus heureux, et il laissa, dit-on, échapper de sa plume les vers suivants pour excuser une expression passagère de mélancolie qui avait assombri la gaieté générale :

When from the heart where Sorrow sits,
  Her dusky shadow mounts too high,
And o'er the changing aspect flits,
  And clouds the brow, or fills the eye,
Heed not the gloom that soon shall sink :
  My thoughts their dungeon know too well;
Back to my breast the captives shrink,
  And bleed within their silent cell.

(Quand la douleur, qui a son siége dans mon cœur, projette plus haut son ombre mélancolique, flotte sur les traits changeants de mon visage, obscurcit mon front et remplit mes yeux de larmes, que cette tristesse ne t'inquiète pas : elle disparaîtra bientôt, mes-

enthousiasme quel était le genre de femmes qu'il préférait, et qu'il lui faisait la galante réponse que chacun sait. Lord Byron plus que tout autre eut le dangereux privilége d'égarer les êtres charmants et passionnés qui vinrent, comme le papillon, se brûler à la flamme de son génie. « Toutes les femmes priaient pour lui, dit M. Villemain, comme Clarisse pour Lovelace. » Quand il était dans tout l'éclat de son talent et de sa brillante carrière, Lord Byron reçut du fond de la Norwége une lettre d'une jeune fille se mourant d'une consomption et lui confiant qu'elle ne pouvait, avant de quitter ce monde, résister au désir de lui dire la trace que sa poésie avait laissée dans sa vie. « Voilà, écrivait-il à Thomas Moore avec un juste orgueil, ce qui fait que l'on se sent poëte. Elle me demande de brûler sa lettre, mais c'est ce que je me garderai bien de faire. » Il y a là, dit M. Sainte-Beuve, de quoi consoler de bien d'ineptes insultes.

pensées connaissant trop bien leur prison; après une excursion passagère, elles reprennent le chemin de mon cœur et rentrent dans leur cellule silencieuse.)

Il était impossible de considérer l'intéressante physionomie de ce jeune homme qui exprimait un abattement que ne comportaient ni son rang, ni son âge, ni ses succès littéraires, sans éprouver une indéfinissable curiosité de s'assurer si cet abattement avait une cause plus profonde que l'habitude ou le tempérament. » — « La beauté de Lord Byron, dit-il ailleurs, est une beauté qui fait rêver. »

Il était censé continuer ses études à l'université de Cambridge, mais en réalité la plus grande partie de son temps se passait soit à Newstead soit à Londres. Lancé dans le monde au sortir de l'enfance, n'ayant ni guide ni protecteur qui pût l'éclairer ou l'avertir, il se livrait sans défense à tous les dangers auxquels l'exposait sa jeunesse, son rang et sa fortune. Cette vie de folle dissipation, à la tête d'une société de jeunes gens dont il était l'âme, commencée à Londres, se continuait sous les voûtes et les galeries de Newstead. Il n'était pas assez riche pour réparer Newstead, et se contenta de faire arranger quelques pièces pour sa mère et pour lui. Quelques bustes, une bibliothèque, une croix antique, une épée à poignée d'or, et, au fond de la salle, sur des étagères, deux crânes montés en coupes décoraient son cabinet particulier.

La solitude de Newstead, que sa fantaisie peuplait de visions étranges, lui plaisait, et il s'y serait trouvé heureux si ces longues galeries où le vent s'engouffrait le soir et où il s'exaltait, dans son naïf orgueil, à la vue des portraits de ses aïeux, n'avaient été de temps en temps troublées par la voix rude et discordante de sa mère. Non-seulement il aimait Newstead, mais il en était fier La mélancolie de ce cloître en ruine parlait à ce qu'il y eut toujours de

grand et de solennel dans son imagination. « Quoiqu'il arrive, écrivait-il à sa mère, Newstead et moi nous nous soutiendrons ou nous périrons ensemble. Maintenant j'ai vécu sur ce sol, mon cœur s'y est attaché, aucun embarras de fortune présent ou futur ne m'induira à faire un marché de ces derniers vestiges de notre patrimoine. J'ai en moi cet orgueil qui donne la force de supporter, de surmonter les difficultés. On m'offrirait en échange de Newstead Abbey la plus belle terre du pays, que je rejetterais la proposition. » On le verra plus tard : Lord Byron ne put tenir la promesse que dans l'orgueil de la jeunesse il s'était faite à lui-même.

Lord Byron a contribué à entretenir la créance aux légendes et aux terreurs superstitieuses qui planaient sur l'abbaye de Newstead, en feignant de les prendre au sérieux. A force de les répéter et de s'en amuser, il avait fini par les croire un peu lui-même et la vie solitaire qu'il menait, au milieu des salles et des galeries du cloître abandonné, ayant sans cesse sous les yeux les cercueils des habitants de l'ancienne abbaye, pouvait bien par moments ébranler son imagination. Il trouvait une jouissance poétique à peupler ce sombre édifice de fantômes et à se figurer qu'il voyait voltiger des êtres fantastiques sous ces arceaux que les pâles lueurs de la

lune et le jour, brillant d'une lumière voilée, lui offraient tour à tour sous les plus changeants aspects. Lord Byron n'était pas sans quelque penchant à la superstition, penchant qui, comme on le sait, s'allie très-bien à l'incrédulité. C'est à la ballade de *Don Juan* que la légende du moine qui, disait-on, errait la nuit sous les voûtes du cloître, doit sa célébrité. Ce moine, au dire de la légende, était un des anciens maîtres de l'abbaye expulsés sous Henri VIII. On l'entendait gémir à la naissance de l'héritier des nouveaux possesseurs de Newstead, et il venait se réjouir à leur lit de mort. Il apparaissait aussi au jour des noces des maîtres du château comme un oiseau de mauvais augure. Lord Byron prétendait l'avoir vu un mois avant son malencontreux mariage avec Miss Milbanke. Du reste, ce revenant inoffensif n'attaquait personne; on le laissait tranquillement se promener, disant son chapelet, dans son ancienne demeure. L'histoire de ce moine, grâce à la ballade de *Don Juan*, durera aussi longtemps que l'abbaye de Newstead. Aujourd'hui encore, on prétend qu'à la tombée du jour des bruits étranges s'élèvent dans la chambre de Lord Byron. La longue fenêtre de la chapelle touche le mur de sa chambre, et, de là, quand la lune est à son zénith et que le vent vient d'un certain point de l'horizon, on entend

un son musical, une plainte harmonieuse qui n'a rien de la terre. Quelques-uns attribuent ces accents plaintifs à l'écho lointain de la cascade apporté par la brise de la nuit. On dirait qu'une voix magique s'élève du sein des ruines et redit comme l'oiseau du soir sa plainte éternelle. « Une fois, s'écrie Lord Byron dans *Don Juan*, je l'ai entendue, une fois peut-être je l'ai trop entendue ! » faisant sans doute allusion à son mariage. Il prétendait que souvent la nuit une figure noire et informe se plaçait sur son lit, et, après l'avoir regardé quelques instants avec des yeux étincelants, semblait se replier sur elle-même et se perdre dans les airs. Jusqu'à quel point croyait-il lui-même à ces visions surnaturelles, ou s'amusait-il à mystifier ceux qui y croyaient, c'est ce qu'il est assez difficile de savoir.

Un des plus grands plaisirs de Lord Byron était de s'en aller dans un bateau qu'il dirigeait lui-même accompagné de deux chiens de Terre-Neuve. L'un des deux était le fidèle Boatswain. Laissant tomber les rames, il faisait chavirer sa barque et plongeait au fond de l'eau. Les deux chiens le saisissaient par le collet et le ramenaient à bord.

Il perdit ce chien, le fidèle compagnon de sa vie et de ses travaux, qui ne le quittait ni jour ni nuit. La pauvre bête mourut de la rage, et Lord Byron, sans

crainte du danger, essuyait lui-même l'écume autour de sa bouche dans ses dernières convulsions. Les poëtes et les âmes tendres ont en général un invincible penchant pour ces obscurs compagnons de notre pélerinage sur la terre. D'où viennent-ils? Où vont-ils? Leur destinée est encore plus douloureuse et plus mystérieuse que la nôtre. J'ai vu le monument étrange et mélancolique qu'il lui fit élever[1] ; il s'accorde assez bien avec les tristes rêveries que fait naître l'aspect de Newstead Abbey. Lord Byron voulait être enterré dans son jardin à côté de Boatswain et il avait marqué de l'autre côté de la tombe du

1. Ce monument se voit sur la pelouse à droite de l'abbaye, en face de la pièce d'eau. Au-dessus de cinq à six degrés de pierre s'élève l'urne de marbre où se lit l'inscription si connue :

To mark a friend's remains these stones arise;
I never knew but one, and here he lies.

(Ces pierres couvrent les restes d'un ami, je n'en ai connu qu'un, et c'est ici qu'il repose.)

Le portrait à l'huile de Boatswain, grand chien noir de Terre-Neuve, au cou et aux pattes blanches, se voit dans l'intérieur de l'abbaye. Pendant les derniers temps du séjour de Lord Byron à Missolonghi, peu de temps avant sa mort, Parry nous raconte qu'il entendit d'une chambre à l'autre ce dialogue de lord Byron seul avec son chien, auquel il avait aussi donné le nom de Boatswain : « Tu es mon ami, mon seul ami, » lui disait-il, tandis qu'il tenait sa tête entre ses mains, et appuyait son visage contre le museau et les oreilles du noble animal.

chien une place pour son serviteur, le vieux Murray. « Je le veux bien, disait Murray en grommelant, pourvu que Sa Seigneurie soit à côté de moi, car je n'aimerais pas à être seul avec le chien. » Cette idée était si fort arrêtée dans l'esprit de Lord Byron qu'il la consigna quelques années après dans son testament et que tout l'effort de ses hommes d'affaires et de ses exécuteurs testamentaires ne pût le déterminer à effacer cette singulière clause.

Il faisait des séjours passagers à Newstead, quelquefois livré à des études sérieuses, plus souvent s'amusant à ses passe-temps favoris, l'escrime et le tir au pistolet avec de jeunes compagnons de son âge. Scrope Davies était un des plus brillants de la brillante génération qui s'avançait sur la scène du monde à côté de Lord Byron. Esprit satirique et mordant, il se faisait surtout remarquer par l'éclat de son humeur, la vivacité de ses reparties dans ce petit cercle d'amis où figuraient aussi Hobhouse, Douglas Kinnaird, Bankes, Harness et le jeune Matthews. Matthews était le héros de cette jeune société; ses contemporains le croyaient doué de facultés extraordinaires et annonçaient qu'il serait un des premiers hommes de son temps. A vingt ans il périt noyé dans la Tamise. Son influence, au point de vue religieux surtout, fut malheureuse sur l'esprit de son jeune

ami[1]. Le hardi scepticisme de ses opinions agit fortement sur Lord Byron qui, avec un singulier mélange de flexibilité et d'indépendance, se colorait comme un caméléon des impressions de ceux avec qui il vivait, bien qu'il ne soumît en réalité son jugement à personne. La mort tragique de Matthews, la disparition subite de cet être si distingué, le bouleversa[2].

Lord Byron avait une admiration sans bornes pour l'intelligence de ce jeune homme. Ses contemporains lui semblaient, disait-il, des pygmées à côté de lui. Bien qu'il préférât le jeune Wingfield et perdît plus tard en lui un ami plus intime, il fut pendant quelque temps fasciné par la supériorité de Matthews.

Dans une lettre datée de quelques années plus tard, il nous peint vivement ce qu'était Matthews, et la vie qu'il menait avec lui en ce temps là. C'était avec Matthews à leur tête que ces jeunes extravagants passaient le temps à Newstead entre des boxeurs

1. Matthews, dit quelque part Lord Byron, n'était pas seulement un sceptique, c'était un de ces athées fervents qui cherchent à faire des prosélytes.

2. Voilà ce que M. Dallas, ministre du saint Évangile et parent de Lord Byron, ne peut comprendre et ce qui lui semble une grande preuve de la faiblesse d'esprit de Lord Byron. Rien de plus singulier, il faut l'avouer, que cette intrépide et orgueilleuse sécurité des esprits étroits; les hésitations et l'effroi des grandes imaginations, mesurant mieux qu'elles l'abîme qui sépare notre monde d'une autre économie, ne leur inspirent qu'une dédaigneuse pitié.

et des maîtres d'armes, tirant au pistolet dans les grandes salles, s'habillant le matin en moines, le soir en fantômes et parcourant, ainsi vêtus de longues robes noires et blanches, les sombres galeries du cloître. Dans cette vie plus bizarre que coupable, tout n'était en réalité que jeux de grands enfants et fantaisies d'imaginations malades. Elle fit cependant plus de tort à Lord Byron que ne lui auraient fait des torts bien plus graves, s'il eût pris soin de les cacher. Les paysans du voisinage n'étaient pas moins scandalisés des folies du nouveau propriétaire qu'ils ne l'avaient été des sombres manies du vieux lord et ils commençaient à dire que la démence était héréditaire dans la famille des Byron, ou que le diable avait ensorcelé l'abbaye.

Le crâne d'un moine, trouvé dans le cimetière de Newstead, servait de coupe dans ces joyeux festins. Lord Byron le fit polir, monter sur un pied et garnir d'un bord d'argent, et aussitôt il improvisa ces vers qu'on dirait empruntés au pathétique dialogue d'Hamlet et du fossoyeur : « *Alas! poor Yorick;* » chez les deux poëtes, même ironique insouciance en présence de la destinée humaine et des horreurs de la mort :

Start not, nor deem my spirit fled;
In me behold the only skull

From which unlike a living head
Whatever flows is never dull.
I lived, I loved, I quaff'd like thee :
I died : let earth my bones resign.
Fill up : thou canst not injure me ;
The worm hath fowler lips than thine, etc [1].

Aux soupers de Newstead circulait la funèbre coupe, et le soir on jouait dans le vestibule du sombre manoir quelque tragédie bien sanglante d'Young. La jeunesse trouve je ne sais quelle âpre jouissance à se plonger dans ces noires mélancolies, à se jouer avec les horreurs de la mort. Elle ne les entrevoit encore qu'à travers le prisme d'une imagination exaltée. L'âge mûr, au contraire, loin de les rechercher, les craint, parcequ'il en sent mieux la poignante réalité.

Pour réduire à leur juste valeur les mauvais propos qui circulèrent dans le pays sur le séjour de Lord Byron et de ses jeunes amis à Newstead, il faut se servir de deux témoignages, celui de M. Harness, d'une part, et celui de Washington Irving, de l'au-

1. (Ne frémis pas,... ne crois pas que mon âme se soit enfuie; considère en moi le seul crâne dont il ne découle jamais de sottises. C'est en cela surtout que je ressemble peu aux têtes vivantes.

» J'ai vécu, j'aimais, je buvais comme toi. Je mourus. Que la terre garde le reste de mes os. Remplis-moi de vin.... Tu ne peux me faire outrage; tes lèvres sont moins repoussantes que celles des vers, etc.)

tre. Écoutons d'abord Washington Irving. Curieux de savoir ce qui se passait à Newstead du temps de la jeunesse de Lord Byron, il interrogea une vieille bonne nommée Nancy, gardienne de l'abbaye. Il est vrai que le témoin était un peu partial, car Nancy avait une tendre vénération pour la mémoire de son jeune maître. Elle nia tous les mauvais bruits qui s'étaient répandus sur la vie que menait Lord Byron à Newstead et les maîtresses qu'il amenait de Londres à l'abbaye. « Hélas! pauvre jeune homme, il était boiteux, et passait la plus grande partie de son temps à lire, couché sur un sopha.... Quelquefois des jeunes gens de ses amis venaient le visiter, et ils faisaient ensemble des folies, mais rien qui ne convint à des jeunes gens bien nés, rien de vraiment répréhensible. Une fois, cependant, ajouta la bonne femme, il avait avec lui un beau garçon, un page, et les servantes disaient que c'était une fille. Quant à moi je n'ai rien vu de tout cela. » En effet, lord Byron eut, à ce qu'il paraît, l'étrange fantaisie de se faire suivre dans ses excursions autour de Newstead par une jeune fille habillée en homme, un Kaled à l'idéal près, dit M. Villemain. Cette jeune fille, qui se nommait Miss Gordon, se faisait passer pour son frère. On lui demandait un jour de qui elle tenait le beau cheval qu'elle montait à la suite de lord By-

ron. « C'est mon frère qui me l'a donné, » reprit-elle. Le soir cette demoiselle jouait aux cartes avec Lord Byron et ses jeunes amis ; elle trichait au jeu ; Lord Byron s'en aperçut et le lui dit. Là-dessus, exclamations, désespoirs, scènes tragiques. Mlle Gordon s'écria qu'elle voulait se tuer. Lord Byron, sans s'émouvoir autrement, agite la sonnette ; le domestique entre : « Apportez, dit-il d'un grand sang-froid, une corde, du poison et un poignard, afin que Mademoiselle choisisse son genre de mort[1]. »

Mais de ces caprices d'une imagination poétique aux sottes calomnies vaguement répandues dans le public la différence est grande assurément, et on en jugera mieux encore par ce fragment de la lettre

1. Washington Irving continua à faire causer la bonne femme qui ne tarissait pas en anecdotes sur les façons de vivre de Lord Byron à cette époque de sa jeunesse. « Un jour, dit-elle, Lord Byron se mit dans l'esprit qu'il devait y avoir des trésors entassés autour de l'abbaye par les moines des anciens temps. Il ne fut satisfait que lorsqu'on eut fouillé et fouillé encore dans le cloître et partout ; mais on ne trouva rien, sinon des cercueils remplis d'os de morts. Alors il voulut que l'on mît un de ces cercueils au bout de la grande salle, si bien que les domestiques n'osaient plus y aller la nuit. »

Il est toujours curieux d'observer les impressions du peuple sur les hommes célèbres de son temps. Washington Irving interrogea les paysans des environs de Newstead au sujet de Lord Byron, et leur demanda quelle espèce d'homme était sa seigneurie. « C'était, lui dirent-ils, un drôle de garçon, et pour ses fantaisies comiques, il en aurait remontré au vieux lord ; mais avec tout cela, c'était un bon et noble cœur. »

de M. Harness, qui fut un des hôtes de l'abbaye de Newstead en ce temps de la jeunesse de Lord Byron[1]. « Quand Lord Byron revint de Grèce, m'écrivait M. Harness, avec le manuscrit des deux premiers chants de *Childe Harold* dans son porte manteau, je lui fis une visite à Newstead abbey. C'était en hiver ; le temps était sombre et triste, la terre couverte de neige, et l'abbaye, d'un aspect sévère et désolé, se composait de bâtiments qui ne tenaient pas ensemble et en partie inhabités. Cependant les pièces qu'on avait disposées pour l'habitation étaient si agréablement arrangées, avec de brillantes tentures rouges et de grands feux dans de hautes cheminées, qu'on perdait bien vite la pénible impression du premier moment; on ne se sentait plus relegué dans l'aile d'une vaste ruine. On a répété ou inventé bien des histoires sur les bruyantes orgies qui dans la première jeunesse du poëte auraient fait résonner les voutes de cette ancienne demeure des Byron. Ce que je puis affirmer c'est que pendant mon séjour à Newstead il ne s'est rien passé qui ressemble à

1. La visite de M. Harness est postérieure, il est vrai, de quelques années au temps dont nous nous occupons; sa lettre témoigne cependant de l'estime où un juge pénétrant et sévère tenait Lord Byron, et du peu de cas qu'il semblait faire des mauvais bruits qui ont couru sur son compte.

des désordres ou des excès d'aucun genre. Rien de plus délicat que la conversation de Lord Byron; de plus aimable et de plus généreux que sa conduite envers ses hôtes et ses domestiques. Il n'y avait avec moi en visite que le docteur Hodgson, traducteur de Juvénal et dernier Proviseur du collége d'Eton.[1] Rien de plus tranquille et de plus régulier que le cours de nos journées. Lord Byron corrigeait, à mesure qu'on les imprimait, les stances de *Childe Harold;* Hodgson préparait le prochain numéro du *Monthly Review*, dont il était le principal éditeur, et je travaillais pour prendre mes degrés. Quand nous étions réunis, nous ne parlions que de poëtes et de poésies, de ceux qui pouvaient ou ne pouvaient pas écrire; mais parfois la conversation s'élevait à de sérieuses discussions sur la religion. La première éducation que Lord Byron avait reçue en Ecosse l'avait habitué à confondre les principes du christianisme avec les dogmes rigoureux du calvinisme, et ce malheureux préjugé, dont son esprit était imbu, semblait seul l'empêcher d'accepter l'Evangile. Nous faisions tous nos efforts pour le tirer d'erreur. Hodgson, qui était de plusieurs années mon aîné, portait tout le poids de la discussion, et je ne puis,

1. Le docteur Hodgson prit les ordres en 1814.

même aujourd'hui, après un intervalle de plus de cinquante ans, me rappeler ces conversations sans un profond sentiment d'admiration pour le zèle judicieux et la sérieuse passion (souvent en parlant les larmes lui venaient aux yeux) qu'il mettait à défendre la vérité. La seule différence (sauf peut-être le sujet de nos conversations) entre notre vie à Newstead abbey et celle des paisibles familles de nos voisins de campagne était l'heure de notre sommeil. Nous étions en hiver, ainsi que je l'ai dit ; les jours étaient froids, et comme rien ne nous poussait à quitter nos lits de bonne heure, nous nous levions tard; toutes les habitudes de la journée s'en ressentaient, et nous veillions fort avant dans la nuit. Ma visite à Newstead dura environ trois semaines, puis, je retournai à Cambridge prendre mes degrés. »

Lord Byron montrait pour la vie déréglée des jeunes gens de son âge un dédaigneux éloignement, et s'il se laissa jamais entraîner à leurs vulgaires plaisirs ce ne fut que passagèrement, par mode, par imitation, et, comme il le dit lui-même, sans y prendre goût. Ce fut surtout le désir d'échapper à une intolérable douleur qui le précipita, à cette époque, dans une vie de dissipation. Il cherchait à s'étourdir, et je crois avec lui que, s'il eût épousé Mlle Chaworth, sa vie eût été différente. Il se plaint souvent d'avoir été

dans sa première jeunesse entraîné, en quelque sorte malgré lui, dans les voies défendues par la violence de ses passions « *something which led me astray.* » « Je pris rapidement mes degrés dans le vice, dit-il dans une page arrachée à son journal intime, mais sans y prendre aucun goût. Mes premières passions, quoique d'une extrême violence, étaient concentrées sur un seul objet, et je ne pouvais souffrir de les diviser ou de les répandre au dehors. J'aurais quitté ou perdu le monde entier avec ou pour la personne que j'aimais; mais quoique naturellement ardent, je n'ai jamais pu sans dégoût prendre part au libertinage vulgaire du lieu (Cambridge) et du temps. Et cependant ce dégoût et l'isolement de mon cœur me jetèrent dans un excès peut-être plus dangereux en fixant pour un temps sur une seule personne la passion qui, dispersée sur plusieurs, n'aurait fait de mal qu'à moi seul. » Je crois à la réalité et à la sincérité de ces aveux. Chez lui la nature était ardente, mais l'imagination délicate, et c'est précisément ce mélange qui fait l'incomparable beauté de sa poésie. La céleste flamme brille dans un vase dont rien n'altère la transparente pureté. Ce qu'il fit de mal en ce genre fut, dan sa jeunesse, par imitation, et, plus tard, par bravade[1].

1. Lord Byron se vit malheureusement privé à son début dans la

Il me semble qu'on pourrait trouver quelque ressemblance entre les années de la première jeunesse de Lord Byron et celles de l'Henri V, de Shakespeare. Comme Henri V, il aimait ses obscurs compagnons d'études et de plaisirs; comme lui, il eut quelques années de dissipation et de folies, et prévoyant toujours le moment où il changerait de conduite il dit souvent: « lorsque je renoncerai à la vie déréglée que je mène, je tromperai l'attente publique et je montrerai combien je suis supérieur à ce que j'ai fait. » Lord Byron, ainsi qu'Henri V, ne méprise pas l'opinion publique autant qu'il l'affecte; il la considère, au contraire, comme une puissance, et il a soin de nous dire que s'il ne la courtise pas dans sa jeunesse, c'est afin de lui arracher de plus grands applaudissements plus tard. Tout en se livrant à ses passions il se propose de s'en faire honneur, un jour, par le contraste du passé et du présent et d'en tirer parti pour sa gloire future. Dans quelque situation que se trouvât Lord Byron, il y paraissait à son aise

vie de ceux qui auraient pu lui servir de tuteurs et d'appuis, le protéger et l'introduire dans le monde. Ainsi le capitaine George Anson Byron, seul frère de son père, homme honorable qui s'était distingué en commandant une frégate dans les Indes orientales, mourut à un âge où Lord Byron n'avait même pas eu le temps de le connaître. Il aurait été, s'il avait vécu, le soutien de sa famille et le protecteur de son neveu.

*

et son langage comme sa conduite s'accordaient sans effort aux circonstances. Il semblait toujours au-dessus de ce qu'il faisait et supérieur à ceux qui l'entouraient.

Son temps en dehors de Newstead se partageait entre Southwell et Londres. Une invincible timidité l'éloignait du grand monde. Tous les soirs à Southwell, il allait chez Miss Pigot, s'asseyait au coin de son piano, et lui faisait chanter les ballades écossaises qu'il préférait : *The maid of Lodi*, ou *My heart with love is beating*, ou bien encore : *When time who steals our hearts away*, etc. Quand il voyait des étrangers s'approcher de la maison, il sautait par la fenêtre. M. Becher lui reprochait un jour sa sauvagerie. Lord Byron lui répondit en lui envoyant le lendemain des vers qui témoignent à la fois de son mépris du monde et d'un secret désir de gloire qui depuis son amour malheureux pour Mlle Chaworth était devenu la passion de son cœur. Du reste, Lord Byron qui ne s'est jamais flatté lui-même a tracé de la vie qu'il menait à cette époque, dans la satire qu'il publia quelques années plus tard, un sévère tableau[1]. Ses

1. « J'étais le moins pensant d'une foule d'étourdis, tout juste assez éclairés pour connaître le bien, et assez habiles pour choisir le mal, maître absolu de moi-même à l'âge où la raison a le plus besoin de

lettres témoignent du peu de goût qu'il y prenait. A lui plus qu'à tout autre Mme de Lambert aurait pu adresser ce sage précepte : « Ne faites, mon fils, que les sottises qui vous font plaisir. » Si l'on en excepte cependant quelques excentricités, quelques innocentes bizarreries, sa vie ne fut, à cette époque, ni meilleure ni pire que celle de la grande majorité de la jeune aristocratie anglaise, avec cette différence qu'il y eut toujours dans l'emploi de son temps quelques heures consacrées aux occupations littéraires, et ce temps-là est nécessairement enlevé aux frivolités de la jeunesse. A Londres, sa vie était plus dissipée, et livrée avec emportement à tous les plaisirs de son âge[1]. L'hypocrisie religieuse qui était alors le

guide, et forcé de me tracer une route à travers l'armée innombrable de mes passions. Mais le moyen de retrouver la trace perdue! »

1. Lord Byron en un passage de son journal explique spirituellement quels peuvent être pour les hommes d'imagination l'attrait de la passion du jeu : « J'ai dans l'idée que les joueurs sont plus heureux que bien d'autres. Ils sont dans un état d'excitation continuelle; la renommée, même l'ambition, viennent parfois à lasser, mais chaque tour de cartes, chaque coup de dés tient le joueur en éveil, sans compter qu'on peut jouer dix fois plus longtemps que faire toute autre chose. J'aimais beaucoup le jeu quand j'étais jeune, je veux dire les jeux de hasard, car je déteste tous les jeux de cartes, même le faro, etc. » C'est ce même attrait d'imagination qui explique les excès d'un autre genre auxquels Lord Byron s'est livré parfois. Ce vice dont on a aussi dans le temps voulu accuser cette « pâle Desdemona, au cœur d'ange et de lion, » ne fut

ton à la mode dans les salons de Londres servait à voiler un grand courant de corruption de mœurs, et les récents souvenirs de Brummel et du prince Régent n'étaient pas effacés dans la haute société anglaise par cette austérité superficielle. On voit que le joug de l'*Alma mater* ne pesait pas lourdement sur les épaules de Lord Byron. Il s'était depuis longtemps émancipé; cependant il fut heureux de quitter définitivement son collège et sa chambre de Cambridge en 1808.

Enfin son premier recueil parut sous ce titre : *Hours of Idleness*, par George Gordon Byron, mineur; et avec cette triple épigraphe : *Virginibus puerisque canto.* (Horat. lib. III, Od. 1.) — μήτ' ἄρ με μάλ' αἴνεε μήτε τι νείκει[1] (Hom. II. X, 249.) — *He whistled as he went for want of thought.* L'ouvrage fut imprimé obscurément à Newark, et Lord Byron ne fit aucune démar-

pour Lord Byron comme pour Mme Malibran qu'un moyen factice de ranimer les forces languissantes d'une constitution consumée de sa propre vie, dévorée de sa flamme intérieure; et quand Thomas Moore nous raconte qu'au sortir de ces nuits vénitiennes « *questo stravagante d'Inglese* » ainsi que le nommaient les pêcheurs du Lido, ne pouvant supporter de rester dans l'enceinte de son palais de Mocenigo, se jetait dans une barque, et allait passer la nuit en pleine mer, on comprend que de sombres douleurs ne tardent pas à être le châtiment de ceux qui se livrent par bravade à des plaisirs antipathiques à leur nature.

1. Ne me prodiguez ni l'éloge ni le blâme.

che pour obtenir l'attention des critiques du jour. Il était impossible d'y mettre moins de prétention. Ces premières poésies furent dédiées au comte de Carlisle, son tuteur, dont cependant Lord Byron croyait avoir à se plaindre. La préface était gracieuse et modeste. Il demandait l'indulgence. On pouvait déjà reconnaître à cette prose vive, étincelante et légère l'art d'écrire qui brille dans sa correspondance. Le premier recueil de Lord Byron ne méritait assurément pas la dédaigneuse critique et les durs sarcasmes qui l'accueillirent dans la *Revue d'Edimbourg;* rien ne pouvait cependant y faire présager le génie qui devait quelques années plus tard déployer de si brillantes ailes. La puissance et l'originalité, tels seront alors les traits frappants de la poésie de Lord Byron. Ici, au contraire, on sent à chaque page la faiblesse et l'imitation. Il semble que le jeune poëte saisi d'une sorte de timidité ait craint de se livrer tout entier. La jeunesse, par modestie, se défie souvent de ce qui fait sa vraie supériorité ; l'oiseau rase timidement la terre avant de s'élancer dans le vague des airs. Il n'est personne qui n'ait besoin d'un premier mot. Le génie le plus original a toujours commencé par une imitation traditionnelle. En fait d'art et de poésie comme en fait de politique et de philosophie, la raison, comme l'imagination, doit s'appuyer

sur la tradition, sur un fond d'idées reçues, avant de s'élever à l'originalité et à l'invention. On sait que sur la première inspection des peintures de Raphael, Michel-Ange déclara qu'il ne serait jamais un peintre. En effet ce hardi et puissant génie put sourire des timides essais du jeune peintre de Pérouse imitant, avec une exactitude un peu sèche, la manière de son maître le Pérugin. Il est aisé de découvrir dans quelques-unes des poésies de Lord Byron la trace de l'imitation d'Ossian et du Minstrel de Beattie. On comprend que la même disposition mélancolique et romanesque, le même séjour dans les montagnes de l'Ecosse, aient pendant un temps teint des mêmes couleurs l'imagination du poëte de Morven et celle du jeune homme qui n'avait pas encore dégagé sa véritable originalité. On peut y remarquer aussi un mélange particulier de mélancolie et de gaieté, de découragement et d'intérêt, de tendresse et d'ironie. Son âme encore candide s'ouvre à tous les enthousiasmes de la jeunesse, l'amour, le sentiment religieux, le culte des ancêtres. Devant ces effusions d'une sensibilité presque féminine ces mots de saint Augustin vous reviennent en mémoire : *Quaerebam quid amarem*, *amans amare*. Une épigramme vivement aiguisée à l'occasion de la mort de Fox, où éclatent les sentiments libéraux du jeune

poëte[1], et deux prières[2] méritent seules, ce me semble, d'échapper à l'oubli. J'ai déjà cité celle qu'il composa à l'âge de quinze ans, lorsqu'il se croyait près de mourir. Cette prière, à quinze ans, d'un des plus grands sceptiques de notre âge, chez qui, plus tard, le doute et l'incrédulité douloureuse furent la source même de la poésie, servirait seule à prouver que l'instinct religieux était naturel à l'âme de Lord Byron. Voltaire et Goethe, à quinze ans encore chrétiens et croyants, n'auraient pas écrit cette prière; Rousseau peut-être l'aurait rêvée. Les instincts des enfants sur ce point se déclarent de bonne heure. Goethe nous raconte dans ses Mémoires que, dès sa première enfance, il se cachait pour élever des autels païens et offrir des sacrifices aux dieux[3].

1. Réponse à l'impromptu qui parut dans le *Morning-Post*, à l'occasion de la mort de Fox.

2. Ces prières ne furent pas publiées de son vivant, mais écrites dans ce temps elles ont été jointes plus tard au recueil des poésies de sa jeunesse.

3. Il est intéressant de suivre en lisant *Werther* la transformation successive des opinions de Goethe, son passage du déisme et du christianisme au panthéisme. Dans Werther, Goethe a peint ce qu'il avait senti au temps de sa jeunesse, comme Lord Byron dans le *Dream*; de là l'accent vrai, l'émotion sincère. Le spectateur intérieur, ironique et désabusé qui connaît le néant des illusions de l'amour, n'existe pas encore dans le *Dream* et se fait déjà pressentir dans *Werther*. De là vient qu'on s'abandonne sans méfiance à son émotion en lisant le *Dream*, et qu'en lisant *Werther* on craint d'être la dupe de l'auteur.

La seconde prière est curieuse à étudier comme indice de l'état d'esprit du jeune poëte. Elle marque la transition de la religion révélée à la religion naturelle. C'est la prière universelle de Pope. On y voit déjà la lutte qui s'élève entre la foi traditionnelle et les objections de la raison naissante. A quelle époque Lord Byron perdit-il la foi de son enfance? Probablement à cet âge, entre dix-huit et vingt ans. Tout en se gardant de la téméraire intolérance qui prétend découvrir l'origine de l'incrédulité de l'esprit dans les vices du cœur, il faut pour être équitable en ses jugements pénétrer dans cette chambre obscure où les rayons de l'intelligence se décomposent sous le prisme des sentiments. Les changements d'opinions, les révolutions intérieures ne se font presque jamais seuls, sans le concours de quelques circonstances extérieures qui les ont provoqués ou amenés. L'illusion est sœur du mensonge et les erreurs de l'intelligence sont presque toujours mêlées aux torts du caractère. Il est rare qu'il n'y ait pas quelque reflet de l'un sur l'autre. En ce qui concerne Lord Byron, bornons-nous, sans en tirer aucune conclusion, à constater une coïncidence. Ce fut à l'époque où il se livra avec emportement aux plaisirs de la jeunesse qu'il perdit la foi de son enfance. Même pour ceux qui partis du sein de la foi sont destinés à

y revenir un jour, l'âge des passions est aussi bien souvent l'âge des doutes et des perplexités intellectuelles, de sorte que le secours s'en va au moment même où il serait le plus nécessaire. Perdre ses convictions religieuses est sans doute pour tout homme un grand malheur; c'est même le plus grand des malheurs. Mais Lord Byron est de tous les hommes celui qui en souffrit le plus. Son ardente nature, que n'arrêtait pas le frein moral, se laissait cependant facilement dompter par le sentiment, et l'instinct religieux était très-fort chez lui comme chez toutes les natures passionnées et poétiques. Déchiré entre les tourments de son cœur et les doutes effrayants de son esprit, il perdit avec sa foi ce qui aurait pu seul régler une nature où l'intelligence et l'imagination avaient pris un vol disproportionné avec les forces morales[1]. Voltaire et Rousseau furent les idoles de sa jeunesse. L'un séduisit son imagination et son cœur, l'autre son esprit[2]. Montaigne était encore un de ses auteurs favoris; il paraît l'avoir été aussi de

1. On a dit de Mme de Staël qu'elle avait plus d'esprit qu'elle n'en pouvait mener. On a pu dire aussi de Lord Byron dans sa première jeunesse que ses facultés étaient plus fortes que son âme.

2. De là naquit sans doute son goût pour la France. Il a toujours défendu la France et les Français dans le temps où ils étaient le plus impopulaires en Angleterre, et il a même pendant un temps partagé l'enthousiasme des Français pour le premier consul, qu'il appelait son héros de roman.

Shakespeare, et le même souffle de scepticisme courut à travers la splendide imagination des deux poëtes. Les esprits et les âmes de cette trempe, ardents comme la flamme et pénétrants comme l'acier ne s'arrêtent pas longtemps ainsi que nous à la brillante surface et aux amusements du chemin; ils vont comme une flèche aux extrémités de notre courte existence. Mais si les redoutables problèmes de la vie humaine préoccupèrent de bonne heure l'esprit inquiet des deux poëtes, Shakespeare échappa peut-être (nous connaissons mal l'histoire de sa vie intime) à ces écroulements intérieurs des croyances, si fréquents hélas! de nos jours. En tout temps l'humanité recule épouvantée quand elle entrevoit ces sombres profondeurs et exhale ce cri de douleur qu'arrache à l'enfant nouveau-né le premier contact de l'air et de la lumière. Mais de nos jours plus qu'en tout autre temps, le vent du doute s'élève à l'entrée de la jeunesse dès que l'homme commence à penser; on dirait qu'il prend alors je ne sais quel âpre plaisir à détruire en lui-même le frêle édifice de la croyance humaine; puis il s'assied avec un triste orgueil au milieu des ruines qu'il a faites sur cette terre dévastée par l'aride torrent des passions. Plus tard au contraire, il revient sur ses pas et cherche à élever avec les débris de ses

croyances passées un abri pour ses vieux jours. Loin de travailler alors à ébranler les fondements de sa foi, il serait plutôt porté à s'exagérer leur solidité. On dirait parfois d'un navire en perdition où chacun cherche à s'orienter à travers les brumes de la nuit.

Plus au sud, plus au nord, que sais-je? mais par là.

Sur une étendue aussi vaste et qui échappe de tous les côtés à l'esprit humain, il est impossible que les opinions ne varient pas à l'infini. Ce qui frappe l'un ne frappe pas l'autre.

J'avoue que j'ai non-seulement de l'indulgence mais du respect pour l'incrédulité de la jeunesse parce que je la crois parfois plus sincère, plus religieuse même que la piété d'un autre âge. Dans la jeunesse, la révolte est le cri de l'affection trompée qui ne consent pas à se payer d'illusions et de vaines apparences; aux doutes et aux agitations d'Alceste nous reconnaissons la réalité et la profondeur de sa passion. La jeunesse ne craint pas de se compromettre en énonçant des opinions hardies; plus tard on s'aperçoit que ces opinions ne sont pas bien vues dans le monde, et n'aident pas à faire son chemin; on apprend alors à les taire. Il est une incrédulité bien plus respectable que certaine foi. La résignation de la vieillesse qui succède aux révoltes de la jeunesse tient parfois à une certaine mollesse de l'âme plutôt

qu'à une religieuse adhésion aux lois éternelles du vrai, du bien et du beau.

Les bornes de l'esprit humain humiliaient Lord Byron; elles ont humilié tous les grands esprits. Il riait des efforts que nous faisons pour découvrir les secrets que la Providence et la nature ont couvert pour nous d'un triple voile. Ce mélange de doute et de foi dont il ne put jamais entièrement sortir est peut-être de tous les états le plus pénible; car on n'y a ni la sécurité de la foi, ni le calme triste de l'incrédulité. On dirait que la vérité religieuse tour à tour chez lui se révèle et se dérobe.

The Hours of Idleness, avant d'être si durement critiquées par la *Revue d'Édimbourg*, obtinrent d'abord un certain succès dans le petit cercle où vivait Lord Byron. On le voit préparant une édition pour un public plus nombreux. L'ouvrage avait été d'abord imprimé à une centaine d'exemplaires et destiné à un petit nombre d'amis. Les encouragements de ses amis le décidèrent à risquer la publicité. Il reçut au début de vifs compliments; on peut en juger par une lettre adressée à M. Bankes, où il le remercie de ses éloges avec un mélange assez frappant d'orgueil et de modestie[1].

1. Il écrit de Londres, le 2 août 1807 : « Crosby, mon libraire de Londres, vient d'épuiser le second envoi de mon ouvrage; il en de-

Divers recueils estimés en Angleterre, la *Revue mensuelle*, le *Gentleman's magazine* parlèrent avec éloge des *Hours of Idleness*, et allèrent même jusqu'à deviner dans Lord Byron le grand poëte futur.

Ce fut à l'occasion de son livre que Lord Byron entra en rapport avec M. Dallas[1], dont le fils, ministre du saint Évangile, a publié en 1824 un volume qui traite des relations de son père avec Lord Byron,

mande un troisième à mon éditeur. En passant devant les magasins, je vois briller mon nom à travers les vitres, et je savoure sans mot dire les prémices de ma renommée. Deux revues me supplient, au nom du bon goût, de doter bientôt le public de quelque autre chef d'œuvre. Qui ne voudrait être poëte si tous les critiques étaient aussi polis? Aussi voyez quelle est mon ardeur! Tous ces jours-ci je me suis levé à trois heures du matin, et j'ai composé quatre cents vers. Mon nouveau poëme aura huit ou dix chants. Je veux l'avoir fini dans un an.... » Et ailleurs encore : 26 octobre 1807 : « J'ai composé deux cent quatorze pages d'un roman, et trois poëmes qui comprennent ensemble plus de mille vers, sans compter une demi douzaine de pièces fugitives. A propos, mon élégie sur Newstead a été portée aux nues dans une revue et critiquée dans une autre. Tant mieux! C'est du sein des controverses que s'élèvent les réputations. » — Il renoua aussi ses relations avec le jeune Harness peu après la publication de son volume. Leur liaison s'était refroidie à la suite d'un de ces accès de susceptibilité ombrageuse et souvent mal fondée qui s'emparait parfois de Lord Byrou. Il lui écrit, 11 février 1808.... « Peut-être vous rappelez-vous à peine qu'il y a quelques années nous avons été liés d'une amitié trop courte mais bien vive. Pourquoi cette amitié n'a-t-elle pas duré plus longtemps? Je n'en sais rien. J'ai encore en ma possession un souvenir de vous qui m'empêchera toujours de l'oublier, etc. »

1. M. Dallas était allié à la famille de Lord Byron. L'oncle de Lord Byron, capitaine George Anson Byron avait épousé la sœur de M. Dallas.

et contient divers fragments de sa correspondance avec lui[1].

1. Le volume est précédé d'une introduction où sont longuement racontés les débats que M. Dallas eut avec Mme Leigh, sœur de lord Byron, au sujet de la publication des lettres de son frère. Cette introduction intitulée : *Preliminary statement*, est curieuse comme fragment d'histoire littéraire et aussi comme étude de caractère des divers personnages qui y figurent. M. Dallas avait composé son livre du vivant de Lord Byron. Cette étude devait s'appuyer, comme pièces justificatives, d'une part, sur la correspondance de Lord Byron avec M. Dallas, de l'autre, sur sa correspondance avec sa mère, que Lord Byron lui-même avait remise entre les mains de M. Dallas, lorsqu'il partit pour le continent. L'ouvrage ne devait paraître qu'après la mort de Lord Byron et de M. Dallas, qui, plus âgé que lui, suivant toute apparence ne devait pas lui survivre. L'événement trompa toutes les prévisions humaines. Lord Byron mourut à trente-six ans, et M. Dallas se décida alors à publier son ouvrage immédiatement. Mme Leigh en ayant été informée, au mois de juin 1824, deux mois après la mort de Lord Byron, fit savoir à M. Dallas par M. Hobhouse, depuis lord Broughton, exécuteur testamentaire de Lord Byron, qu'elle regarderait comme un procédé impardonnable la publication des lettres de son frère, sans le consentement préalable de la famille. On conçoit que l'intention, solennellement annoncée par M. Dallas dans sa préface, de faire une exécution morale et religieuse sur le compte de Lord Byron ait pu ne pas beaucoup flatter sa sœur; mais M. Dallas n'a pas l'air de comprendre ces scrupules et ces délicatesses. Publier les lettres de Lord Byron, avant même qu'il n'eût été enterré et sans le consentement de sa sœur, était d'après l'opinion de M. Hobhouse un procédé indélicat, et il le dit assez durement à M. Dallas. Il y eut à ce sujet un échange de lettres fort aigres entre Mme Leigh et M. Dallas. « Je publierai, » disait M. Dallas; « vous ne publierez-pas, » répondait Mme Leigh. Mme Leigh a toujours semblé attacher une grande importance à ce qu'on ne publiât rien au sujet de son frère sans son aveu. En cette circonstance, la lecture du livre prouve qu'elle avait parfaitement raison de ne se fier ni au tact de M. Dallas, ni aux sentiments de bienveillance et d'amitié qu'il portait

Dans sa lettre, où il lui témoigne une admiration exagére, M. Dallas se montra cependant meilleur prophète que les critiques de la Revue d'Édimbourg. La réponse de Lord Byron n'est évidemment pas sérieuse. Il prenait un malin plaisir à mystifier ceux dont il soupçonnait la sincérité, et en ce qui concerne M. Dallas il ne se trompait pas absolument. M. Dallas un peu déconcerté se vit obligé dans sa réponse de reporter ses éloges sur la candeur de son jeune parent. Il s'essayait à le convertir; et en lisant les lettres qu'il lui écrivait on comprend que Lord Byron en proie

à Lord Byron. Il ne faut cependant pas confondre le fils et son père. Le révérend M. Dallas, ministre du saint Évangile, est évidemment animé à l'égard de lord Byron des sentiments les plus hostiles; le père semble plutôt avoir eu de l'amitié pour lui, bien que ce soit de ces amitiés officieuses et un peu intéressées, manquant de tact et de mesure, qui doivent plus impatienter que toucher ceux qui en sont l'objet. La gloire attire dans son rayon une nuée de moucherons qui bourdonnent au soleil en sa trainée de lumière. L'affaire fut portée à la Cour de chancellerie. Suivant M. Dallas, Lord Byron lui avait remis en 1814 ses lettres à sa mère en lui disant : « Prenez-les, elles sont à vous pour en faire ce qui vous conviendra; un jour ou l'autre, elles seront un objet de curiosité; » ce qui selon M. Dallaz l'autorisait à les imprimer. Mais ce point ne parut pas suffisamment prouvé, et la Cour fit défense à M. Dallas de publier non-seulement la correspondance de Lord Byron avec sa mère, mais sa propre correspondance avec lui. Quelques années plus tard, M. Dallas fils publia en France les lettres qu'il lui avait été interdit de publier en Angleterre. Ces lettres sont des documents curieux qui peuvent servir de commentaires et de pièces justificatives aux œuvres de Lord Byron.

aux doutes qui le tourmentaient alors, ne se rendit pas à ses remontrances.

Lord Byron devinait ou pressentait le charlatanisme avec une sagacité presque infaillible et s'amusait à le déjouer. Là se révèle déjà cette singulière manie de dire du mal de lui-même qui le posséda toute sa vie; il poussait le goût de la vérité jusqu'au cynisme. Le mot de cynisme est dur cependant; il n'y a ni audace ni perversité dans ces lettres d'un jeune homme de dix-neuf ans encore enfant par le caractère; dans les dernières années de sa vie, Lord Byron sentit lui-même le ridicule de cette fanfaronnade de vices. La haine de l'hypocrisie sous toutes ses formes resta cependant une des passions de sa vie, haine fort excusable à la vérité puisque ce semble être le seul vice contre lequel la sainte âme du Christ se soit enflammée de colère. Cet attrait pour la vérité qui était chez lui un instinct, une sorte de courage d'esprit, plutôt encore qu'une vertu morale, apparaissait sous des formes diverses; dans les relations sociales, la haine de l'hypocrisie, du cant, du manque de droiture; en littérature, la passion du vrai, de l'exactitude descriptive ou historique. Son imagination, comme le faucon auquel Bacon a comparé la philosophie inductive, prend pied dans la réalité avant

de s'élancer dans l'idéal. Ses poëmes ont presque toujours été inspirés par la réminiscence de quelque aventure personnelle, de quelque scène qui s'était passée sous ses yeux.

Enfin parut cet article qui est resté comme un monument des erreurs de la critique. On ne sait pas bien encore si c'est à Jeffrey ou à lord Brougham que doit revenir le triste honneur de l'avoir écrit. Lord Brougham était alors presqu'aussi jeune que Lord Byron. On aimerait à le croire, l'illustre avocat ne fut pas responsable de ces pages qui ne brillent ni par l'esprit, ni par la délicatesse et qui eurent une si triste influence sur la vie de Lord Byron. En tout cas il en fut honteux plus tard, car il les a soigneusement supprimées du recueil de ses œuvres. Lord Byron avait à l'avance entendu parler de cet article; il s'en montre préoccupé plus qu'il ne le veut paraître dans une lettre à M. Becher, tout en disant qu'il ne faut pas s'étonner d'être critiqué dans une revue qui ne loue que ses rédacteurs, et où les poëtes les plus célèbres Southey, Moore, Wordsworth, Lauderdale ont été attaqués. Cette amère critique lui fut cependant d'autant plus pénible qu'elle émanait d'une revue, organe du parti whig et des opinions libérales qui étaient les siennes; à la lecture de l'impitoyable et inintelligente censure, il bondit comme un lion blessé.

L'impertinente ironie de la *Revue d'Edimbourg*, l'avait touché au point le plus vif de son caractère, l'orgueil. Nul n'était plus que lui sensible au ridicule qu'il savait si bien infliger aux autres, et s'il chercha à se venger, ce fut bien plutôt par orgueil que par vanité blessée : car il ne faisait pas lui-même grand cas de ses poésies. Son âme encore jeune et confiante, déjà souffrante d'un premier désappointement d'amour ressentit cruellement cette nouvelle blessure des hommes et de la destinée qui versa le poison de l'ironie dans ses veines, et de là jaillit cette source de poésie amère qui ne devait tarir qu'avec sa vie. Il y a toujours un inconnu dans la portée de l'esprit de celui qui apparaît pour la première fois sur la scène, et c'est pour cela que la critique rend les auteurs si malheureux par le doute qu'elle leur inspire sur leurs propres facultés.

Lord Byron avait été averti (ce qui augmenta sa colère) que l'article avant son apparition avait été publiquement lu un soir à Holland House. Un de ses amis qui entra chez lui au moment où il venait d'en achever la lecture, frappé de l'expression superbe et méprisante de son regard, lui demanda s'il venait de recevoir un cartel. » C'eût été, dit-il, un sujet digne d'un sculpteur ou d'un peintre que l'effrayante beauté du jeune poëte, en ce moment où la colère lui

révélait son génie.» Le soir cependant il s'était calmé, et après avoir bu à dîner une bouteille de vin de Bordeaux et épanché son indignation dans une vingtaine de vers, il se sentit soulagé. Scrope Davies qui vint le voir le lendemain le trouva encore très-abattu. Il se repentait amèrement, disait-il, de s'être donné le ridicule de livrer ses vers au public. Après avoir cherché inutilement à le distraire, Scrope Davies le prit par le bras et le mena promener pendant deux heures; ils entrèrent dans un café et son ami lui fit boire du vin du Rhin. Rien ne pouvait le ranimer, quand Scrope Davies vint à s'écrier : « Si vous leur répondiez ! » Lord Byron se releva soudainement : « voilà ce qu'on pourrait leur répondre ! » Puis, prenant à son tour son ami par le bras, il recommença sa promenade, improvisant à chaque instant des tirades de vers et aiguisant de nouvelles épigrammes. Il était sauvé. « Il me semble, écrivait-il le lendemain à M. Becher, que j'aurais pu faire moi-même une critique plus spirituelle de mes poésies. »

Son premier soin fut aussi de calmer sa mère plus sensible aux blessures de son amour-propre que lui-même et dont il connaissait la vivacité d'impression, par une lettre où il traite légèrement ses critiques et les tourne en ridicule. Désormais au lieu de se laisser abattre, Lord Byron sentit naître en lui une

ardeur et une force ignorées jusqu'alors. Ce défi jeté à songénie fut pour le poëte comme le son de la trompette pour le jeune coursier.

Ce fut pendant l'automne, à Newstead, qu'il acheva cette satire commencée à Londres, où, dans le premier moment d'un aveugle ressentiment, il jeta le gant à toute l'Angleterre. Il avait, pensait-il, manqué son premier coup et ne voulait pas manquer le second. Il sentait la nécessité de réussir, car ce second pas allait décider de sa carrière littéraire. Dans ce but, il se livra à une étude approfondie des satires de Pope; ce fut alors qu'il conçut pour Pope cette vive admiration qui le détourna même, dit-il plus tard, de chercher à l'imiter. Chacune de ses expressions, ajoutait-il, est une médaille frappée. Comme le jeune Hercule des marbres antiques, il voulait d'un assaut vigoureux écraser les serpents qui avaient cherché a l'étouffer. Aussi racontait-il à M. Ticknor, le célèbre écrivain américain avec qui il fit connaissance au mois de juin 1815, que pendant le mois où il écrivit sa satire, il n'avait pas vu la lumière du jour. Son habitude, comme on sait, était de travailler la nuit; il se mettait au travail après le coucher du soleil et dormait le lendemain pendant toute la journée[1].

1. A Céphalonie, ayant trouvé par hasard cette satire dans la bibliothèque du colonel C. D. : « C'est un livre, lui dit-il, qui m'a fait

Au moment même où Lord Byron préparait sa satire, un nouveau mécompte vint encore obscurcir la sombre humeur où l'avait plongé l'article de la *Revue d'Edimbourg*. Il venait d'atteindre sa majorité et devait entrer à la Chambre des Lords. Son entrée à la Chambre fut retardée de quelques semaines; il avait été obligé de se procurer des papiers attestant le mariage de son grand père avec Miss Trevanion. Le mariage ayant eu lieu dans une chapelle particulière, il n'y avait pas eu de certificat régulier. Il crut devoir écrire à son tuteur pour le prévenir qu'il allait atteindre sa majorité au commencement de la session, s'attendant qu'il l'introduirait et lui épargnerait ainsi l'embarras d'une première entrée dans la Chambre. Lord Carlisle lui répondit froidement par une explication minutieuse du mode de procédure en pareille cir-

beaucoup de mal; j'ai perdu un grand nombre d'amis qui ne me l'ont jamais pardonné. J'avais écrit quelques sottes poésies quand j'étais jeune, et quand les critiques des revues m'ont traité si sévèrement, j'ai voulu leur montrer qui j'étais et châtier leur insolence. Mais ce que je regrette le plus dans ce livre, c'est ce que j'ai écrit sur lord Carlisle. » Voici une preuve entre bien d'autres de la légèreté malveillante avec laquelle M. de Lamartine a jugé Lord Byron : « ce qu'il y a de pis, dit-il, c'est que Lord Byron ne se repentit jamais de cette débauche d'esprit sans sel. » D'abord il n'est pas vrai, tant s'en faut, que la satire des *English Bards* soit sans esprit, et de plus Lord Byron l'a jugée depuis avec sévérité et fait tous ses efforts pour la supprimer. Dans les éditions suivantes annotées de sa main il signale lui-même l'injustice de ses attaques et la légèreté de ses jugements.

constance, sans lui offrir de l'accompagner. On a de la peine à comprendre cette étrange conduite de lord Carlisle. Peut-être faut-il l'expliquer tout simplement par son caractère morose, insociable et cette misanthropie héréditaire chez la race des Byron. Il fut loin de se montrer aussi indifférent pour sa demi-sœur, Augusta Byron, à qui il témoigna plus de soins et d'égards. Il est vrai que sa mère, la marquise Carmarthen, était une dame de grand monde ; Mrs Byron était aussi une grande dame, puisqu'elle descendait des Stuarts, mais elle était provinciale, et la prévention que ses façons rudes et un peu vulgaires avaient inspirée contre elle à lord Carlisle, habitué à vivre dans la société la plus raffinée de Londres, s'étendait jusqu'à son fils qui pourtant, s'il se fut donné la peine d'y regarder, ne lui ressemblait guère.

Lord Byron dut donc se présenter seul à la Chambre des Lords ; et ici encore se révèle un trait de son caractère. Il n'était pas si isolé, si inconnu qu'il n'eût pu trouver un pair pour l'introduire. Mais profondément blessé de la conduite de son tuteur, il résolut de se présenter seul, et cette singularité donna à son entrée à la Chambre, je ne sais quoi de triste et de dramatique qui sembla comme un présage de sa mélancolique destinée.

M. Dallas passant devant la porte de Lord Byron

vit sa voiture attelée ; il n'avait pas, en sortant, l'intention d'aller le voir, mais il céda à la tentation de monter un instant chez lui ; il le trouva pâle et nerveux ; sa préoccupation trahissait l'agitation de son âme ; évidemment sans en parler il songeait à son tuteur avec une colère mal contenue. « Je suis bien aise de vous voir, dit-il à M. Dallas ; je vais à la chambre des Lords ; peut-être viendrez-vous avec moi. » — Je lui dis que j'étais prêt à le faire et je dissimulai l'indignation que j'éprouvais, en songeant qu'un jeune homme aussi haut placé par sa naissance, sa fortune, ses talents n'avait pu trouver un seul membre du Sénat auquel il appartenait pour l'introduire d'une manière conforme à son rang. Je vis qu'il ressentait amèrement cet affront et je partageai absolument ses sentiments. Après avoir parlé quelques instants de sa satire et des dernières épreuves qui étaient sous presse, je l'accompagnai à la Chambre. En entrant il était pâle et intimidé ; il passa devant le sac de laine sans regarder autour de lui et s'avança vers la table où l'huissier devait recevoir son serment. Le lord Chancelier[1] s'avança vers Lord Byron, et, lui tendant les deux mains, lui exprima avec une politesse cordiale son regret d'avoir été obligé de retarder son entrée à la Chambre ; « l'obser-

1. Lord Eldon.

vation des formes, ajouta-t-il, était son plus strict devoir. » Mais comme il n'avait pas montré beaucoup d'empressement, Lord Byron lui répondit avec un froid salut : « Votre Seigneurie n'a pas besoin de s'excuser; vous avez fait exactement comme Tom Thumb (personnage d'une pièce alors en vogue), vous avez fait votre devoir et vous n'avez rien fait de plus[1]; » puis il alla s'asseoir nonchalamment sur un des bancs vides à gauche du chancelier où se plaçaient d'ordinaire les membres de l'opposition. »

Ainsi l'entrée à la Chambre des Lords de celui dont le nom devait être un jour une des gloires de l'Angleterre fut à peine remarquée. Il regarda autour de lui et ne vit qu'un vaste désert d'hommes indifférents ou hostiles, sans un regard ami pour l'encourager. Puis quand lord Eldon s'approcha de lui, déjà irrité et blessé il le repoussa à son tour. C'est ainsi que dans cette trame douloureuse de la vie nos propres fautes viennent sans cesse aggraver les fautes des autres et les duretés du sort envers nous.

M. Dallas revenant avec Lord Byron lui reprocha d'avoir si mal répondu aux avances que lui avait faites le Chancelier. « Si je lui avais serré la main cordialement, lui répondit Lord Byron, il m'aurait regardé

1. *You did your duty and you did no more.*

comme enrôlé dans son parti et je ne veux être l'homme d'aucun parti ; je ne veux rien avoir à faire avec eux d'aucun côté. J'ai pris ma place à la chambre des Lords, et maintenant je vais à l'étranger. » Ils retournèrent à Saint-James Street, mais il ne reprit pas son sang froid. Lord Byron unissait par un contraste qui se rencontre fréquemment des opinions libérales avancées, radicales même, à des instincts très-aristocratiques. Je crois cependant qu'il était de la nature de ceux qui, le jour venu et l'occasion donnée, savent sacrifier leurs instincts à leurs opinions. On remarque dans les trois discours qu'il prononca pendant son court passage à la Chambre des Lords une fermeté de sens politique voilée sous une légère teinte d'ironie faisant pressentir les qualités mêlées de soldat et d'homme d'État qu'il déploya plus tard en Grèce sur la fin de sa vie. A ne le juger que d'après ses poésies, on se serait attendu à plus d'éclat d'imagination, de mouvements d'éloquence et moins de sûreté de jugement.

Ce fut la première fois que Lord Byron parla à M. Dallas de ses projets de voyage sur le continent. Ce nouveau mécompte, que son imagination maladive se plut sans doute à envenimer, fut une des causes qui arrêtèrent dans son esprit une intention encore vague et flottante. Il hésita longtemps

entre divers projets; il voulait d'abord aller en Perse, et puis il songea à s'embarquer pour l'Inde. Ce dessein l'occupa si sérieusement qu'il écrivit à un professeur de sanscrit à Cambridge et chargea sa mère de demander à un ami commun, qui avait résidé dans l'Inde, ce qu'il lui était nécessaire d'emporter pour son voyage. Il disait qu'un jeune homme de son rang devait tôt ou tard voyager, et qu'il voulait profiter de ce qu'à cette époque aucune obligation précise ne le retenait en Angleterre. L'expérience supérieure des hommes et de la vie qu'il aurait acquise pendant son voyage en Orent lui seriait utile à son retour quand il entrerait décidément dans la vie publique.

Ce fut en rentrant de la séance de la Chambre des Lords qu'il écrivit contre lord Carlisle les vers dont il se repentit vivement quelques années plus tard. Chez cette généreuse nature les ressentiments étaient ardents mais passagers; les flots impétueux de sa colère s'apaisaient et se soulevaient avec la même facilité. Je ne puis garder mes rancunes, disait-il souvent: (*I can't keep up my resentmens.*) Quelques vers de sa

1. Il a réparé depuis, autant qu'il était en lui, cette attaque virulente dans le troisième chant de *Childe Harold* où à la vue du champ de bataille de Waterloo et de la place où est tombé le jeune Howard fils de lord Carlisle, il reconnaît :

That he did his sire some wrong.

satire font aussi allusion à un évènement qui à cette époque le toucha vivement, la mort de lord Falkland, jeune et brillant officier qui fut tué en duel, en quelque sorte sous ses yeux. Ses lettres à sa mère comme sa conduite à cette occasion témoignent de cette ardente et délicate générosité qui était un trait si aimable de son caractère[1].

La satire intitulée : *English Bards and Scotch Reviewers*, est de toutes les œuvres de Lord Byron celle qu'il a le plus travaillée ; il fallait que ce second essai fut un triomphe qui le vengeât des mépris de la critique. Les lettres qu'il échange à ce sujet avec M. Dallas sont des plus curieuses ; à tout instant, de nouvelles idées, de nouvelles images se pressent dans son cerveau, si bien qu'il en est lui-même obsédé. « Dépêchez-vous d'imprimer, écrit-il, car je serais inondé de poésie. » Cette abondance, cette impétuosité de l'inspiration déborda toujours chez lui au moment où il allait imprimer, et ses plus brillants passages ont été écrits sur des épreuves qu'il faisait redemander jusqu'à dix fois de suite. Il appelait cela

1. Lord Falkland avait laissé, en mourant, sa jeune femme dans la plus grande gêne. Lord Byron était parrain de son fils qui naquit après sa mort; au retour de la cérémonie du baptême il trouva moyen de glisser sur la table une somme de cinq cents livres avec tant de précaution que l'on ne s'en aperçut qu'après son départ.

être piqué de l'*estro*[1]. La satire publiée sous le voile de l'anonyme attira bientôt l'a ttention publique, et l'Angleterre apprit qu'il lui était né un poëte. C'était l'œuvre d'un maître par la pureté nerveuse du style. Cet esprit altier qui ne s'inclinait devant aucune supériorité et les jugeait de sa hauteur intimida en même temps qu'il se fit admirer. Il se montra indépendant des hommes d'une manière effrayante pour eux. « Devant le tribunal de l'opinion chacun a peur de l'autre ; » le génie de Lord Byron n'est pas nécessaire ; il suffit souvent d'avoir de l'assurance pour faire reculer les autres. La grande majorité de l'espèce humaine est peu sûre d'elle-même et de ses opinions ; celui qui prend le haut du pavé est à peu près certain d'avoir les timides de son côté. Le jeune poëte de vingt ans qui s'attaquait ainsi insolemment aux réputations les mieux établies de son temps, qui déclarait que leurs œuvres les plus admirées n'étaient qu'un caprice passager de la mode, étonnait et imposait par sa hardiesse aussi bien que par la vigueur et la précision du langage. Un pressentiment secret avertissait ceux qu'il venait ainsi d'attaquer qu'ils avaient trouvé leur maître. A partir de ce jour Lord

1. Quand j'ai manqué mon premier bond, disait-il, je rentre en grondant comme un tigre dans mon repaire.

Byron put se croire et se dire poëte. Dans la jeunesse on est souvent disposé à prendre une certaine effervescence intérieure pour un signe de génie, et les autres peuvent s'y tromper, tout comme les parents croient aisément que leurs enfants sont des prodiges. C'est la merveille de la nature qui semble au premier abord une exception. On distingue seulement plus tard les dons vraiment extraordinaires.

Peu de jours après l'apparition de sa satire, M. Dallas lui écrivait qu'elle avait un grand succès et qu'elle était l'événement de Londres. Il ne tarda pas à être rappelé de Newstead par de nouvelles éditions où il jetait ce que l'accident du jour et l'humeur du moment ajoutaient à sa première inspiration.

Ses coups portaient au hasard sur les noms les plus célèbres de l'Angleterre. Avec une franchise de jeune homme, il frappait également sur les Tories et les Whigs. Si Lord Byron s'était borné à châtier comme ils le méritaient les critiques de la Revue d'Édimbourg, il aurait rendu service au public lettré qu'il eût délivré de leur insolent dogmatisme et de leur insupportable tyrannie. Il faut se garder de condamner sans rémission la satire des *English Bards and Scotch Reviewers*. Ce ne fut pas seulement l'œuvre d'une colère aveugle et vindicative ; il faut aussi y recon-

naître le légitime dédain d'un esprit supérieur pour les petites prétentions et les petites réputations de coterie. On comprend cette impatience d'un homme qui sent sourdre en lui une originalité puissante et qui se trouve en présence d'écrivains dont pas un n'est réellement original. On voit aussi qu'il fait exception pour Rogers, Campbell, Crabbe et Cowper dont il trace le portrait d'un vers correct, précis, plein de feu. Chez Crabbe, il reconnaît de vigoureux accents; chez Cowper, le cri plaintif de la nature.

Lord Byron fit à son tour, comme il arrive souvent dans la vie, précisément ce que l'on avait fait contre lui; il se montra dur, amer, sarcastique: « On croirait voir un gladiateur qui, renversé dans l'arène, tournerait son glaive non-seulement contre les juges barbares à qui son inexpérience servait de risée, mais encore contre ses frères condamnés comme lui à amuser leurs cruels loisirs. » Il s'était figuré, à tort peut-être, que tous, auteurs et critiques, s'étaient divertis à ses dépens en lisant l'article de la *Revue d'Édimbourg*, et il fut saisi d'un violent désir de représailles en attaquant non-seulement les poëtes, mais les critiques des poëtes, ceux qui étaient habitués à juger les autres. Le torrent de sa verve amère n'épargna personne sur son passage. Les poëtes anglais,

les critiques écossais Jeffrey, Gifford, Kirke White, Mac-Neil, Lewis, Coleridge, Wordsworth, Fitz-Gerald et ses lectures, Southey et ses poëmes épiques, lord Strangford, Graham, Bowles et sa paraphrase de Pope, Montgomery, William Lamb, lord Holland ses diners et ses traductions, tous comparurent devant le tribunal du jeune poëte. Il raille amèrement Jeffrey tout en racontant l'épisode de son duel avec Moore; au théâtre il critique Skeffington, Hook, Reynolds, et il adjure Sheridan, Colman, de reprendre la plume et de relever l'honneur de la scène. Sa rude franchise n'épargna même pas des hommes qui devaient devenir un jour ses amis, Moore et Walter Scott. Thomas Moore lui demanda plus tard une explication, qui devint l'origine de leur longue et fidèle amitié, et Walter-Scott ne lui a jamais répondu que par des éloges[1].

Il y a dans la satire de Lord Byron une part d'allusions personnelles à des anecdotes qui circulaient

1. L'attaque contre Walter Scott fut d'autant plus inconvenante que Walter Scott lui-même avait fait des remontrances aux rédacteurs de la Revue d'Édimbourg sur l'injuste sévérité avec laquelle avaient été traitées *the Hours of Idleness*. « Elles étaient, disait-il, comme toutes les poésies de jeunesse plutôt composées avec des souvenirs de ce qui avait plu chez d'autres à l'auteur qu'inspirées par sa propre imagination; mais je trouvais néanmoins qu'elles contenaient des passages qui promettaient beaucoup. »

sur les petites coteries des poëtes et des rédacteurs de Revues, dont le sens est perdu pour nous et qui d'ailleurs ne nous intéresseraient guère. Toutes ces coteries avec leurs complaisances mutuelles se virent démasquées et livrées à la risée publique. Puis il termine en paraissant lui-même en scène et en appelant sur lui seul la colère et le ressentiment de tous ceux qu'il a offensés, « Jaloux de l'honneur de mon pays, je n'ai pas hésité à braver la phalange des sots qui infestent notre âge. » Enfin, il prend congé à tout jamais du public et l'assure que s'il revient de son voyage d'Orient

No letter'd rage
Shall drag my common-place book on the stage[1].

Voltaire et M. de Lamartine ont de même passé leur vie à faire au public et à la gloire de ces éternels adieux d'amoureux. L'amour de la gloire ainsi que l'ambition ont sans doute été donnés à l'homme, comme l'instinct de la vie, pour lui voiler par de belles illusions le néant de ce monde et de ses faux biens. « Il faut un peu d'illusion au train de la vie, a dit quelque part M. Sainte-Beuve, car, rien qu'à le regarder d'un certain air, on empêcherait le monde d'aller. »

1. (La fureur d'être imprimé ne me fera pas livrer mon journal la publicité).

Dans le premier moment le public se rangea aisément du côté où apparaissait l'espérance, la nouveauté, la jeunesse. Les rédacteurs de la *Revu d'Édimbourg*, dans leur autorité incontestée et leur domination facile, furent surpris et décontenancés par la rudesse du choc. Les rancunes et les colères que souleva cette satire ont cependant poursuivi leur téméraire auteur pendant toute sa vie. C'est bien à partir de ce jour que s'engagea la lutte entre Lord Byron et la société anglaise; il avait par son indépendance altière blessé tous ses préjugés. Son malheur et sa gloire furent d'avoir attiré sur lui l'attention du monde à un âge où le caractère est encore loin d'être formé. Depuis l'âge de vingt ans jusqu'à sa mort prématurée il devint le point de mire de l'Europe; ses moindres actions, ses moindres paroles furent livrées aux commentaires de la malignité oisive. Les ennemis que lui fit aussitôt sa satire, en appelant les regards sur sa conduite privée, contribuèrent sans doute à propager les absurdes calomnies qui se répandirent sur l'étrange vie qu'il menait à Newstead.

Lord Byron avait une grande défiance de lui-même qui le rendit aussi surpris que le public et ses amis quand l'explosion de son génie vint à étonner le monde. Il fut longtemps comme effrayé de sa pro-

pre originalité. Son scepticisme commençait tout d'abord par lui-même. Ceux qui reçoivent « *quasi cursores* » le flambeau des mains de leurs devanciers n'ont pas de ces effrois vis-à-vis d'eux-mêmes. Ils ont plus de fermeté, quelquefois plus de charlatanisme, car ils peuvent affecter une sécurité qu'ils n'ont pas. Les génies défiants d'eux-mêmes tremblent de mal voir et de mal rendre l'idéal nouveau qui se lève encore incertain et confus à leurs yeux éblouis. D'ailleurs, il n'est pas d'artiste supérieur qui n'ait éprouvé, en songeant à la grandeur infinie de l'art, quelque chose de ce saint effroi, de ce frémissement qu'inspire aux âmes avancées dans la piété la vue ou le pressentiment de Dieu.

Il n'est pas rare de réunir dans le même caractère un grand orgueil et une grande modestie ; c'est même une combinaison qui se rencontre souvent chez les hommes supérieurs. A cette époque de sa vie, Lord Byron n'avait pas encore trouvé sa voie; ce que sa nature poétique recélait de tendresse et de profondeur était encore inconnu à lui-même. La verve satirique des *English Bards* n'était qu'une des cordes du magnifique instrument que la nature avait déposé en lui. En retournant l'opinion publique et en mettant les rieurs de son côté, il s'était fait des ennemis, qui ne pardonnent pas. Il avait soulevé

contre lui ce qu'il y a de plus implacable au monde, l'amour-propre d'auteurs irrités et surtout d'auteurs habitués au succès et à la domination. Southey entre autres ne lui pardonna jamais. Cette satire eut donc une influence funeste sur sa vie toute entière; du reste il l'a lui-même jugée sévèrement plus tard. Ce ne fut pas cependant dans la préface de la seconde édition qu'il témoigna son repentir; il continua à braver ceux qu'il avait attaqués avec plus de jactance que de bon goût. Mais aux éditions qui suivirent, il ajouta des notes où il se condamnait lui-même; il a corrigé, atténué la plupart de ses jugements; à tout instant il écrit : ceci est faux, exagéré, injuste. Dans *Don Juan*, où il a passé sa vie entière en revue, la plupart du temps pour se juger et se condamner, il est encore revenu sur cette entrée à la baïonnette dans la vie qui avait étonné et effrayé le monde.

On se disputait encore sa satire chez les libraires de Londres lorsqu'il résolut d'accomplir le projet de voyage qui le préoccupait depuis longtemps. A cette époque, il hésitait encore entre la carrière des lettres et la carrière politique. En véritable anglais, il préféra toujours la vie d'action, la vie politique à la vie littéraire; et c'est encore là un des charmes de sa poésie. On y sent je ne

sais quoi de viril qui fait pressentir l'homme sous le poëte :

He was a man, take him for all in all.

Dès sa première enfance, il s'était senti attiré vers l'Orient. Avant l'âge de dix ans, l'histoire de la Turquie par Rycaut l'avait vivement préoccupé. Il y avait comme une harmonie préétablie entre la couleur de son imagination et les contrées qu'il devait peindre[1].

On peut le dire, dans ce grand voyage de découverte de la nature qui se fit à la fin du siècle dernier et au commencement du nôtre, si Rousseau a découvert la Suisse, Bernardin de Saint-Pierre l'Ile de France, M. de Chateaubriand l'Amérique, Lord Byron pour sa part a découvert l'Orient. C'est du moins sous son prisme qu'on a continué à le voir jusqu'à ce jour. Qui ne s'est senti transporté dans cette antique terre d'Asie, mystérieux berceau du

1. On lit cette note curieuse écrite de la main de Lord Byron, sur la marge d'un livre de M. d'Israéli, *The literary character :* « Knolles, Cantemir, de Tott, Lady M. W. Montague, Hawkin's translation from Mignot's history of the Turcs, *the Arabian nights*, all travels, or histories, or books upon the East I could meet with, I had read as well as Rycaut, before I was ten years old. I think *the Arabian nights* first. After these, I prefered the history of naval actions, *Don Quixote* and Smollet's novels, particularly *Roderick Random*, and I was passionate for the Roman history. When a boy I could never bear to read any poetry whatever without disgust and reluctance. »

genre humain, en lisant le magnifique début de la *Fiancée d'Abydos*, tout inondé de la tristesse lumineuse de l'implacable soleil d'Orient, où l'on respire comme un parfum d'oranger voilé?

Where all, save the spirit of man, is divine.

Il n'est pas jusqu'à ses héros un peu monotones, qu'on a tant et justement reprochés à Lord Byron, ces brigands, ces bandits « tendres, galants, doux et discrets, » dont la morale est, disait plaisamment M. Macaulay, « détestez votre prochain et aimez la femme de votre prochain, » (*hate your neighbour and love your neighbour's wife*,) il n'est pas, dis-je, jusqu'au type de ces héros légèrement idéalisé, qui ne puisse se retrouver parmi les Klephtes et les Corsaires des îles de la Grèce. Ce faux idéal, cet idéal anti-social qui égarait l'imagination de Lord Byron dans sa jeunesse, et qui inspirait quelques années auparavant les *Brigands* de Schiller en Allemagne, est cependant le vrai défaut de sa première manière comme aussi cette fausse couleur que sa mélancolie prête à ses écrits. Il serait assurément injuste de dire que ses héros ne vivent pas, mais ils vivent d'une vie théatrale, mélodramatique; c'est toujours cette même fausse couleur qu'on peut

critiquer dans *Childe Harold*. La nature humaine vue à la sombre lueur du crime est peinte avec bien plus de vérité et de profondeur dans le *Macbeth* ou dans le *Richard III* de Shakespeare. Ses héroïnes, comme les héroïnes de Shakespeare, sont aussi des femmes du Midi et de l'Orient. Elles ne connaissent ni la gloire des héroïnes de Corneille ni la fierté et la délicatesse des héroïnes de Racine. Passionnées et ingénues, la lutte de l'amour et du devoir n'existe pas chez elles. Le cœur se donne dès les premiers instants ; elles appartiennent à l'homme qu'elles aiment, et restent innocentes par ignorance du mal. Ces deux grands poëtes étaient des hommes, et leur imagination créait l'idéal de la femme tel que le rêvait leur orgueil. Peut-être aussi qu'habitués à captiver l'imagination des femmes, ils peignaient simplement ce qu'ils avaient vu et rencontré. Les voilà ces divines apparitions que le génie a laissées à jamais flottantes dans l'imagination des hommes ; Médora penchée sur le bord de la mer comme un cygne aux ailes blanches, suivant dans son ardente et douloureuse rêverie le navire qui fuit à l'horizon ; Kaled, Parisina, Haydée, Haydée surtout, cette fille des îles grecques, cette Virginie qui n'a pas reçu une éducation chrétienne. Comparez ces trois créations du génie et de l'amour, Haydée, Virginie, Laurence

dans la grotte des Alpes, et voyez si le gracieux épisode d'Haydée n'est pas, depuis l'antique fable de Psyché, le plus ravissant tableau de l'amour naissant en face de la mer et des cieux; puis relisez aussitôt après la sublime scène du naufrage de *Don Juan* et du siége d'Ismailoff. C'est là qu'apparait ce que ce poëme étrange recèle de contrastes, de merveilleuse fantaisie, pareil à cet autre chef d'œuvre que la légende de *Don Juan* a eu aussi l'heureuse fortune d'inspirer, où la scène du bal commencée par un air de danse éclate à la fin en cris déchirants.

Lord Byron vit les splendeurs de l'Orient à travers le voile de sa mélancolie, et de là naquit cette couleur éclatante et triste qui est aussi, il faut le dire, une des beautés de sa poésie. Cependant la vraie beauté, la beauté supérieure est la beauté saine et forte. La *Mise au tombeau* du Titien, les *Pestiférés de Jaffa*, sont d'admirables tableaux; mais la Vénus de Milo et la Vierge de Dresde ne vous semblent-ils pas placés plus haut dans le ciel de l'art?

A ce sujet, nous lisons dans le Journal de Lord Byron : « Aristote remarque qu'en général, les grands esprits (*geniuses*) sont d'un tempérament mélancolique, et il cite comme exemples Socrate,

Platon, Héraclite et Lysandre, qui n'avait pas cette disposition dans sa jeunesse, mais qui y inclinait en avançant en âge. Que je sois ou non un homme de génie, j'ai été appelé tel par mes amis, et dans plus d'une langue et d'un pays et dans une assez courte période de vie. De mon génie je ne puis rien dire; quant à ma mélancolie je sais qu'elle devrait diminuer; mais le moyen? Je tiens que presque tous les hommes sont au fond mélancoliques, mais on ne le remarque que chez les hommes remarquables[1]. »

« Je ne sais, disait M. de Chateaubriand, si Lord Byron est aussi ennuyé des Childe Harold qu'il a mis au monde que je le suis des René qui circulent autour de moi. » M. de Chateaubriand se trompait. Ce n'est pas lui qui a mis au monde les René. Il n'en a été que l'expression poétique. Combien, hélas! ont connu les mêmes souffrances dans des destinées obscures, étouffées, moins la plainte immortelle qui soulage et le rayon de gloire qui vient la couronner! Il y a entre la mélancolie des René, des Childe Harold et la tristesse d'Obermann la distance qui sépare un paysage vu à la splendeur du soleil couchant ou aux feux du ciel étoilé, de ces mêmes

1. Journal de Lord Byron.

horizons éclairés de la lumière d'un ciel terne et blafard qui vous serre le cœur d'une indicible tristesse. A vrai dire, cette maladie de la mélancolie n'est pas nouvelle dans le monde; c'est la maladie du cœur humain. L'Ecclésiaste a redit la plainte éternelle sous le ciel brûlant de l'Idumée. Au moyen âge, cette maladie avait un nom, on l'appelait *acedia;* plus d'un cœur souffrant l'a ensevelie dans les cloîtres. Bossuet au milieu des pompes et des splendeurs de la cour de Louis XIV nous parle de cet « inexorable ennui » qui fait le fond du cœur humain. Les grands hommes, ainsi que le remarque Lord Byron, croient facilement que cette maladie, commune à tous, leur est particulière, tandis qu'ils ont plus que d'autres des ressources pour s'en distraire. Parmi ces grands mélancoliques de notre âge, qui nous ont bercés de « leur immortel ennui, » on pourrait distinguer bien des nuances diverses. La mélancolie de Werther, c'est l'amour malheureux; celle de M. de Chateaubriand et de Lord Byron, le désenchantement de l'existence, la satiété des plaisirs; celle de M. de Lamartine, la soif de l'infini, l'incomplet de la vie humaine, et toutes éclatent à la fois dans ce cri désespéré d'Alfred de Musset :

N'existait-il donc pas à cette loterie
Un joueur par le sort assez bien abattu,

Pour que, me rencontrant sur le seuil de la vie,
Il me dit en sortant : N'entrez pas, j'ai perdu[1]?

Que dire de la vie humaine? On en a tant parlé. Ce qu'Esope a dit des langues : rien n'égale le bien qu'on en peut dire, si ce n'est le mal. Ceux qui ont le bonheur d'en être satisfaits, sont, il faut en convenir, doués par le ciel d'un optimisme bien superficiel. La vie humaine est traître; un piége se cache sous les sentiers fleuris; toute couronne de fleurs devient à la longue une couronne d'épines. N'y eût-il que la mort, la terrible mort compenserait encore à elle seule tous les biens de la vie. « Je trouve la mort si terrible que je hais plus la vie parce qu'elle m'y mène, que par les épines qui s'y rencontrent. » Qui tient ce langage? Cette femme brillante et légère, que le monde pouvait croire heureuse, dont la destinée du moins n'était pas dure, cette Mme de Sévigné, qui faisait tour à tour, comme Lord Byron, vibrer toutes les cordes de la lyre au gré de sa vive et mobile nature. On dirait que l'homme n'a pas en quelque sorte la force de sentir tout son malheur. Se permettre de juger la vie

1. Et ailleurs encore :

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

telle qu'elle est, n'est pas manquer au respect que l'on doit à la Providence, et ce serait assurément manquer au respect et à la compassion que l'on doit à l'humanité que de ne pas s'affliger, je dirai plus, de ne pas s'indigner de son sort. Parmi les dures conditions qui lui sont imposées, il n'en est pas de plus dure que l'ignorance ou la quasi ignorance où elle est laissée de ses destinées à venir. Ne fût-ce que pour bien faire, il ne serait pas inutile d'y voir plus clair au delà de cette courte vie. Toutes les douleurs de ce monde, trahison, perte des amis, souffrances physiques et morales, tout serait encore supportable si l'on savait précisément d'où l'on vient et où l'on va. « Décidément, nous sommes mal embarqués, » dit encore ailleurs Mme de Sévigné. Nous sommes surtout singulièrement embarqués, et l'étrangeté de la vie humaine me pèse et m'afflige plus encore que son malheur ne me désole.

A tout prendre cependant, je crois que le point de vue des Childe Harold et des René est trop sombre. La vie humaine n'est pas un tableau éclatant, vu à travers un voile de deuil ; c'est un paysage où apparaissent tour à tour les suaves et brillantes couleurs d'un ciel de Claude Lorrain et les sombres précipices de Salvator Rosa. Si l'injustice du sort nous révolte bien souvent, il est aussi certain que de temps en temps,

et comme à la lueur sinistre de l'orage, l'abîme s'entr'ouvre, l'éclair sillonne la nue, et l'on aperçoit distinctement qu'au fond c'est l'ordre moral qui soutient le monde.

Lord Byron eut de bonne heure le goût des voyages qui satisfaisait à la fois ses deux merveilleux instincts, l'observation des hommes et la contemplation de la nature. Les poëtes sont de la race des oiseaux voyageurs :

> Voir, c'est avoir. Toujours courir!
> Vie errante
> Est chose enivrante.

Ceux qui n'ont pu céder à cet instinct en ont probablement souffert toute leur vie. On reconnaît la vocation poétique à certains indices comme la vocation religieuse. On nous cite toujours, il est vrai, les poëtes du dix-septième siècle, Corneille et Racine sur le retour de l'âge, qui passaient leur vie satisfaits d'une petite existence terre à terre, dans une vieille maison bourgeoise, entre le tricot de leur mère et le pot au feu de leur femme. Mais est-il bien sûr qu'ils fussent heureux? Il en était peut-être de leur bonheur comme de celui des paysans de l'ancien régime soumis à la corvée et attachés à la glèbe, sur lequel on nous fait parfois des idylles. D'ailleurs,

je ne sais si ce besoin de mettre sa vie en harmonie avec sa poésie, ce goût de l'éclat, du mouvement, de l'aventure, ce goût d'être en un mot le héros de son propre poëme n'est pas chez nos poëtes modernes une supériorité. On retrouverait la trace de cette disposition romanesque et aventureuse chez les poëtes des temps primitifs, les chantres de la Grèce, les troubadours provençaux et les Minnesinger de l'Allemagne. Je n'aime pas ceux qui font de la vie deux parts, l'une pour la réalité et l'autre pour l'idéal, et qui, semblables à ces femmes aimables dans le monde et maussades dans leur intérieur, n'éclairent pas leur vie privée de la flamme poétique qui brille dans leurs écrits.

Avant son départ, Lord Byron eut l'idée de réunir les portraits de ses amis de Harrow et de Cambridge, mais ils mirent peu de zèle à se prêter à cette aimable intention. La veille de son départ, M. Dallas le trouva pâle d'indignation. « Le croiriez-vous, lui dit-il, j'ai rencontré X***, je lui ai demandé de venir passer une heure avec moi ; il s'est excusé, et savez-vous quelle a été sa raison ? Il m'a dit qu'il s'en allait *shopping*[1] avec sa mère et quelques dames ; et il sait que je pars demain pour être absent pendant quel-

1. Mot anglais qui signifie : courir les boutiques.

ques années, peut-être pour toujours. Et voilà l'amitié! Je ne crois pas que je laisse derrière moi, excepté ma sœur et peut-être ma mère, un seul être qui se soucie de ce que je deviendrai. » Ce contraste entre la richesse de leur nature et la pauvreté des natures qui les entourent est en effet une des grandes souffrances des êtres supérieurs. « Vous n'êtes pas responsable, écrivait Mme de Staël à Camille Jordan, du mouvement d'enthousiasme qui m'aurait fait demander plus, parce que j'aurais fait davantage. » Ce fut sans doute cet isolement d'un cœur ardent et désappointé qui inspira les stances célèbres du premier chant de *Childe Harold*, où l'on dirait que les voix de l'âme et de la nature se mêlant unissent dans leur rhythme monotone le gémissement de la vague au gémissement du cœur[1].

Tout le monde sait par cœur ces admirables stances qui sont à elles seules tout un petit poëme. Quelle voix de poëte! Ne dirait-on pas au rhythme cadencé *My native land good night* que l'on entend le bruit monotone des vagues et le roulis du vaisseau qui balance Childe Harold sur ses ailes de neige?

1. Adieu, adieu! my native shore
Fades o'er the waters blue;
The night-winds sigh, the breakers roar,
And shrieks the wild sea mew.

Le premier chant de *Childe Harold* est dédié à lady Charlotte Harley, seconde fille du comte d'Oxford, alors âgée de onze ans[1]. Sous le nom de Janthe, cette jeune péri de l'Orient

Whose eye wild as the gazelle's
Now brightly bold or beautifully shy
Wins as it wanders, dazzles where it dwells[2],

Yon sun that sets upon the sea
We follow in his flight;
Farewell awhile to him and thee,
My native land, good night.

A few short hours and he will rise
To give the morrow birth;
And I shall hail the main and skies,
But not my mother earth.
Deserted is my own good hall,
Its hearth is desolate,
Wild weeds are gathering on the wall;
My dog howls at the gate.

Come hither, hither, my little page,
Why dost thou weep and wail?
Or dost thou dread the billow's rage,
Or tremble at the gale?
But dash the tear-drop from thine eye;
Our ship is swift and strong,
Our fleetest falcon scarce can fly
More merrily along, etc.

1. En tête du manuscrit original de *Childe Harold*, sont inscrites ces dates : *Janina*, en Albanie, commencé le 31 octobre 1809, — fini le second chant, Smyrne, 28 mars 1810.

2. (Dont l'œil vif comme celui de la gazelle, tour à tour brillant de fierté et beau de modestie, nous subjugue par un rapide regard, nous éblouit en se fixant sur nous).

est la première de ces brillantes et suaves figures que la magie du poëte évoque tour à tour devant nos yeux. Elle marche en tête et la jeune Aurora dans *Don Juan* termine cette aérienne procession.

Il serait curieux de comparer les deux voyages de Lord Byron datés des mêmes lieux, ses lettres à sa mère et son pèlerinage poétique, sa transfiguration en Childe Harold. On saisirait ainsi le double aspect de sa nature. Lord Byron a prêté à son héros certains traits de son caractère et de ses dispositions à cette époque de sa vie, la satiété des plaisirs, le vide d'une âme souffrante, la douleur de l'amour trompé :

> (He) had sigh'd to many, though he loved but one,
> And that loved one, alas! could ne'er be his[1].

Grâce à cette alchimie intérieure dont les poëtes n'ont pas eux-mêmes le secret, il a mêlé et confondu dans ses stances immortelles son dégoût de la vie, son désenchantement précoce et les tendres sentiments qui l'agitaient; à travers sa mélancolie étin-

1. (Ses soupirs avaient été adressés à plusieurs, bien qu'il n'en aimât qu'une seule; et celle qu'il aimait, hélas! ne pouvait jamais lui appartenir).

celle cette vive joie de la jeunesse, voyant s'ouvrir devant elle une vie de voyages et d'aventures, qui éclate aussi dans ses lettres ; si bien qu'à première vue, étonné du contraste, on serait tenté d'accuser sa tristesse de comédie et de parti pris. Je me permettrai cependant de n'être pas de l'avis d'un auteur moderne, qui fait de Lord Byron et de ses héros ou plutôt de son héros (car jusqu'à Don Juan il a toujours peint le même héros), deux hommes parfaitement distincts, opposés même l'un à l'autre. Il y avait du Childe Harold et même du Manfred chez Lord Byron plus que l'auteur n'en veut convenir ; mais encore une fois, le secret de cette transformation, les poëtes eux-mêmes ne l'ont pas ; elle se fait à leur insu et échapperait à leur propre analyse tout comme à la nôtre. C'est un travail inconscient comme le sourd travail de la végétation dans les plantes. La plupart du temps le poëte lui-même serait bien embarrassé de nous l'apprendre ; peut-être même voyons-nous plus clair que lui dans le travail de son âme. Les poëtes, à vrai dire, ne savent ce qu'ils font, et le font d'autant mieux peut-être.

Si l'on cherche dès le début les traits de ressemblance entre Lord Byron et le poëte pèlerin, on peut remarquer qu'en effet il évite de voir sa sœur avant

son départ et ne dit pas adieu à sa mère[1]. Dans une lettre datée de Falmouth, 22 juin 1809, il se borne à lui annoncer qu'il va s'embarquer sous peu de jours et que probablement il sera déjà en mer quand cette lettre lui arrivera. Il emmenait avec lui un domestique allemand, qui avait déjà été en Perse, recommandé par le docteur Butler, son professeur de Harrow, un autre domestique nommé William, le jeune Robert Ruhston, à peine âgé de seize ans, fils d'un de ses fermiers aux environs de Newstead et enfin Fletcher, son ancien et fidèle serviteur. Ruhston est le petit page de Childe Harold. « Je l'aime, écrivait-il à sa mère, parce qu'il est comme moi *a friendless animal.* » Fletcher, le *yeoman grey* du premier chant, avait supplié lord Byron de le garder auprès de lui. Il fut vingt-deux ans à son service, durant lesquels, dit-il, sa seigneurie fut pour moi plus qu'un père. Il reçut son dernier soupir à Missolonghi, et ne le quitta qu'après l'avoir déposé dans le tom-

1. Childe Harold had a mother — not forgot,
Though parting from that mother he did shun;
A sister whom he loved, but saw her not
Before his weary pilgrimage begun :
If friends he had, he bade adieu to none.
Yet deem not thence his breast a breast of steel;
Ye, who have known what 't is to dote upon
A few dear objects, will in sadness feel
Such partings break the heart they fondly hope to heal.

beau de ses pères à Hucknall. Rien de plus original, de plus comique que la familiarité de ce fidèle serviteur et de son maître. Ses naïvetés, sa poltronnerie étaient l'objet continuel des plaisanteries de Lord Byron. On dirait parfois Don Juan et Leporello, s'il n'y avait eu sous cette trame légère de fine raillerie, un fond très-réel d'affection d'un côté, de dévouement de l'autre. A tout instant, dans les lettres de Lord Byron, le profil de Fletcher apparaît en un coin du tableau et égaie le récit de ses piquantes mésaventures. On retrouve souvent chez les natures inférieures vis-à-vis des natures supérieures quelque chose de ce dévouement instinctif des animaux vis-à-vis de leurs maîtres, quelquefois même, faut-il le dire, des femmes vis-à-vis des hommes. C'est le privilége et le danger des êtres supérieurs d'inspirer le dévouement sans le partager.

Une vague souffrance se révèle à travers la vive gaieté des dernières lettres que Lord Byron écrivit en quittant l'Angleterre. Les contrastes de cette nature changeante comme les nuances de l'opale se retrouvent entre sa prose vive et étincelante et les pathétiques accents de sa poésie. Cette versatilité d'humeur, trait ordinaire des organisations poétiques, tient à la même cause, une imagination facilement ébranlée qui prête à l'aspect de la vie une couleur

triste et brillante à la fois. La vie qu'il avait menée pendant ces dernières années n'était pas de nature à le rendre satisfait de lui-même et des autres. Désappointé à la fois dans son premier amour et son premier essai de renommée littéraire, humilié de la disproportion entre son revenu et sa position dans le monde, luttant sans cesse contre des embarras pénibles que le caractère difficile de sa mère ne contribuait pas à alléger, il ne trouvait de consolation que dans la douce affection de sa sœur Augusta. Elle seule pouvait apaiser ce fond d'amère mélancolie qu'un amour sans espoir avait laissé dans son cœur. Son âme plus exigeante que tendre s'étonnait peut-être de ne pas trouver chez les autres l'affection qu'il ne leur accordait pas, et cherchait dans la tendresse plutôt son propre bonheur que celui de la personne qu'il aimait. Il unissait à cette soif ardente d'affection qui le dévorait la déplaisance de ces affections naturelles qui captivent les âmes tendres. Il avait un profond mépris pour ce qu'on appelle le bonheur domestique. « Les liens de famille, disait-il à M. Dallas, ne se concilient pas avec l'affection; il faut que le cœur puisse choisir sans contrainte. » Et il se plaignait de ses amis de choix, souvent, il est vrai, avec raison; il en parlait d'un ton d'amertume et de sarcasme. Le scepticisme religieux, qui fut le tourment

de sa vie, étendait de plus en plus son ombre sur son âme. Un rayon de foi venait de temps en temps éclaircir ces sombres ténèbres, et puis les ombres voilaient de nouveau cette lueur incertaine. Cette mélancolie précoce, ce dégoût de la vie, ce cri d'oiseau blessé attendrit chez un être si jeune :

> Like a bird without a mate
> My weary heart is desolate,

ainsi qu'il le disait tristement, attribuant en partie ses souffrances à ses torts :

> Untaught in youth my heart to tame,
> The sources of my life were poisoned.

Avant son départ, Lord Byron établit sa mère à Newstead, et fit un testament où il assura son sort et la pria de regarder Newstead comme sa propriété; car bien qu'il ait souvent le tort de parler légèrement de sa mère dans ses lettres, il n'eut jamais, au fond, pour elle que les meilleurs procédés. Après avoir ajouté à la seconde édition de sa satire une note impertinente et hautaine où il provoque en duel tous ceux qu'il a déjà offensés, il partit pour l'Orient laissant ce dernier trait dans le flanc de ses critiques et de ses ennemis. Le 2 juillet 1809, il s'embarquait à Falmouth pour Lisbonne avec son ami M. John Hobhouse, qu'il avait connu à Cambridge, plein comme

lui d'ardeur et de curiosité, et qui s'est fait depuis un nom dans les lettres et dans la politique[1]. On ne se douterait guère, à voir la vive gaieté de ses dernières lettres, du fond d'amère tristesse contre laquelle Lord Byron cherchait précisément à réagir. Mais ce piquant contraste est un des charmes de son caractère et de son esprit. C'est ce mélange de gaieté et de mélancolie qui brille comme les couleurs de l'arc-en-ciel dans le poëme de *Don Juan*. Il communique à tout ce qu'il voit et décrit une étincelle de son ardente vie. Avant de partir, il envoie à son ami, M. Hodgson, au moment où le vent enflait les voiles du bâtiment, une merveilleuse petite pièce où le mouvement des vagues, le bruit des passagers, le va et vient sur le pont, toute cette agitation inséparable du départ d'un grand vaisseau, se réfléchissent dans ce miroir à facettes qui reproduisait tour à tour si vivement le côté tragique et le côté risible de la vie.

Voilà donc notre jeune voyageur voguant sur l'Océan où il retrouvait sa vraie patrie avec ces instincts de marin, d'écumeur de mer qu'il tenait de son aïeul. S'il jetait un triste regard sur les rives de

1. M. Hobhouse connu depuis sous le nom de Lord Broughton, et mort en 1870.

l'Angleterre déjà blanchissantes à l'horizon, dès les premiers jours le vent de la mer et le bruit des vagues avaient balayé, à la surface du moins, ses noirs chagrins. Heureux de quitter les lieux où il avait tant souffert, on dirait qu'il vole à tire d'aile vers la chaleur et la lumière. Quelle fut sa joie en laissant derrière lui les soucis de la terre natale, c'est ce qu'il exhale dans ces stances qu'il écrivait en partant :

O ! that to me the wings were given
Which bear the turtle to her nest.
Then would I cleave the vault of heaven
To flee away, and be at rest.

FIN

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

ERRATA

Page 45, ligne 16. Marbodge. Lisez: *Marlodge.*
Page 99, ligne 23. avce. Lisez: *avec.*
Page 101, note 2. *Ideleness.* Lisez: *Idleness.*
Page 105, ligne 5. alt' uom. Lisez: *altr' uom.*
Page 146, ligne 4. M. Munster. Lisez: *M. Musters.*
Page 168, ligne 25. Fristram. Lisez : *Tristram.*
Page 169, ligne 2. et de jeunes gentilshommes. Lisez: *et des jeunes gens.*
Page 177, ligne 12. *Vedi.* Lisez: *Vidi.*
Page 185, ligne 1. de naviguer sur la Cam,. Lisez: *sur la Cam;.*
Page 193, ligne 18. Coleridge me semble. Lisez: *Coleridge semble.*
Page 241, ligne 2. exagére. Lisez : *exagérée.*
Page 252, ligne 12. orent. Lisez : *orient.*

MICHEL LÉVY FRÈRES ÉDITEURS

DERNIERS OUVRAGES PUBLIÉS FORMAT GRAND IN-18

à 3 fr. 50 c. le volume

OCTAVE FEUILLET vol.
Julia de Trécœur..... 1

GEORGE SAND
Nanon..... 1
Francia..... 1

A. DE PONTMARTIN
Le Filleul de Beaumarchais..... 1

EDMOND PLAUCHUT
Le Tour du monde en 120 jours.. 1

C.-A. SAINTE-BEUVE
Nouveaux Lundis..... 13
P.-J. Proudhon..... 1
Souvenirs et indiscrétions. — Le dîner du Vendredi-Saint, 2e *édit.* 1
Pensées ajournées..... 1

AMÉDÉE ACHARD
Les Rêves de Gilberte..... 1
Souvenirs personnels d'émeutes et de révolutions..... 1

ERNEST FEYDEAU
Le Lion devenu vieux..... 1

HECTOR MALOT
Souvenirs d'un blessé — Suzanne.. 1
Souvenirs d'un blessé—Miss Clifton. 1
Un Curé de Province..... 1
Un Miracle..... 1

JULES NORIAC
Dictionnaire des Amoureux, 3e *édit.* 1

JULES CLARETIE
Le Roman des soldats..... 1

COMTESSE DASH
L'Arbre de la Vierge..... 1
Le Fils naturel..... 1
Aventures d'une jeune mariée.... 1
Les Malheurs d'une reine..... 1

DUC DE BROGLIE
Vues sur le gouvernement de la France, publié par son fils. 2e *éd.* 1

COMTE A. DE GASPARIN
La France, nos fautes, nos périls, notre avenir..... 2

HENRI RIVIÈRE
Mlle d'Avremont..... 2

ÉMILE DE NAJAC vol.
Théâtre des gens du monde..... 1

EUGÈNE MANUEL
Pendant la guerre. — Poésies..... 1

PAUL FÉVAL
Le Vicomte Paul..... 1

LUDOVIC HALÉVY
L'Invasion, souvenirs et récits..... 1

A. TROGNON
Vie de Marie-Amélie, reine des Français. 4e *édition*..... 1

DRAPEYRON-SÉLIGMANN
Les Deux folies de Paris..... 1

P.-A. FIORENTINO
Les Grands guignols..... 2

ÉDOUARD CADOL
Madame Elise..... 1

PAUL DE SAINT-VICTOR
Barbares et bandits — La Prusse et la Commune, 4e *édition*..... 1

LE PRINCE DE JOINVILLE
Études sur la marine et récits de guerre, avec carte..... 2

ALPHONSE KARR
La Queue d'Or, 2e *édition*..... 1
La Promenade des Anglais..... 1

JULES JANIN
L'Interné, 2e *édition*..... 1

VICTOR HUGO
En Zélande, 2e *édition*..... 1

ALEXANDRE DUMAS FILS
Théâtre complet, *avec préfaces inédites*..... 4
Affaire Clémenceau, 11e *édition*... 1

AUGUSTIN THIERRY
Œuvres complètes, *Nouv. édition*. 5

CHARLES BAUDELAIRE
Arthur Gordon Pym.—Eureka (*traduction d'Edgar Poe*)..... 1

HENRI HEINE
Satires et Portraits..... 1
Allemands et Français..... 1

Clichy. — Impr. P. Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN
THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY
WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH
DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY
OVERDUE.

NOV 27 1935
NOV 24 1937
MAR 7 1938

LD 21-100m-7,'33

YB 13637

461270

Hauessmile

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY